

OMAR KHAYYÂM

P S Z Y G W Y R
Q T A Z H X Z S
R U B A İ Y A T
S V C B J Z B U
T W D C K A C V

TRADUCTIONS CROISÉES

artyuiop

OMAR KHAYYÂM

P S Z Y G W Y R
Q T A Z H X Z S
R U B A İ Y A T
S V C B J Z B U
T W D C K A C V

Claude Anet & Mirza Muhammad

Charles Grolleau

Abolgassem E'Tessam-Zadech

Jules de Marthold

Jean Baptiste Nicolas

Franz Toussaint

« Les » lectures de Khayyâm en France

Sarah Mirdâmâdi

Les célèbres *Robâiyât* de Khayyâm ont fait l'objet d'un très grand nombre de traductions en différentes langues occidentales. Si la première et la plus fameuse fut la traduction anglaise de Fitzgerald, à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, plusieurs traductions françaises des *Quatrains* ne tardèrent pas à être publiées. Les fameux poèmes suscitèrent de nombreux débats concernant la personnalité de leur auteur : Khayyâm était-il un hédoniste ou même un ivrogne aux penchants nihilistes avide de profiter des jouissances de l'instant présent ? Ou était-il plutôt un grand mystique ayant exprimé les mystères de l'existence au travers d'un langage très chargé symboliquement, mais n'en révélant pas moins une intense profondeur spirituelle ? Entre ces deux visions du personnage, des dizaines d'autres « Khayyâm » ont été évoqués et parfois argumentés au cours d'âpres échanges par articles interposés. Si

l'ensemble de ces controverses ne nous apporte peut être pas beaucoup d'éclairage sur qui fut réellement Khayyâm, elle a néanmoins l'intérêt de nous révéler certains aspects de la mentalité et de la vision du monde de plusieurs grands écrivains du XIXe et du XXe siècles.

Le début d'une controverse

La première traduction anglaise des Robâiyât de Khayyâm, réalisée en 1859 par Fitzgerald, passa au départ presque inaperçue. Ce dernier y présentait Khayyâm comme un penseur et philosophe profond, mais n'en étant pas moins habité par de profondes souffrances métaphysiques qu'il ne pouvait consoler qu'en se réfugiant dans des plaisirs terrestres comme les femmes ou le vin. Selon Fitzgerald, loin d'être métaphorique, le langage de Khayyâm décrit donc ses souffrances et ses quelques refuges dans ce monde. Une première traduction française réalisée par Nicolas – de bien moins bonne qualité que celle de Fitzgerald – fut publiée quelques années après en 1867. Nicolas avait été consul plusieurs années dans la ville iranienne de Rasht et y avait appris le persan. Il avait également fréquenté plusieurs dervishes qui l'avaient orienté vers une interprétation gnostique des quatrains : loin de faire référence au vulgaire jus de

raisin, le vin ou les femmes évoqués par Khayyâm ne pouvaient être compris que dans le cadre d'un riche symbolisme exprimant la quête mystique d'un Khayyâm en constante recherche d'élévation et de spiritualité. Va ici commencer une controverse entre les deux traducteurs et qui oppose une lecture littéralise et « terrestre » des quatrains à une lecture plus symbolique et spirituelle. Fitzgerald ne tarde donc pas à répondre à Nicolas que son interprétation du personnage est fautive : le vin ne fait aucunement référence à la divinité, et le pauvre Monsieur Nicolas n'est que la victime de « l'endoctrinement des soufis » qu'il a fréquentés en Iran.¹ De nombreux intellectuels suivirent avec passion le débat, dont la presse se fit également l'écho. La controverse favorisa néanmoins une première réédition de la traduction de Fitzgerald et aida grandement à sa diffusion. La controverse entre Fitzgerald et Nicolas fut à l'origine de l'émergence de deux visions totalement différentes de Khayyâm en Angleterre et en France : Khayyâm demeura un hédoniste fataliste chez les Anglais, tandis que la conception d'un Khayyâm aux

¹ Fitzgerald, Edward, Works, p. 13. Op cit : Hadidi, Javâd, De Sa'di à Aragon, l'accueil fait en France à la littérature persane (1600-1982), Al-Hodâ, Téhéran, 1999.

aspirations mystiques ou du moins plus ambiguës s'enracina dans l'Hexagone.

La projection de désirs et espérances multiples

Après la controverse entre Fitzgerald et Nicolas, Renan fut l'un des premiers à reprendre la plume sur le sujet : prenant davantage position pour la lecture littéraliste de Fitzgerald, il défendit la vision d'un Khayyâm dépravé et dissimulateur : « *Mystique en apparence, débauché en réalité, hypocrite consommé, il mêlait le blasphème à l'hymne, le rire à l'incrédulité.* »² Renan étudia également la personnalité de Khayyâm à travers la notion de « race » très en vogue à l'époque, pour faire de ce dernier l'archétype d'une endurance et d'un art de la dissimulation (*taqiyya*) qu'il qualifia de propre aux Aryens. Selon lui, c'est cette disposition qui a permis au cours de l'histoire aux Iraniens de conserver leur riche culture face à de nombreux envahisseurs. L'hypocrisie n'est donc pas ici blâmable, elle est au contraire le reflet d'une intelligence et d'une force de caractère.

² Journal Asiatique, juillet-août 1868, pp. 56-57. Op cit : Hadidi, Javâd, De Sa'di à Aragon, l'accueil fait en France à la littérature persane (1600-1982), Al-Hodâ, Téhéran, 1999.

Force est de constater que la plupart du temps, Khayyâm semble être un personnage où chacun projette ses propres espérances et craintes, et où se reflète les a priori ou les besoins de chaque auteur. Ainsi, Fitzgerald était lui-même un poète semble-t-il quelque peu désabusé et n'ayant pas réussi à trouver un sens réel à son existence. Il fait donc de Khayyâm son compagnon imaginaire, qui l'aide à sortir de son impasse en lui suggérant de jouir de l'instant présent et non de se noyer dans des tourments métaphysiques. La tendance mystique de Nicolas projetait au contraire sur le poète toutes ses aspirations à trouver un sens au monde au-delà du silence de la matière.

Théophile Gautier s'est également intéressé à plusieurs auteurs persans dont Khayyâm, qu'il découvrit de façon fortuite non pas chez un libraire, mais lors d'une promenade en canot sur la Seine en compagnie de sa fille Judith : ils y firent alors la rencontre d'un prénommé Mohsen Khân, en train de déclamer à voix haute un quatrain de Khayyâm, et qui s'avèrera être un diplomate iranien en mission à Paris à l'époque. Des liens d'amitiés se tissèrent entre le diplomate et Judith, qui permirent à cette dernière d'apprendre de nombreux quatrains qu'elle récitait

ensuite à son père.³ Mohsen Khân proposa ensuite à Judith de se marier avec lui et de le suivre en Perse, ce dont son père la dissuada. Cette rencontre permit ainsi à Théophile Gautier d'avoir un contact « vivant » avec les quatrains de Khayyâm, qui l'amena également à se poser la question de la personnalité de leur auteur : un libertin, tel que semble l'entendre Mohsen Khân, ou un mystique, comme l'affirme Nicolas ? Dans un article publié dans le *Moniteur Universel*, Gautier va livrer sa propre vision du personnage : ni mystique ni débauché, Gautier fait de lui une sorte de poète qui appréciait fort le vin de Neyshâbour sans être non plus insensible aux plaisirs immatériels. Loin d'être contradictoire, le vin joue au contraire le rôle de « pont » entre ces deux aspirations, l'ivresse matérielle permettant soit d'atteindre une certaine extase mystique, soit d'oublier le tourment des angoisses de ce monde. Gautier adopte donc une position médiane : « *Khayyâm cherchait dans le vin cette ivresse extatique qui sépare les choses de la terre et enlève l'âme au sentiment de la réalité... Certes, de toutes les manières d'anéantir le corps pour exalter l'esprit, le vin est encore la plus douce, la plus naturelle, et,*

³ Judith Gautier évoque cette rencontre dans son ouvrage intitulé *Le second rang du collier*.

pour ainsi dire, la plus raisonnable. »⁴ Plus loin, Gautier penche néanmoins davantage pour un Khayyâm fataliste, qui cherche à noyer sa détresse nihiliste dans la douceur du vin : « *Quel profond sentiment du néant des hommes et des choses, et comme Horace, avec son carpe diem de bourgeois antique et son épicurisme goguenard est loin de cette annihilation mystique qui recherche dans l'ivresse l'oubli de tout et l'anéantissement de sa personnalité ! Kèyam ne s'exagère pas son importance, et jamais le peu qu'est l'homme dans l'infini de l'espace et du temps n'a été exprimé d'une façon plus vivre.* »⁵ Lorsqu'il rencontra Khayyâm, Gautier avait cependant rédigé la majorité de ses grandes œuvres ; l'influence de l'auteur des Robâiyâtest donc peu présente dans ses écrits. Cette figure de poète aux élans tantôt mystiques tantôt nostalgiques fut reprise par certaines figures littéraires françaises. Ce fut notamment le cas du dramaturge Maurice Bouchor, qui publia en 1892 une pièce intitulée *Le songe de Khéyam* et y repris dans ses grandes lignes l'interprétation de Gautier. Quelques années plus

⁴ Gautier, Théophile, *L'Orient*, II, 82. Op cit : Hadidi, Javâd, *De Sa'di à Aragon, l'accueil fait en France à la littérature persane (1600-1982)*, Al-Hodâ, Téhéran, 1999.

⁵ Ibid.

tard, Jean Lahor écrivit un ouvrage mettant en scène Khayyâm intitulé *Illusion* : le poète iranien se fait l'écho des pensées de l'auteur concernant l'omniprésence de la mort et son inquiétude face à la fragilité de l'existence. Il évoque également la problématique de l'existence du mal : selon lui, les Aryens ont cherché la réponse à cette question dans plusieurs écoles de pensées : d'abord le panthéisme, puis le pessimisme et le nihilisme. Ils glissèrent vers le stoïcisme et fondèrent finalement l'humanisme, que Lahor décrit comme étant la religion par excellence. Dans cette esquisse de l'évolution de la pensée perse, il situe Khayyâm dans la fin de la première partie, comme recherchant un remède ultime aux souffrances du monde dans la jouissance et l'ivresse de chaque instant, pour échapper à l'idée et à la fatalité de la mort. Dans son ouvrage parsemé de vers, il reprend des images clés de l'œuvre de Khayyâm en évoquant constamment de beaux corps devenus terre, et de dialogues entre les morts et les vivants qui seront bientôt appelés à les rejoindre :

*Cette poussière, cette ordure
Ces os épars étaient jadis
La forme lumineuse et pure
D'une femme aux blancheurs de lys,
Jetant des rayons de tendresse [...]*

*Ce que vous êtes, nous l'étions ;
Vous serez ce que nous sommes.
Voici les sages près des fous ;
Plus de brunes ici, ni de blondes.
Vous qui passez, regardez-nous,
C'est le dénouement de ce monde.⁶*

Khayyâm fut également l'objet d'attention d'André Gide, qui avait lu avec attention la traduction de Fitzgerald. Certains passages de son ouvrage *Les nourritures terrestres* ne sont ainsi pas sans rappeler certains thèmes des fameux quatrains. Comme les autres, Gide construisit « son » Khayyâm, dans lequel ses idées pouvaient trouver l'écho qu'il recherchait. Au début du XXe siècle, Khayyâm était connu par la majorité des écrivains et intellectuels français. En Angleterre, la traduction de Fitzgerald avait alors conquis de nombreux foyers. Dès la fin du XIXe siècle, tout un ensemble de clubs réservés aux admirateurs de Khayyâm furent fondés dans plusieurs pays d'Europe : il s'agissait pour certains de simples groupes de lecture et de partage d'une passion commune, tandis que pour d'autres, il s'agissait d'appliquer dans sa vie quotidienne la

⁶ Lahor, Jean, *Illusion*, p. 27. Op cit : Hadidi, Javâd, *De Sa'di à Aragon, l'accueil fait en France à la littérature persane (1600-1982)*, Al-Hodâ, Téhéran, 1999.

pensée – ou plutôt ce que l'on en comprenait – d'Omar Khayyâm. L'un des premiers du genre fut fondé en 1892 en Angleterre : il mêlait l'hédonisme à la vénération de Khayyâm et de Fitzgerald, mort près d'une décennie plus tôt. Sa traduction étant parue en 1859, il fut décidé que le nombre des membres du club n'excéderait pas 59 personnes. En 1900, un club du même genre fut fondé aux Etats-Unis. Il semble cependant que la France ne connût pas un tel phénomène : Khayyâm continuait de captiver plutôt l'attention d'écrivains et d'artistes isolés. Parallèlement à ces influences littéraires, de nouvelles traductions et recherches dont certaines étaient basées sur des sources persanes furent engagées. L'un de ces nouveaux traducteurs de Khayyâm fut Charles Grolleau, qui publia une nouvelle traduction des quatrains en 1902. Il fut bientôt suivi de Fernand Henry, qui proposa à son tour sa traduction des poèmes de Khayyâm.

La question de l'authenticité des quatrains

Parallèlement à ces nouvelles traductions, une controverse concernant l'originalité de la pensée de Khayyâm éclata aux Etats-Unis à la même époque : tout commença lorsqu'un membre du club des omaristes américains prénommé Amin al-Rayhâni

traduisit le recueil d'un poète syrien aveugle appelée Abou al-Alâ al-Ma'arri ayant vécu près d'un siècle avant Khayyâm, et dont les idées ressemblaient à s'y méprendre à celles exprimées dans les *Robâiyât*. De nombreuses discussions furent alors engagées sur l'authenticité de la pensée de Khayyâm : Al-Ma'arri avait-il influencé ce dernier ? Au même moment, une autre controverse concernant l'authenticité de la majorité des quatrains de Khayyâm fut lancée par des chercheurs comme l'iranologue Arthur Christensen, qui affirma que seulement une douzaine de quatrains pouvaient être attribués avec certitude à Khayyâm. Face à ce double affront, un ouvrage de Georges Salmon intitulé *Un précurseur d'Omar Khayyâm ou le poète aveugle* dans lequel il compare les œuvres des deux poètes et en conclut que tout séparait en réalité ces deux auteurs : le contenu de leur œuvre, la distance géographique, et les dates. Toute influence était donc impossible.

La « projection » des inquiétudes sociales ou personnelles de différents écrivains français n'en continua pas moins par la suite : ainsi, en 1905, le poète et essayiste anarchiste Laurent Tailhade publia *Omar Khayyâm ou les poisons de l'intelligence* où il louait les idées libertaires de Khayyâm tout en lui reprochant d'avoir abusé de ce

qu'il appelait les « poisons de l'intelligence », c'est-à-dire le vin et tout ce qui altère la raison de l'individu – choses dont l'auteur avait semble-t-il lui-même abusé dans sa jeunesse. Le monologue permet donc de passer à une sorte de dialogue fictif mettant en scène Khayyâm comme le reflet de ses propres erreurs.

Durant la première décennie du XXe siècle, d'autres poètes tels que Jean-Marc Bernard ou Georges Salmon s'inspirèrent également de Khayyâm dans leurs œuvres.

Après la Première Guerre mondiale, le mouvement conjoint de traductions et d'influences se poursuivit. En 1920, Claude Anet, journaliste qui avait passé plusieurs années en Iran, publia une traduction des *Robâiyât* et fut suivi par une nouvelle traduction de Franz Toussaint agrémentée de nombreuses gravures. Pour la première fois, ce travail était le fruit d'une collaboration d'un Français avec un Iranien, Ali Nowrouz. Cet ouvrage illustré connut un grand succès et contribua à une diffusion encore plus importante de l'œuvre de Khayyâm.

Durant cette période, la question de l'authenticité des quatrains fut de nouveau discutée et reprise par le même Arthur Christensen, qui revit ses critères et

affirma que près de 125 quatrains pouvaient être attribués avec certitude à Omar Khayyâm. La controverse resta cependant ouverte jusqu'à la découverte d'un manuscrit datant de 1259 par Arthur Arberry en Angleterre qui contenait 172 quatrains, qui n'étaient selon l'auteur du manuscrit qu'une « sélection ». D'autres découvertes de manuscrits à Téhéran et aux Etats-Unis suivirent et permirent d'invalider les thèses selon lesquelles les quatrains originaux de Khayyâm ne se limiteraient qu'à une dizaine.

L'influence sur les écrivains resta constante, notamment chez des écrivains comme Marguerite Yourcenar. En 1943, l'écrivain Alexandre Arnoux publia une œuvre où l'influence de Khayyâm est omniprésente intitulée *CVII quatrains*. Cette œuvre était parsemée de vers où étaient abordés les grands thèmes khayyâmiens de la mort, de la place de l'homme dans l'univers, et de la fragilité de l'existence. Il faisait ainsi de Khayyâm une sorte de philosophe naturaliste, loin du mystique présenté un siècle plus tôt par Nicolas. Quelques années après, le poète belge Jean Kobs publia les *Roses de la nuit*, dont les poèmes reprenaient également les mêmes grandes thématiques des quatrains, et faisaient dialoguer morts et vivants. D'autres traductions

furent réalisées, dont celles de Maurice Chapelain en 1969, qui reste considérée comme l'une des plus belles. Suivirent ensuite les traductions plus récentes, telles que celles de Gilbert Lazard ou encore de Vincent-Mansour Monteil.

Depuis la seconde moitié du XIXe siècle, les *Robâiyât* de Khayyâm ont donc fait l'objet de l'attention de nombreux auteurs, poètes et dramaturges français. Si certains se sont juste contentés de les traduire, de nombreux auteurs se sont emparés du style et de certains motifs des quatrains pour y refléter leur propre pensée, engager un dialogue avec eux-mêmes et leur conception du monde, ou encore exprimer leurs inquiétudes existentielles et dénoncer certains maux de leur temps.

Sarah Mirdâmâdi

La revue de TEHERAN N° 59 octobre 2010

TRADUCTEURS

C. A. & M. M. : CLAUDE ANET & MIRZA MUHAMMAD

C. G. : CHARLES GROLLEAU

A. E'T-Z : ABOLGASSEM E'TESSAM-ZADECH

J. DE M. : JULES DE MARTHOLD

J-B N. : JEAN BAPTISTE NICOLAS

F. Z. : FRANZ TOUSSAINT

TOUT CELA N'EST RIEN

Tu as parcouru le monde, eh bien ! tout ce que tu y as vu n'est rien ; tout ce que tu y as vu, tout ce que tu y as entendu n'est également rien. Tu es allé d'un bout de l'univers à l'autre, tout cela n'est rien ; tu t'es recueilli dans un coin de ta chambre, tout cela n'est encore rien, rien.

J-B N.

Le vaste monde : un grain de poussière dans l'espace. Toute la science des hommes : des mots. Les peuples, les bêtes et les fleurs des sept climats : des ombres. Le résultat de ta méditation perpétuelle : rien.

F. T.

As-tu vu le monde ? Tout ce que tu y as vu n'est rien. — Ce que tu as dit, ce que tu as entendu n'est rien. — Si tu as parcouru les sept climats, ce n'est rien. — Si tu es resté seul à méditer dans ta maison, ce n'est rien.

C. A. & M. M.

À rien ne t'a servi de parcourir le Monde ;
Ni de voir, ni d'entendre : illusion féconde !
Tu n'auras jamais rien : ni de courir toujours ;
Ni de rester chez toi dans une nuit profonde.

A. E'T-Z.

ET PUIS APRÈS ?

Suppose que tu aies vécu dans ce monde au gré de tes désirs ; eh bien ! après ? Figure-toi que la fin de tes jours est arrivée ; eh bien ! après ? J'admets que tu aies vécu durant cent ans entouré de tout ce que ton cœur a pu désirer, imagine à ton tour que tu aies cent autres années à vivre ; eh bien ! après ?

J-B N.

Admettons que tu aies résolu l'énigme de la création. Quel est ton destin ? Admettons que tu aies pu dépouiller de toutes ses robes la Vérité. Quel est ton destin ? Admettons que tu aies vécu cent ans, heureux, et que tu vives cent ans encore. Quel est ton destin ?

F. T.

Suppose le monde ordonné à ton gré. Et puis après ? —
Suppose achevée la lecture de la lettre. Et puis après ? —
Suppose que tu as vécu cent ans selon les désirs de ton cœur. —
Suppose que tu vives cent ans encore. Et puis après ?

C. A. & M. M.

Avoir tous les bonheurs voulus – et puis après ?
Les livres, les avoir tous lus – et puis après ?
Que tu vives heureux cent ans – je le suppose ;
Mets, si tu veux, cent ans de plus, – et puis après ?

A. E'T-Z.

LES SAVANTS ET LES SAGES

Les savants et les sages les plus illustres ont cheminé dans les ténèbres de l'ignorance. Pourtant, ils étaient les flambeaux de leur époque. Ce qu'ils ont fait ? Ils ont prononcé quelques phrases confuses, et ils se sont endormis.

F. T.

Ceux qui étaient les pôles de la science — et dans l'assemblée des sages brillaient comme des phares, — ils n'ont su trouver leur chemin dans la nuit sombre. — Chacun d'eux a balbutié un conte, puis s'est endormi.

C. A. & M. M.

Ceux qui sont doués de science et de vertu, qui par leur profond savoir sont devenus le flambeau de leurs disciples, ceux-là mêmes n'ont pas fait un pas en dehors de cette nuit profonde. Ils ont débité quelques fables et sont rentrés dans le sommeil de la mort.

J-B N.

Ceux qui furent doués de toutes les vertus
Et légèrent leur flamme aux amis qu'ils ont eus,
Ne sont jamais sortis de cette nuit profonde :
Ils ont dit quelque fable, et puis, ils se sont tus.

A. E'T-Z.

ET PLUS HEUREUX CELUI QUI NE FUT PAS

Comme le sort de l'homme dans ce caravansérail à deux portes, — n'est que souffrance et agonie, — heureux qui n'a vécu que le temps d'une respiration, — et plus heureux qui n'est pas né.

C. A. & M. M.

La vie n'est qu'un jeu monotone où tu es sûr de gagner deux lots : la douleur et la mort. Heureux, l'enfant qui a expiré le jour de sa naissance ! Plus heureux, celui qui n'est pas venu au monde !

F. T.

Puisqu'en ce désert l'homme apprend à chaque pas
Qu'il faut souffrir et puis arriver au trépas,
Heureux le passager dont la route fut brève ;
Heureux en son repos celui qui ne fut pas.

J. de M.

Puisque la part de l'homme, en ce Monde éphémère,
N'est que l'affreux chagrin ou l'agonie amère,
Heureux donc celui qui peut rester inconnu,
Et plus heureux celui qui ne vient pas sur Terre !

A. E'T-Z.

LÈVRES DE RUBIS, CHEVELURES EMBAUMÉES

Celui qui a posé les bases de la terre, de la roue et des cieux, que de plaies n'a-t-il pas creusées dans le cœur chagrin de l'homme ! que de lèvres couleur de rubis n'a-t-il pas ensevelies dans ce petit globe de terre ! que de mèches de cheveux parfumées de musc n'a-t-il pas enfouies dans le sein de la poussière !

J-B N.

Le créateur de l'univers et des étoiles s'est vraiment surpassé lorsqu'il a créé la douleur ! Lèvres pareilles au rubis, chevelures embaumées, combien êtes-vous dans la terre ?

F. T.

Celui qui a créé la terre et le cycle des cieux, — que de douleurs cuisantes il a mises au cœur de l'homme ! — Que de lèvres comme le rubis, que de chevelures comme le musc — n'a-t-il pas enfouies dans le sein de la terre !

C. A. & M. M.

Celui qui fit un jour et le Ciel et la Terre
Veut mettre à tout cœur d'homme un horrible cautère,
Ces lèvres de rubis, ces cheveux parfumés
Pourquoi les jette-t-il ainsi dans la poussière ?

A. E'T-Z.

SOMMEIL SUR TERRE ET SOUS LA TERRE

Que de gens plongés dans le sommeil je vois sur la surface de cette terre ! Que de gens j'aperçois déjà enfouis dans son sein ! Quand je jette les yeux sur le désert du néant, que de gens j'y vois qui ne sont pas encore venus ! que de gens qui sont déjà partis !

J-B N.

Sommeil sur la terre. Sommeil sous la terre. Sur la terre, sous la terre, des corps étendus. Néant partout. Désert du néant. Des hommes arrivent. D'autres s'en vont.

F. T.

Sur le tapis de la terre, je vois des gens endormis, — sous la terre, je vois des gens ensevelis. — Tant que je contemple le désert du néant, — j'y vois ceux qui ne sont pas encore venus et ceux qui sont déjà partis.

C. A. & M. M.

Tant d'hommes, sur la Terre, ont un sommeil profond !
Et tant d'autres – sous Terre – enfouis tout au fond !
Dans le vaste Néant je vois des gens sans nombre
Qui sont déjà partis ou qui plus tard viendront.

A. E'T-Z.

CENT DJEMCHIDS, CENT BAHRAM

Ce vieux caravansérail que l'on nomme le monde, ce séjour alternatif de la lumière et des ténèbres, n'est qu'un reste de festin de cent potentats comme Djèmchid. Ce n'est qu'une tombe servant d'oreiller à cent monarques comme Bèhram.

J-B N.

Vieux monde que traverse, au galop, le cheval blanc et noir du Jour et de la Nuit, tu es le triste palais où cent Djemchids ont rêvé de gloire, où cent Bahrâms ont rêvé d'amour, et se sont réveillés en pleurant.

F. T.

Ce vieux caravansérail qu'on appelle le monde, — où loge le cheval pie du jour et de la nuit, — est la salle de fête où cents Djemchids ont passé, — le palais où cent Bahrams se sont reposés.

C. A. & M. M.

Qu'est-ce donc que ce Monde ? un séjour provisoire
Où sans cesse le jour succède à la nuit noire.
Cent rois comme Djemchid y vinrent tour à tour,
On y vit cent Bahram mourir en pleine gloire.

A. E'T-Z.

LE PALAIS DE BAHRÂM

Le palais où Bèhram aimait à prendre la coupe dans sa main est maintenant transformé en une plaine désert où la gazelle met bas, où le lion se repose. Vois ce Bèhram qui, au moyen d'un lacet, prenait les ânes sauvages, vois comme la tombe à son tour a pris ce même Bèhram !

J-B N.

Le palais de Bahrâm est maintenant le refuge des gazelles. Les lions rôdent dans ses jardins où chantaient des musiciennes. Bahrâm, qui capturait les onagres sauvages, dort maintenant sous un tertre où broutent des ânes.

F. T.

Ce palais dont Bahram avait fait sa demeure, — la gazelle y cache ses faons et le lion y dort. — Bahram qui capturent les onagres sauvages — voit aujourd'hui comment la tombe a pris Bahram.

C. A. & M. M.

Au palais où régnait Bahram, le grand monarque,
Le lion se prélasse et la gazelle parque.
Bahram prenait l'onagre au moyen d'un lacet ;
Vois donc comme il fut pris lui-même par la Parque !

A. E'T-Z.

TU N'AS PAS, AUJOURD'HUI, ACCÈS À DEMAIN

Aujourd'hui tu n'as pas accès à demain — et le souci que tu t'en fais n'est que chimère. — Si ton cœur est sage, ne gâte pas ce souffle présent — car ce qui te reste de vie est le seul bien précieux.

C. A. & M. M.

Tu sais que tu n'as aucun pouvoir sur ta destinée. Pourquoi l'incertitude du lendemain te cause-t-elle de l'anxiété ? Si tu es un sage, profite du moment actuel. L'avenir ? Que t'apportera-t-il ?

F. T.

Tu n'as pas aujourd'hui de pouvoir sur demain ;
Bannis l'anxiété, l'heure échappe à la main.
Si ton cœur n'est pas fou, le présent seul t'importe ;
Sais-tu ce que vaudront tes jours futurs, humain ?

J. de M.

Tu ne sais aujourd'hui si tu verras demain.
Fou qui de l'avenir se préoccupe en vain !
Sois sage et ne perds pas cet instant de la vie
Car tu pourrais ne plus vivre l'instant prochain.

A. E'T-Z.

CAR TU DORMIRAS LONGTEMPS SOUS LA TERRE

Bois du vin, car tu dormiras longtemps sous la terre, sans ami, sans femme. Je te confie un secret : les tulipes fanées ne refleurissent pas.

F. T.

Bois du vin, car tu dormiras longtemps sous la terre, — sans compagnons, sans amis, sans femme. — Garde-toi de confier à personne ce secret : Un coquelicot fané ne refleurit jamais.

C. A. & M. M.

Bois du vin, car tu dormiras longtemps sous l'argile,
Sans un intime, un ami, un camarade, une femme ;
Veille à ne jamais dire ce secret à personne :
Les tulipes fanées ne refleuriront jamais.

C. G.

Bois car tu dormiras sous terre des années,
Sans camarades, sans amis, sans hyménées.
Prends garde ! Ne révèle à nul ce grand secret :
Pas ne refleuriront les tulipes fanées.

J. de M.

LE SOUFFLE QUE J'ASPIRE

Jusques à quand m'infligerai-je le souci de savoir si je possède ou si je ne possède pas ? si je dois ou si je ne dois pas passer gaiement la vie ? Remplis toujours une coupe de vin, ô échanton ! car j'ignore si j'expirerai ou non ce souffle qu'actuellement j'aspire.

J-B N.

Combien de temps m'affligerai-je de ce que j'ai fait ou n'ai pas fait,
Et du souci de mener ma vie d'un cœur léger, ou non ?
Remplis la coupe, car j'ignore
Si j'exhalerai ce souffle que j'aspire.

C. G.

Ce que je fis ou non, m'en affliger, maudire... ?
Vivre cœur libre ou non, m'en blâmer ou m'en rire... ?
Verse-moi jusqu'au bord, je ne puis pas savoir
Si je vais exhaler le souffle que j'aspire.

J. de M.

Jusques à quand songer : quel sera mon Empire ?
Vivrai-je dans la joie ou bien dans le martyre ?
Remplis ma coupe, ami, j'ignore en vérité
Si je vais rendre ou non le souffle que j'aspire.

A. E'T-Z.

L'EAU DU FLEUVE OU LE VENT DU DÉSERT

Mon tour d'existence s'est écoulé en quelques jours. Il est passé comme passe le vent du désert. Aussi, tant qu'il me restera un souffle de vie, il y a deux jours dont je ne m'inquiéterai jamais, c'est le jour qui n'est pas venu et celui qui est passé.

J-B N.

Aussi rapides que l'eau du fleuve ou le vent du désert, nos jours s'enfuient. Deux jours, cependant, me laissent indifférent : celui qui est parti hier et celui qui arrivera demain.

F. T.

Comme l'eau de la rivière, comme le vent du désert — a passé un jour encore de ma vie et de la tienne, — et tant que je vivrai, je ne me soucierai — ni du jour à venir ni du jour écoulé.

C. A. & M. M.

Ainsi que l'eau du fleuve ou le vent du désert,
Un nouveau jour s'enfuit de ma vie et se perd.
Mais jamais sur deux jours n'a languie ma pensée,
Celui qui n'est pas né, celui que j'ai souffert.

J. de M.

CE VASE ÉTAIT COMME MOI UN AMANT MALHEUREUX

Autrefois, ce vase était un pauvre amant qui gémissait de l'indifférence d'une femme. L'anse, au col du vase... son bras qui entourait le cou de la bien aimée !

F. T.

Ce vase était comme moi un amant malheureux — enchaîné par la chevelure d'une femme. — Cette anse que tu vois à son col — était la main passée au cou d'une bien-aimée.

C. A. & M. M.

Ce vase, ainsi que moi, fut jadis un amant
Penché vers quelque cher visage éperdument,
Et l'anse que tu vois au col de cette jarre
Fut un bras qui jadis ceignait un cou charmant.

J. de M.

Comme moi, cette cruche un jour fut un amant,
Esclave des cheveux de quelque être charmant.
Et l'anse que tu vois à son col attachée
Fut un bras qui serrait un beau cou tendrement.

A. E'T-Z.

COMME TOI

Hier, j'ai remarqué au bazar un potier donnant à outrance des coups de pied à une terre qu'il pétrissait. Cette terre semblait lui dire : Moi aussi j'ai été ton semblable ; traite-moi donc avec moins de rigueur.

J-B N.

Tout bas, l'argile disait au potier qui la pétrissait :
« Considère que j'ai été comme toi... Ne me brutalise pas ! »

F. T.

Hier, au bazar, j'ai vu un potier — qui foulait sous ses pieds l'argile. — Et celle-ci lui disait dans son langage : — « J'ai été comme toi. Ménage-moi. »

C. A. & M. M.

J'ai vu hier, au bazar, un potier
Qui piétinait avec acharnement de l'argile ;
Et l'argile lui dit, en son mystique langage :
« Jadis, je fus vivante, ainsi que toi ; sois moins brutal. »

C. G.

Hier, au bazar, je vis un potier qui, fébrile,
De nombreux coups de pieds frappait un tas d'argile.
Et cette boue, alors, s'est mise à murmurer,
« Las ! j'étais comme toi, laisse-moi donc tranquille ! »

A. E'T-Z.

LE DOIGT DE FÉRIDOUN ET LA MAIN DE KHOSRAU

Ô potier ! sois attentif, si tu possèdes la saine raison ;
jusques à quand aviliras-tu l'homme en pétrissant sa boue ?
C'est le doigt de Féridoun, c'est la main de Kéy-khosrov que tu
mets ainsi sur ta roue. Oh! à quoi penses-tu donc ?

J-B N.

Potier, si tu es perspicace, garde-toi de meurtrir la glaise
dont fut pétri Adam ! Je vois sur ton tour la main de Féridoun,
le cœur de Khosrou... Qu'as-tu fait !

F. T.

Ô potier, efforce-toi, si tu es intelligent, — de ne pas avilir
l'argile dont fut pétri le fils d'Adam. — Le doigt de Féridoun, la
paume de Kaï Khosrou, — tu les as mis sur ton tour. À quoi
penses-tu donc ?

C. A. & M. M.

Es-tu sage, ô potier ? Prends donc un peu de peine.
Jusques à quand traiter ainsi la cendre humaine ?
Le doigt de Féridoun et la main de Khosrau
Sont posés sur ton tour, ô pauvre éner gumène !

A. E'T-Z.

GRAIN DE BEAUTÉ

Le coquelicot puise sa pourpre dans le sang d'un empereur enseveli. La Colette naît du grain de beauté qui étoilait le visage d'un adolescent.

F. T.

Où fleurit un coquelicot écarlate — a coulé jadis le sang d'un empereur. — Chaque violette qui sort de la terre — vient du grain de beauté au visage d'un adolescent.

C. A. & M. M.

Chaque tuliperaie, ici-bas, autrefois,
Fut sans doute arrosée avec le sang des rois.
La feuille de violette, un jour, avant de naître
Fut un grain de beauté sur un divin minois.

A. E'T-Z.

Partout où se voit une robe ou un parterre de tulipes,
Fut répandu jadis le sang d'un roi :
Chaque tige jaillissant du sol,
C'est le signe qui orna la joue d'une beauté.

C. G.

Où fleurit la tulipe en magnifique arroi
Fut répandu jadis le sang de quelque roi,
Et, jaillissant du sol, toute rose est le signe
Ayant orné le teint d'une belle en émoi.

J. de M.

POSE AVEC DOUCEUR LE PIED SUR LA TERRE

Avant toi et moi, il y a eu bien des crépuscules, bien des aurores, et ce n'est pas sans raison que le mouvement de rotation a été imprimé aux cieux. Sois donc attentif quand tu poseras ton pied sur cette poussière, car elle a été sans doute la prunelle des yeux d'une jeune beauté.

J-B N.

Depuis des myriades de siècles, il y a des aurores et des crépuscules. Depuis des myriades de siècles, les astres font leur ronde. Foule la terre avec précaution, car cette petite motte que tu vas écraser était peut-être l'œil alanguie d'un adolescent.

F. T.

Avant toi et moi, il y avait des nuits et des jours, — et le ciel longtemps avait tourné sur lui-même. — Pose avec douceur le pied sur la terre, — car cette terre était peut-être l'œil vif d'un adolescent.

C. A. & M. M.

On vit, avant nous deux, plus d'une aube nouvelle.
Ce Monde a certes un but dans sa course éternelle.
Doucement sur la terre, ami, pose tes pieds :
De charmants yeux, peut-être, elle fut la prunelle.

A. E'T-Z.

AU BORD DU RUISSEAU

Qu'elles sont belles, ces verdure qui croissent aux bords des ruisseaux. On dirait qu'elles ont pris naissance sur les lèvres d'une angélique beauté. Ne pose donc pas sur elles ton pied avec dédain, puisqu'elles proviennent du germe de la poussière d'un visage coloré du teint de la tulipe.

J-B N.

Ce narcisse qui tremble au bord du ruisseau, ses racines sortent peut-être des lèvres décomposées d'une femme. Que tes pas effleurent légèrement le gazon ! Dis-toi qu'il a germé dans les cendres de beaux visages qui avaient l'éclat des tulipes rouges.

F. T.

La fleur qui pousse au bord d'un ruisseau — peut-être plonge-t-elle sa racine dans les lèvres décomposées d'une femme. — Ne foule pas dédaigneusement l'herbe, — car elle a grandi parmi les cendres d'un frais visage jadis semblable au coquelicot.

C. A. & M. M.

Vois l'herbe dont le bord du ruisseau s'agrémente :
On dirait le duvet d'une lèvre charmante.
Ne pose pas tes pieds sur l'herbe avec dédain,
Par là le sol était un visage d'amante.

A. E'T-Z.

DES CRÂNES DE SULTANS ET DES MAINS DE MENDIANTS

Je suis entré dans l'atelier d'un potier. J'y ai vu l'ouvrier auprès de sa roue, activement occupé à mouler des goulots et des anses de cruches, les unes formées de têtes de rois et les autres de pieds de mendiants.

J-B N.

J'ai vu, hier, un potier qui était assis devant son tour. Il modelait les anses et les flancs de ses urnes. Il pétrissait des crânes de sultans et des mains de mendiants.

F. T.

J'ai été hier dans l'atelier d'un potier. — Je l'ai trouvé debout devant son établi. — Il pétrissait les cols et les anses de ses pots — des crânes des rois et des mains de mendiants.

C. A. & M. M.

Regardant un potier — je ne sais pourquoi —
Je le vis tout à coup — ô l'indicible effroi ! —
Qui faisait le goulot et l'anse de la cruche
Avec le pied d'un gueux et la tête d'un roi.

A. E'T-Z.

PARADIS À CRÉDIT

Je ne sais pas du tout si celui qui m'a créé appartenait au paradis délicieux ou à l'enfer détestable. Mais je sais qu'une coupe de vin, une charmante idole et une cithare au bord d'une prairie, sont trois choses dont je jouis présentement, et que toi tu vis sur la promesse qu'on te fait d'un paradis futur.

J-B N.

Je ne sais si celui qui ma créé — ma destiné au ciel ou à l'enfer. — Une coupe, une adolescente, un luth au bord d'un champ, — je m'en satisfais au comptant et te laisse ton paradis à crédit.

C. A. & M. M.

Celui qui fit mon être — il ne m'en a rien dit,
Veut-il pour moi le Ciel ou bien l'Enfer maudit ?
Mais du pain, une femme et du vin sont richesse,
Garde pour toi le Ciel auquel tu fais crédit.

J. de M.

J'ignore si Celui qui m'a fait si modeste
Me donnera l'Eden ou bien l'Eden funeste.
Je veux une cithare, une amante et du vin :
Cela, comptant, vaut mieux qu'un beau crédit céleste.

A. E'T-Z.

TAMBOURS LOINTAINS

Ils assurent que nous vivrons avec des houris aux jardins du paradis. — Moi je dis qu'il est bon d'avoir du vin près de soi. — Prends ce qui est au comptant, fais fi de ce qui est à crédit, — car le son du tambour n'est agréable que de loin.

C. A. & M. M.

On dit que le jardin d'Eden enchante les houris ;
Je dis que le jus de la grappe est seul délectable.
Tiens-t'en à l'argent comptant et renonce à un gain promis,
Car le bruit des tambours, frère, n'est beau que de très loin.

C. G.

On dit l'Eden charmant, houris, votre domaine ;
Je dis : La grappe seule est délectable aubaine.
Crois à l'argent comptant, renonce au gain promis,
Car la voix du tambour n'est belle que lointaine.

J. de M.

On me dit : « Qu'elle est belle, une houri des Cieux ! »
Je dis, moi, que le jus de la treille vaut mieux.
Préfère le présent à ces bonnes promesses :
C'est de loin qu'un tambour paraît mélodieux !

A. E'T-Z.

LE PARADIS VIDE

On affirme qu'il y aura, qu'il y a même un enfer. C'est une assertion erronée ; on ne saurait y ajouter foi, car, s'il existait un enfer pour les amoureux et les ivrognes, le paradis serait, dès demain, aussi vide que le creux de ma main.

J-B N.

J'entends dire que les amants du vin seront damnés. Il n'y a pas de vérités, mais il y a des mensonges évidents. Si les amants du vin et de l'amour vont en Enfer, le Paradis doit être vide.

F. T.

On assure que celui qui boit ira en enfer. — Comment croire à cette parole mensongère ? — Si celui qui aime le vin et celui qui aime l'amour vont en enfer, — demain tu trouveras le paradis plat comme la main.

C. A. & M. M.

On jette au feu, dit-on, celui qui boit du vin.
C'est une invention de quelque esprit humain.
Car si l'on jette au feu l'amoureux et l'ivrogne,
Le Paradis sera vide comme ma main.

A. E'T-Z.

LE ROSSIGNOL DIT À LA ROSE

Aujourd'hui, le temps est agréable ; il ne fait ni chaud, ni froid. Les nuages lavent la poussière qui s'est assise sur les roses, et le rossignol semble crier aux fleurs jaunes qu'il faut boire du vin.

J-B N.

C'est un jour charmant, ni froid ni chaud. — Le nuage a lavé le visage des roses. — Le rossignol dit en son langage à la rose jaune : « Bois du vin ! bois du vin ! »

C. A. & M. M.

La journée est belle, la brise est tiède et pure ;
La pluie a lavé la poussière qui ternissait la joue des roses.
Le rossignol dit à la rose, en la langue antique et sacrée :
« Toute ta vie, enivre-loi de chants suaves et de parfums ! »

C. G.

Qu'il fait bon ! point de froid ni de lourdes chaleurs
Dans le parc, un nuage époussette les fleurs.
Et le rossignol dit aux pâles roses jaunes :
« Il faut boire du vin aux charmantes couleurs ! »

A. E'T-Z.

RAPIDE CARAVANE

La vie passe, rapide caravane ! Arrête ta monture et cherche à être heureux. Jeune fille, pourquoi t'attristes-tu ? Verse-moi du vin ! La nuit va bientôt venir...

F. T.

Rapide passe la caravane de la vie. — Que pas une respiration de tes jours ne soit sans joie. — Adolescent, pourquoi te soucier du demain de tes hôtes ? — Remplis ma coupe, car la nuit avance.

C. A. & M. M.

La vie passe, mystérieuse caravane, — Dérobe-lui sa minute de joie ! — Porte-coupe ! pourquoi t'attrister sur le lendemain de tes compagnons, — Verse du vin... la nuit s'écoule...

C. G.

La vie est une fuite, étrange caravane,
Prends-lui le bon instant de joie, épi qu'on glane.
Porte-tasse, pourquoi t'attrister sur demain ?
Verse du vin, la nuit s'écoule, diaphane.

J. de M.

LA BEAUTÉ DE CET ADOLESCENT QUI INVITE À L'AMOUR

Tu as mis en nous une passion irrésistible, ce qui équivaut à un ordre de toi, et d'un autre côté tu nous défends de nous y livrer. Les pauvres humains sont dans un embarras extrême entre cet ordre et cette défense, car c'est comme si tu ordonnais d'incliner la coupe et défendais d'en verser le contenu.

J-B N.

Seigneur, Ô Seigneur, réponds-nous ! Tu nous as donné des yeux, et tu as permis que la beauté de tes créatures nous éblouisse... Tu nous as donné la faculté d'être heureux, et tu voudrais que nous renoncions à jouir des biens de ce monde ? Mais cela nous est aussi impossible que de renverser une coupe sans répandre le vin qu'elle contient !

F. T.

Ô dieu, la beauté de cet adolescent qui invite à l'amour, — tu l'as ornée d'une chevelure couleur d'hyacinthe et parfumée d'ambre. — Et tu voudrais nous défendre d'en jouir ! — C'est comme si tu disais : « Retourne la coupe pleine, mais garde-toi de renverser le vin »

C. A. & M. M.

Ses ordres ont créé ces fascinants appas.

Et puis, Il vient nous dire : « Eloignez-en vos pas. »

Il nous rend vraiment fous par ces ordre et défense.

C'est comme s'Il disait : « Penche et ne verse pas ! »

A. E'T-Z.

LES TENTES DE LA SAGESSE

Khèyam, qui cousait les tentes de la philosophie, est tombé tout à coup dans le creuset du chagrin et s'y est brûlé. Les ciseaux de la Parque sont venus trancher le fil de son existence, et le revendeur empressé l'a cédé pour rien.

J-B N.

Khayyâm, qui cousait les tentes de la Sagesse, tomba dans le brasier de la Douleur et fut réduit en cendre. L'ange Azraël a coupé les cordes de sa tente. La Mort a vendu sa gloire pour une chanson.

F. T.

Kháyýám, qui travailla aux tentes de la sagesse, — Tomba dans le brasier de la tristesse et fut consumé d'un seul coup ; — Les ciseaux du destin ont coupé la corde de sa tente, — Et le marchand d'espoir l'a vendu pour une chanson.

C. G.

Khayyâm édifia la sagesse en cherchant,
Au brasier des chagrins consumé sur le champ ;
Le destin a coupé les cordes de sa tente
Et le marchand d'espoir l'a vendu pour un chant.

J. de M.

INSENSÉ, TE COMPARES-TU À UN TRÉSOR

Ô idole ! avant que le chagrin vienne t'assaillir, ordonne de nous servir du vin couleur de rose. Tu n'es pas d'or, toi, ô insouciant imbécile ! pour croire qu'après t'avoir enfoui dans la terre on t'en retirera.

J-B N.

Ce soir ou demain, tu ne seras plus. Il est temps que tu demandes du vin, couleur de rose. Insensé, te compares-tu à un trésor, et crois-tu que des voleurs méditent déjà d'ouvrir ton sépulcre et d'emporter ton cadavre ?

F. T.

Avant que les chagrins t'attaquent par surprise — ordonne qu'on t'apporte le vin couleur de rose. — Pauvre niais, tu n'es pas semblable à l'or — qu'on cache dans la terre pour l'y retrouver plus tard.

C. A. & M. M.

Avant que les chagrins viennent nous le défendre ;
Apporte-moi du vin de couleur rose-tendre.
Et toi, tu n'es pas d'or, ignorant, ne crois pas
Qu'on te met dans la terre afin de te reprendre.

A. E'T-Z.

QUI EST REVENU DE L'ENFER

Un jardin, une jeune fille onduleuse, une urne de vin, mon désir et mon amertume : voilà mon Paradis et mon Enfer. Mais, qui a parcouru le Ciel et l'Enfer ?

F. T.

Une coupe de vin, un adolescent au bord d'un champ, je prends mon plaisir au comptant et te laisse ton paradis à crédit. — Ne crois pas ce qu'on raconte du paradis. — Qui est allé au paradis ? Qui est revenu de l'enfer ?

C. A. & M. M.

Une cruche de vin, les lèvres de l'aimée, sur le bord d'une pelouse, — Ont tari mon argent, ont ruiné ton crédit... — Toute la race humaine est vouée au Ciel ou à l'Enfer, — Mais qui jamais est allé en Enfer, qui jamais revint du Ciel ?

C. G.

Une cruche de vin, tes lèvres, un parterre
Ont tari mon argent, mon crédit, ô misère !
Ou le Ciel ou l'Enfer, c'est le lot des humains,
Ciel, Enfer, nul n'y fut qu'on ait revu sur terre.

J. de M.

PAR QUEL AMOUR RÉUNIS, PAR QUELLE HAINE SÉPARÉS

Une coupe fine que le vin a remplie — même un homme ivre n'ose la briser ? Tant de têtes et tant de pieds délicats, — par quel amour ont-ils été réunis ? par quelle haine séparés ?

C. A. & M. M.

Ces atomes d'une coupe qu'il façonna pour l'emplir de vin,
Le buveur ne permettra pas qu'il soit dispersé au hasard.
Tous ces ornements délicats que ses doigts assemblèrent...
Pour l'amour de qui les fit-il ? en haine de qui les briserait-il ?

C. G.

Tasse qu'il façonna pour y verser du vin,
Le buveur ne veut pas qu'on te jette au chemin :
Ornements que ses doigts par amour assemblèrent,
En haine de qui donc vous briser de sa main ?

J. de M.

Beau dessin de la coupe, oh ! qui t'a composé ?
À t'effacer qui peut se croire autorisé ?
Las ! quel amour créa ces pieds, ces mains, ces têtes,
Et par quelle fureur tout cela fut brisé !

A. E'T-Z.

AU CLAIR DE LA LUNE

Puisque tu ignores ce que te réserve demain, efforce-toi d'être heureux aujourd'hui. Prends une urne de vin, va t'asseoir au clair de lune, et bois, en te disant que la lune te cherchera peut-être vainement, demain.

F. T.

Demain ne nous appartient pas. — Sois heureux du jour présent. — Bois du vin à la clarté de la lune — car cette même lune longtemps nous cherchera, et ne nous trouvera pas.

C. A. & M. M.

Puisque personne ne saurait te répondre du jour de demain, empresse-toi de réjouir ton cœur plein de tristesse ; bois, ô lune adorable ! bois dans une coupe vermeille, car la lune du firmament tournera bien longtemps, sans nous y retrouver.

J-B N.

Puisque nul ne prévoit ce que sera demain,
Hâte-toi de jouir, ô pauvre cœur humain !
Bel astre, bois au clair de lune, car la lune
Va briller bien des fois et nous chercher en vain.

A. E'T-Z.

TES CENDRES ET LES MIENNES

Lorsque mon âme et la tienne nous aurons quittés, on placera une paire de briques sur ma tombe et la tienne. Puis, pour couvrir les tombes des autres avec d'autres briques, dans le moule du briquetier on jettera ma poussière et la tienne.

J-B N.

Quand mon âme pure et la tienne auront quitté notre corps, on placera une brique sous notre tête. Et, un jour, un briquetier pétrira tes cendres et les miennes.

F. T.

Quand nous quitteront mon âme pure et la tienne, — on mettra deux briques sur nos tombes. — Puis pour faire des briques aux tombes des autres — on jettera dans un moule ma poussière et la tienne.

C. A. & M. M.

Quand partiront du corps nos âmes angéliques,
Sur ma tombe et la tienne on mettra quelques briques ;
Pour des briques devant couvrir d'autres tombeaux,
On moulera plus tard nos cendres identiques.

A. E'T-Z.

ET FAITE MON CERCUEIL EN BOIS DE VIGNE

Ô mes amis, nourrissez-moi de vin — et changez en rubis
l'ambre de mon visage. — Quand je serai mort, lavez-moi de
vin — et faite mon cercueil du bois de la vigne.

C. A. & M. M.

Prends soin de me réconforter avec une coupe de vin
Et de donner à ma peau ambrée la couleur du rubis.
Quand je mourrai, lave-moi avec du vin,
Et fais avec du bois de vigne les planches de mon cercueil.

C. G.

Conforte-moi d'un vin méritant bon accueil,
Donne à ma peau le ton du rubis charmant l'œil,
Enfin, lave de vin ma dépouille mortelle,
Et du bois de la vigne alors fais mon cercueil.

J. de M.

Du vin ! accordez-moi cette faveur insigne !
Du rubis sur mes traits ! Mon teint d'ambre est indigne.
Lorsque je serai mort, lavez-moi dans du vin
Et faites mon cercueil tout en pur bois de vigne.

A. E'T-Z.

MON ÂME PURE ET LA TIENNE

La Roue qui nous meurtrira toi et moi, — détruira mon âme pure et la tienne. — Assieds-toi sur l'herbe, vide la coupe, car avant longtemps — l'herbe poussera sur ma cendre et sur la tienne.

C. A. & M. M.

Cette voûte céleste, pour ma perte et la tienne,
Vise nos âmes pures, la mienne et la tienne,
Assieds-toi sur le gazon, mon Idole ; avant peu
Ce même gazon croîtra de ma poussière et de la tienne.

C. G.

Cette voûte du ciel, pour ma perte et la tienne,
Vise nos âmes, chère, oui, la mienne et la tienne ;
Sied-toi sur le gazon, car un autre gazon
Viendra, qui confondra ma poussière et la tienne.

J. de M.

Ce rouage des cieux, pour ma perte et la tienne,
Hait, l'on ne sait pourquoi, notre âme olympienne.
Viens t'asseoir sur le pré, car dans très peu de temps,
Ce pré va recouvrir et ta tombe et la mienne.

A. E'T-Z.

CIX

Sur la terre, personne n'a étreint dans ses bras une charmante aux joues colorées du teint de la rose sans que le temps ne soit venu d'abord lui planter quelque épine dans le cœur. Vois plutôt le peigne : il n'a pu parvenir à caresser la chevelure parfumée de la beauté qu'après avoir été découpé en une foule de dents.

J-B N.

Avant de pouvoir caresser un visage pareil à une rose, que d'épines tu as à retirer de ta chair ! Vois ce peigne. C'était un morceau de bois. Quand on l'a découpé, quel supplice il a subi ! Mais, il a plongé dans la chevelure parfumée d'un adolescent.

F. T.

Personne n'a pu atteindre au visage du bien-aimé — avant d'avoir eu mille épines enfoncées dans sa chair. — Regarde le peigne : il a fallu découper le bois en cent morceaux — pour qu'il puisse caresser la chevelure d'un adolescent.

C. A. & M. M.

Vers les roses d'amour celui qui tend la main,
Se déchire le cœur aux ronces du chemin.
Vois le peigne : il reçut de multiples blessures,
Pour baiser les cheveux au parfum de jasmin.

A. E'T-Z.

À LA MOSQUÉE

Si je suis venu avec tant de dévotion à la mosquée, — en vérité, ce n'est pas pour prier Dieu. — Un jour, jadis, j'ai volé là un beau tapis. — Le tapis est usé, et je reviens à la mosquée.

C. A. & M. M.

J'entre dans la mosquée avec un air pieux ;
Mais ce n'est certes pas pour invoquer les cieux.
J'y volai, dans le temps, un tapis de prière ;
J'y reviens, le tapis étant devenu vieux !

A. E'T-Z.

Bien que je sois venu, très humble, à la mosquée,
Par Dieu ! je n'y suis pas venu pour la prière ;
J'y suis venu pour y voler un tapis de prière
Que le péché use... et j'y suis retourné plusieurs fois.

C. G.

Bien que je sois entré très humble à la mosquée,
Mon âme à l'oraison ne s'est pas appliquée :
Un tapis de prière un jour par moi fut pris...,
Il s'usa... j'y revins.., la main très appliquée...

J. de M.

SEUL EST DIGNE DE VIVRE

Lorsque la violette aura teint sa mantille, lorsque le zéphyr aura fait épanouir les roses, alors celui-là est intelligent qui, en compagnie d'une personne au corps argenté, boira du vin et frappera ensuite la coupe contre la pierre.

J-B N.

Quand la brise du matin entr'ouvre les roses et leur chuchote que les violettes ont déjà déplié leurs robes, seul est digne de vivre celui qui regarde dormir une souple jeune fille, saisit sa coupe, la vide, puis la jette.

F. T.

Au moment où la violette teint sa robe, — où le vent du matin entr'ouvre la rose, — le sage est celui qui près d'un adolescent au corps pur, — vide la coupe, puis la brise sur la pierre.

C. A. & M. M.

Dès que la violette a fait teindre sa mante,
Que la rose a souri — car le vent la tourmente,
Le sage, avec sa belle au doux corps argenté,
Prends la coupe de vin qu'un rayon diamante.

A. E'T-Z.

VERSE LE VIN COULEUR DE TULIPE NOUVELLE

Donne-moi de ce vin en rubis couleur de tulipe ; fais déverser du goulots du flacon ce sang pur qu'il contient, car aujourd'hui je ne vois guère, en dehors de la coupe de vin, d'autre ami dont l'intérieur soit pur.

J-B N.

Verse le vin rouge, couleur des tulipes nouvelles,
Tire le sang pur de la gorge de la jarre,
Car aujourd'hui, hors la coupe, je n'ai pas
Un seul ami qui possède un cœur pur.

C. G.

Verse le vin couleur de tulipe nouvelle
Et tire le sang pur de la jarre fidèle ;
Hors la tasse aujourd'hui je n'ai plus un ami
Qui possède un cœur pur et dont l'âme soit belle.

J. de M.

Verse du vin limpide et couleur de rubis,
De ce sang clair dont tous nos flacons sont remplis,
Aujourd'hui, je n'ai plus, en dehors de la coupe,
Un ami dont le cœur soit pur et sans ennuis.

A. E'T-Z.

MARCHAND DE VIN

Depuis le jour où Vénus et la lune apparurent dans le ciel,
personne n'a rien vu ici-bas de préférable au vin en rubis. Je
suis vraiment étonné de voir les marchands de vin, car que
peuvent-ils acheter de supérieur à ce qu'ils vendent ?

J-B N.

Bien que le vin ait déchiré mon voile,
Tant que vivra mon âme, je ne le délaisserai pas...
Mais, vraiment, ceux qui vendent le vin m'étonnent :
Que peuvent-ils acheter de meilleur que ce qu'ils vendent ?

C. G.

Bien que le vin m'ait nui — les censeurs le défendent,
Fidèle, j'en boirai, mes rêves en demandent...
Mais les marchands de vin font mon étonnement :
Peuvent-ils acheter meilleur que ce qu'ils vendent ?

J. de M.

Depuis le jour où Dieu créa le Firmament,
Vit-on rien de plus doux que le bon vin vraiment,
Voir un marchand de vin, quelle étonnante chose !
Qu'achète-t-il qui soit meilleur que ce qu'il vend ?

A. E'T-Z.

FUIS, CELA VAUT MIEUX

Pour toi, ce qu'il y a de mieux, c'est de fuir l'étude des sciences et la dévotion ; c'est de t'accrocher à la chevelure d'une ravissante amie ; c'est de verser dans la coupe le sang de la vigne avant que le temps ait versé le tien.

J-B N.

Fuis l'étude de toutes les sciences... cela vaut mieux ;
Natte en jouant les boucles de l'aimée... cela vaut mieux ;
Avant que le sort ne répande ton sang,
Répands le sang de la bouteille dans ta coupe... cela vaut
mieux.

C. G.

Fuis étude et science, ami,... cela vaut mieux ;
Natte en jouant des boucles d'or,... cela vaut mieux.
Avant que, grâce au sort, ton sang ne se répande,
Bois le sang pur dans la tasse,... cela vaut mieux.

J. de M.

Fuis prière et science et loi : – cela vaut mieux.
Va trouver quelque frais minois : – cela vaut mieux.
Avant que le Destin verse ton sang, viens, verse
Le sang clair de la vigne et bois : – cela vaut mieux.

A. E'T-Z.

DANS LA BOÎTE DU NÉANT

Nous ne sommes ici-bas que des poupées dont la roue des cieus s'amuse, ceci est une vérité et non une métaphore. Nous sommes, en effet, des jouets sur ce damier des êtres, que nous quittons enfin pour entrer un à un dans le cercueil du néant.

J-B N.

Voici la seule vérité. Nous sommes les pions de la mystérieuse partie d'échecs jouée par Allah. Il nous déplace, nous arrête, nous pousse encore, puis nous lance, un à un, dans la boîte du néant.

F. T.

Pour parler clairement et sans paraboles,
Nous sommes les pièces du jeu que joue le Ciel ;
On s'amuse avec nous sur l'échiquier de l'être,
Et puis nous retournons, un par un, dans la boîte du Néant.

C. G.

Pour parler clairement sans nulle parabole,
Pièces du jeu d'échecs joué sous la coupole,
Nous servons un instant puis entrons un à un
Dans ta boîte, néant, humanité frivole.

J. de M.

QUAND SAVOIR C'EST CROIRE

Si tu sais à quoi t'en tenir sur la marche de ce cercle sans fin, tu dois reconnaître deux classes d'hommes : ceux qui connaissent parfaitement son bon et son mauvais côté, et ceux qui n'ont de notion ni d'eux-mêmes ni des choses d'ici-bas.

J-B N.

Dans le tourbillon de la vie, seuls sont heureux les hommes qui se croient savants et ceux qui ne cherchent pas à s'instruire. Je suis allé me pencher sur tous les secrets de l'univers, et j'ai regagné ma solitude en enviant les aveugles que je rencontrais.

F. T.

Sous la Roue qui tourne sans fin, — sache que deux groupes de gens sont heureux : — ceux qui connaissent tous les secrets du monde, — et ceux qui les ignorent complètement.

C. A. & M. M.

Mon cœur n'a pas été trop privé de science.
Peu de secrets ont pu tromper ma clairvoyance :
Car ayant regardé sagement, j'ai vu clair
Et fini par savoir ma complète ignorance.

A. E'T-Z.

LE POTIER, L'ACHETEUR ET LE VENDEUR

Je traversais l'atelier désert d'un potier. Il y avait au moins deux mille urnes, qui parlaient tout bas. Soudain, l'une d'elles cria : "Silence ! Permettez à ce passant d'évoquer les potiers et les acheteurs que nous étions..."

F. T.

Hier, j'ai visité l'atelier d'un potier ; j'y ai vu deux mille cruches, les unes parlant, les autres silencieuses. Chacune d'elles semblait me dire : « Où est donc le potier ? Où est l'acheteur de cruches ? Où en est le vendeur ? ».

J-B N.

Je fus dans l'atelier d'un potier, fin tourneur ;
J'y vis deux mille pots, qui muet, qui parleur.
Soudain l'un d'eux cria d'une voix agressive :
" Où dont sont le potier, le marchand, l'acheteur ?

J. de M.

J'ai vu chez un potier, dans de vastes espaces,
Deux mille pots, les uns muets, d'autres loquaces.
À son voisin un pot disait : « Où sont allés
Le potier, l'acheteur et le vendeur rapaces ? »

A. E'T-Z.

TANT QUE TU LE PEUX

Emploie tous tes efforts à être agréable aux buveurs ; suis les bons conseils de Khèyam. Ô ami ! détruis les bases de la prière, celles du jeune, bois du vin, vole si tu veux, mais fais le bien.

J-B N.

Tant que tu le peux, sois disciple des libertins, — tant que tu le peux, ruine les fondements de la prière et du jeûne. — Écoute la parole vraie d'Omar Khayyam : « Bois du vin, fais-toi voleurs de grands chemins, mais garde un cœur généreux. »

C. A. & M. M.

Imite, autant qu'il dépend de toi, les libertins ;
Sape les fondements de la prière et du jeûne.
Écoute la Parole de Vérité de Omar Kháyám :
« Enivre-toi, vole sur les grands chemins, et sois bon. »

C. G.

Fais, pareil aux penseurs, si tu peux, ce qu'ils font,
Et sape la prière et le jeûne infécond.
Écoute Omar Khayyâm à la droite parole :
Enivre-toi, vole aux grands chemins... mais sois bon.

J. de M.

NOTRE SÉJOUR ICI NE MENANT QU'AU TOMBEAU

Puisque notre séjour dans ce couvent est précaire. — il est absurde de vivre sans vin et sans bien-aimé. — Jusqu'à quand discuteras-tu le problème de la création ? — Quand je ne serai plus, qu'importe que le monde ait été créé ou non ?

C. A. & M. M.

Puisque notre séjour en ce couvent n'est pas durable,
Sans l'Échanson et sans l'amour, quelle amertume que la vie !
Ô philosophe, combien durent les croyances anciennes et
nouvelles ?

Puisque je dois partir, que m'importe si le monde est ancien ou
nouveau ?

C. G.

Notre séjour ici ne menant qu'au tombeau,
Sans le vin et l'amour, vivre n'est qu'un fardeau !
Philosophe, dis-moi, que durent nos croyances ?
Pour partir que m'importe ancien monde ou nouveau.

J. de M.

Puisque nous n'habitons ce Monde qu'en passant ;
La vie est, sans l'amour, un spectre grimaçant.
Naïf ! tu veux savoir de quand date ce Monde ?
Qu'importe, quand je pars, qu'il soit vieux ou récent !

A. E'T-Z.

QUE RESTE-T-IL DE BAGDAD ET DE BALKH

La vie s'écoule. Que reste-t-il de Bagdad et de Balk ? Le moindre heurt est fatal à la rose trop épanouie. Bois du vin, et contemple la lune en évoquant les civilisations qu'elle a vues s'éteindre.

F. T.

Puisque la vie est éphémère, qu'importe qu'elle soit douce ou amère ? — Quand vient la fin, qu'importe que tu sois à Bagdad ou à Balkh. — Bois du vin, car combien de fois après toi et moi, — le croissant de la lune grandira pour mourir et renaître !

C. A. & M. M.

Puisque tout fuit, que sont Bagdad, Balkh et leurs rois ?
L'âme passera par nos lèvres, une fois !
Buvons car après nous on pourra voir la lune
Éclairer à jamais les mois après les mois.

J. de M.

À Balkh, comme à Bagdad, il faut que l'âme sorte.
Lorsque la coupe est pleine, âpre ou douce, qu'importe ?
Bel astre, bois du vin : la lune après nous deux,
Brillera bien des fois, avant que d'être morte.

A. E'T-Z.

PAREILS AUX MORTS D'IL Y A SEPT MILLE ANS

Ô ami! viens à moi, ne nous soucions pas du jour de demain et considérons comme un butin ce court instant d'existence. Demain, quand nous aurons abandonné cette vieille résidence — le monde, nous serons les compagnons contemporains de ceux qui l'ont quittée depuis sept mille ans !

J-B N.

Ami, ne fais aucun projet pour demain. Sais-tu, seulement, si tu pourras achever la phrase que tu vas commencer ? Demain, nous serons peut-être loin de ce caravansérail, et déjà pareils à ceux qui ont disparu, il y a sept mille ans.

F. T.

Ami, ne nous soucions pas de demain, — profitons de ce souffle de vie. — Demain quand nous quitterons ce caravansérail, — nous serons pareils aux morts d'il y a sept mille ans.

C. A. & M. M.

Viens, laissons l'Avenir ; laissons nos chagrins fous.
Jouissons du Présent fugitif et si doux !
Car bientôt nous devons suivre la même route
Que ceux qui sont partis sept mille ans avant nous.

A. E'T-Z.

TOUT CE QU'ILS ONT DIT, C'EST DU VENT.

Ceux qui sont partis avant nous, ô échanson ! sont couchés dans la poussière de l'orgueil ; va boire du vin, va, écoute la vérité que je te dis : Tout ce qu'ils ont avancé n'est que du vent, sache-le, ô échanson !

J-B N.

Ô Saki, ceux qui sont partis avant nous
Se sont endormis dans la poussière de leur vanité.
Va ! bois du vin et apprends de mes lèvres la vérité :
Tout ce qu'ils ont dit, ô Saki, c'est du vent.

C. G.

Échanson, les humains qui sont partis avant
Dorment, ô vanité ! dans le sable mouvant.
Va ! bois du vin, apprends vérité de mes lèvres,
Tout ce qu'ils ont pu dire, ô saki, c'est du vent !

J. de M.

Échanson, les humains qui sont partis avant
Dorment sous la terre, eux, si fiers de leur vivant.
Va boire. Ecoute un peu cette vérité claire :
Tout ce qu'ils nous ont dit, mais tout, c'était du vent !

A. E'T-Z.

J'ÉTAIS COMME TOI. TU SERAS COMME MOI.

Hier au soir j'ai brisé contre une pierre la coupe en faïence. J'étais ivre en commettant cet acte d'insensé. Cette coupe semblait me dire: « J'ai été semblable à toi, tu seras à ton tour semblable à moi. »

J-B N.

Hier, j'ai brisé ma cruche sur une pierre. — J'étais ivre quand j'ai fait cette folie. — Les morceaux de la cruche m'ont dit à leur manière : — « J'étais comme toi. Tu seras comme moi. »

C. A. & M. M.

Hier soir, j'ai brisé ma coupe contre une pierre...
La tête me tourna d'avoir pu faire une telle chose,
Et la coupe m'a dit dans sa langue mystique :
« J'ai été comme toi, tu seras comme moi un jour. »

C. G.

Hier, j'ai brisé ma tasse au mur avec fracas,
Fou d'avoir employé pour tel crime mon bras.
Et la tasse, vraiment, a bien semblé me dire :
" Si comme toi je fus, comme moi tu seras. "

J. de M.

UNE TELLE ODEUR DE VIN ÉMANERA DE MA TOMBE

Une telle odeur de vin émanera de ma tombe, que les passants en seront enivrés. Une telle sérénité entourera ma tombe, que les amants ne pourront s'en éloigner.

F. T.

Je veux boire tant et tant de vin que l'odeur puisse en sortir de terre quand j'y serai rentré, et que les buveurs à moitié ivres de la veille qui viendront visiter ma tombe puissent, par l'effet seul de cette odeur, tomber ivres-morts.

J-B N.

Je boirai tant de vin que l'odeur — en montera de ma tombe, — et lorsque passera un buveur attardé, — du seul parfum il tombera, ivre.

C. A. & M. M.

Je boirai tant et tant qu'une odeur de vins forts
Sortira de la tombe où dormira mon corps,
Et que les gens passant tout près du cimetière,
S'ils sont à peine gris, tomberont ivres morts.

A. E'T-Z.

JE REFUSE CE PARDON QUE JE NE DEMANDE PAS.

Tu peux m'obséder, visage d'un autre bonheur ! Vous pouvez moduler vos incantations, voix amoureuses ! Je regarde ce que j'ai choisi et j'écoute ce qui m'a déjà bercé. On me dit : "Allah te pardonnera". Je refuse ce pardon que je ne demande pas.

F. T.

Que j'aie toujours à la main la coupe, — au cœur l'amour des adolescents ! — on me dit : « Que Dieu t'accorde le repentir ! » — Mais ni Dieu ne me l'offre, ni je ne le désire.

C. A. & M. M.

Le monde étant périssable, je ne fais que de l'artificiel ;
Je ne suis que pour la gaité et le vin qui brille.
On me dit : « Que Dieu t'accorde le repentir ! »
Il ne le donne pas et, le donnerait-il, je n'en voudrais pas.

C. G.

Tout étant périssable, il me faut bruit, fracas,
Je ne veux que gaité, bons vins, brillants repas :
On me dit : " Repentir un jour de Dieu te vienne !"
Il me le donnerait que je n'en voudrais pas !

J. de M.

JOUIR DE LA HARPE ET DE TES CHEVEUX

Voici l'aurore, viens, et, la coupe pleine de vin rose en main, respirons un instant. Quant à l'honneur, à la réputation, ce cristal fragile, brisons-le contre la pierre. Renonçons à nos désirs insatiables, bornons-nous à jouir de l'attouchement des longues chevelures des belles et du son harmonieux de la harpe.

J-B N.

Voici l'aube. Respirons l'odeur du vin rose. — Brisons comme verre fragile la gloire et l'honneur. — Renonçons à nos ambitions lointaines. — Caressons les cheveux longs des bien-aimées et les cordes de la harpe.

C. A. & M. M.

C'est le matin, humons un instant le vin couleur de rose,
Et brisons encore une fois sur la pierre ce vase de bonne
renommée et d'honneur.

Cessons de haleter vers ce qui fut longtemps notre espoir
Et jouons avec les longues boucles et le manche sculpté du
luth.

C. G.

Voici l'aube ; buvons un peu de vin rosé.
Que, pareil au cristal notre honneur soit brisé.
Je ne veux plus pleurer mes vaines espérances ;
La harpe et tes cheveux m'auront vite apaisé.

A. E'T-Z.

LE PARADIS, POUR MOI, C'EST UN INSTANT DE PAIX

Je ne peux apercevoir le Ciel. J'ai trop de larmes dans les yeux ! Les brasiers de l'Enfer ne sont qu'une infime étincelle, si je les compare aux flammes qui me dévorent. Le Paradis, pour moi, c'est un instant de paix.

F. T.

Je n'ai rêvé du ciel que comme d'un lieu de repos,
Car j'ai tant pleuré que je n'y vois qu'à peine.

L'enfer n'est qu'une étincelle à côté de ce qu'a subi mon âme
Et je ne crois au Paradis que lorsque je goûte un instant de paix

C. G.

L'univers n'est qu'un clin d'œil de notre vie torturée, —
l'Oxus n'est qu'une goutte de nos larmes, — l'enfer qu'une
flamme parmi celles qui nous brûlent, — le paradis qu'un
instant du jour que nous donnons à la joie.

C. A. & M. M.

L'Univers n'est qu'un point perdu dans nos alarmes ;
L'Oxus n'est qu'une trace infime de nos larmes ;
L'Enfer qu'une étincelle auprès de nos ennuis ;
L'Eden qu'un court moment de nos jours pleins de charmes.

A. E'T-Z.

À QUOI BON LA VENUE ; À QUOI BON LE DÉPART ?

Quel avantage a produit notre venue en ce monde ? Quel avantage résultera de notre départ ? Que nous reste-t-il du monceau d'espérances que nous avons conçues ? Ou est la fumée de tous ces hommes purs qui, sous ce cercle céleste, se consomment et deviennent poussière ?

J-B N.

De notre venue en ce monde, de notre départ, quelle est la cause ? — Cette vie qui est tissée pour nous, quel espoir devant elle ? — Sous le poids de la Roue, les âmes de tant d'hommes purs — brûlent et deviennent cendres. Mais je ne vois pas leur fumée.

C. A. & M. M.

À quoi bon la venue ; à quoi bon le départ ?
Où donc est la chaîne de la trame de notre vie ;
Que de corps délicats le monde brise ?
Où donc est partie leur fumée ?

C. G.

De venir et partir quel bien fais-je à ce Monde ?
Où donc est l'espérance, autrefois si féconde ?
Que de corps purs brûlés et cendres devenus !
En voit-on la fumée une seule seconde ?

A. E'T-Z.

PRIS DE DOUTE SUR LA ROUTE

Une multitude d'hommes réfléchissent sur les croyances, sur les religions ; d'autres sont dans la stupéfaction entre le doute et la certitude. Tout à coup, celui qui est à l'affût criera : « Ô ignorants ! la voie que vous cherchez n'est ni là, ni là. »

J-B N.

Tous les hommes voudraient cheminer sur la route de la Connaissance. Cette route, les uns la cherchent, d'autres affirment qu'ils l'ont trouvée. Mais, un jour, une voix criera : « Il n'y a ni route ni sentier ! »

F. T.

Il est des gens qui discutent sur la religion. — D'autres hésitent entre le doute et la certitude. — Un héraut surgira à l'improviste et dira : — « Ignorants, le chemin n'est ni celui-ci ni celui-là ! »

C. A. & M. M.

D'aucuns cherchent en vain à définir la Foi ;
Et d'autres, pris de doute, ont l'âme en désarroi.
Mais soudain va surgir un message céleste
Disant : « Pourquoi ces deux fausses routes, pourquoi ? »

A. E'T-Z.

PARFUMS ET COULEURS

Jusqu'à quand seras-tu la dupe des couleurs et des parfums d'ici-bas ? Quand cesseras-tu tes recherches sur le bien et le mal ? Fusses-tu la source de Zènzèm, fusses-tu même l'eau de la vie que tu ne saurais éviter d'entrer dans le sein de la terre.

J-B N.

Ouvre-toi, mon frère, à tous les parfums, à toutes les couleurs, à toutes les musiques. Caresse toutes les femmes. Redis-toi que la vie est brève et que tu reviendras bientôt à la terre, serais-tu l'eau de Zemzem ou de Selsebil.

F. T.

Jusqu'à quand appartiendras-tu aux couleurs et aux parfums ? — Jusqu'à quand poursuivras-tu les laides et les belles ? — Même si tu es la source de Zemzem ou l'eau de la vie éternelle, — à la fin tu rentrera dans le sein de la terre.

C. A. & M. M.

Jusqu'à quand donc parfums et couleurs vont te plaire ?
Jusqu'à quand veux-tu donc poursuivre la chimère ?
Fusses-tu la Jouvence ou la claire Zemzem
Qu'il te faudra rentrer dans le sein de la terre.

A. E'T-Z.

LA SAGESSE ME DIT

J'avais sommeil. La Sagesse me dit : "Les roses du Bonheur ne parfument jamais le sommeil. Au lieu de t'abandonner à ce frère de la Mort, bois du vin. Tu as l'éternité pour dormir."

F. T.

Une nuit, je vis en songe un sage qui me dit : Le sommeil, ami, n'a fait épanouir la rose du bonheur de personne : pourquoi commettre un acte si semblable à la mort ? bois du vin plutôt, car tu dormira bien assez sous terre.

J-B N.

Je tombais de sommeil et la Sagesse me dit : — « Jamais, dans le sommeil, la rose du bonheur n'a fleuri pour personne. — Pourquoi t'abandonner à ce frère de la mort ? — « Bois du vin !... Tu as des siècles pour dormir. »

C. G.

La Sagesse m'a dit, minuit allant venir :

« Le sommeil n'a jamais vu le bonheur fleurir.

« Pourquoi t'abandonner à la mort, à son frère ?

« Bois du vin ! N'as-tu pas l'infini pour dormir ? »

J. de M.

QUAND L'OMBRE DE LA MORT S'ALLONGERA VERS MOI

Quand l'ombre de la Mort s'allongera vers moi, quand la gerbe de mes jours sera liée, je vous appellerai, et vous m'emporterez, ô mes amis ! Lorsque je serai devenu poussière, vous façonnerez, avec mes cendres, une urne que vous remplirez de vin. Peut-être, alors, me verrez-vous revivre.

F. T.

Quand je serai aux pieds de la mort — et que le fil de mes jours sera coupé, — qu'on fasse de mes cendres une cruche et peut-être — quand le vin l'emplira, renaîtrai-je à la vie.

C. A. & M. M.

Quand je serai terrassé sous les pieds du destin,
Et que l'espoir de vivre sera déraciné de mon cœur,
Veille à faire une coupe avec ma poussière :
Ainsi, rempli de vin, je revivrai peut-être.

C. G.

Quand la mort aura fait du néant de mon être,
Que sur l'espoir mon cœur aura clos la fenêtre,
De ma poussière tourne une vase pour le vin :
Ainsi rempli, qui sait ? je revivrai peut-être.

J. de M.

TOUT LE MONDE SAIT

Tout le monde sait que je n'ai jamais murmuré la moindre prière. Tout le monde sait aussi que je n'ai jamais essayé de dissimuler mes défauts. J'ignore s'il existe une Justice et une Miséricorde... Cependant, j'ai confiance, car j'ai toujours été sincère.

F. T.

Si je n'ai jamais mis en colliers les perles de la Prière,
Je ne t'ai jamais caché cette poussière de péchés qui souille
mon visage ;
C'est pourquoi je ne désespère pas de ta Miséricorde,
Car je n'ai jamais dit que le Un était Deux.

C. G.

Si je ne fus jamais courbé sous la prière,
Jamais je n'ai caché mes vices de poussière ;
C'est pourquoi mes péchés espèrent ton pardon
Car jamais je ne t'ai nié, dogme Unitaire.

J. de M.

Si ma dévotion ne fut jamais outrée,
Si je n'atteignis pas la sublime contrée,
Qu'importe ? Dieu clément, j'attends ton doux pardon :
Car je n'ai pas douté de l'Unité sacrée.

A. E'T-Z.

QUE VAUT-IL MIEUX ?

Que vaut-il mieux ? S'asseoir dans une taverne, puis faire son examen de conscience, ou se prosterner dans une mosquée, l'âme close ? Je ne me préoccupe pas de savoir si nous avons un Maître et ce qu'il fera de moi, le cas échéant.

F. T.

Ne vaut-il pas mieux te dire mes secrètes pensées dans une
taverne

Que me prosterner sans Toi devant le Mihrab ?

Ô Toi le Premier et le Dernier de tous les êtres,

Donne-moi l'Enfer ou le Ciel, mais fais de moi ce que tu veux.

C. G.

J'aime mieux être avec toi dans la taverne, et te dire là mes secrètes pensées, que d'aller sans toi faire la prière au méhrab. Oui, ô Créateur de tout ce qui fut et de tout ce qui est ! telle est ma foi, soit que tu me fasses brûler, soit que tu m'accordes tes faveurs.

J-B N.

Je peux, dans la taverne, à Toi me confier,

Mieux certes qu'en allant, dans le mehrab prier.

Ô Toi, commencement et fin de tous les êtres,

À toi de me brûler ou de me gracier.

A. E'T-Z.

LE KORAN

Le Koran, ce Livre suprême, les hommes le lisent quelquefois, mais, qui s'en délecte chaque jour ? Sur le bord de toutes les coupes pleines de vin est ciselée une secrète maxime de sagesse que nous sommes bien obligés de savourer.

F. T.

Le Koran, que l'on s'accorde à nommer *la parole sublime*, n'est cependant lu que de temps en temps et non d'une manière permanente, tandis qu'au bord de la coupe se trouve un verset plein de lumière que l'on aime à lire toujours et partout.

J-B N.

Le Koran, que les hommes nomment le Mot suprême,
On le lit de temps à autre, mais qui le lit sans cesse ?
Ah! sur les lignes de la Coupe, un texte adorable est gravé
Que la bouche, à défaut des yeux, elle-même, sait lire.

C. G.

Le Koran, Mot suprême, est toute la sagesse ;
On le lit quelquefois, mais le lit-on sans cesse ?
Sur le bord de la tasse un doux texte est gravé
Que, les yeux clos, la bouche épelle avec ivresse.

J. de M.

TERRE, EAU ET FEU

Notre trésor ? Le vin. Notre palais ? La taverne. Nos compagnes fidèles ? La soif et l'ivresse. Nous ignorons l'inquiétude, car nous savons que nos âmes, nos cœurs, nos coupes et nos robes maculées n'ont rien à craindre de la poussière, de l'eau et du feu.

F. T.

Nous et le vin et le banc de la taverne et nos corps d'ivrognes, nous sommes — Insoucieux de l'espoir de la miséricorde et de la terreur du châtiment ; — Nos âmes et nos cœurs, nos coupes et nos vêtements tachés de lie — Sont indépendants de la terre et du feu et de l'eau.

C. G.

Nos corps d'ivrognes ni le vin ni l'escabeau,
N'avons souci d'espoir ni crainte de fléau ;
Nos âmes et nos cœurs se rient, tachés de lie,
De la terre et du feu, mais plus encor de l'eau.

J. de M.

J'ai, pour une maîtresse et du vin, dans ce Monde,
Tout mis en gage : habits, cœur, âme vagabonde.
Sans souci du pardon, sans peur du châtiment,
Je ris du feu, du vent, de la terre et de l'onde.

A. E'T-Z.

PEU D'AMIS

En ce monde, contente-toi d'avoir peu d'amis. Ne cherche pas à rendre durable la sympathie que tu peux éprouver pour quelqu'un. Avant de prendre la main d'un homme, demande-toi si elle ne te frappera pas, un jour.

F. T.

Ici-bas, il vaut mieux que tu te fasses peu d'amis ;
Ne sors de toi-même que pour de brèves entrevues.
Celui-là dont le bras te semble un appui,
Examine-le bien, et prends garde.

C. G.

En ce monde il vaut mieux te faire peu d'amis ;
Ne sors pas de toi-même et prends de brefs avis.
Celui-là dont tu crois le bras appui solide,
Examine-le bien et qu'il passe au tamis.

J. de M.

Fais-toi bien moins d'amis que tu n'en as besoin ;
Aux gens de notre époque il faut parler de loin.
Tu verrais en tel homme ayant ta confiance
Un ennemi charnel, avec un peu de soin.

A. E'T-Z.

CŒUR ET AMOUR, SOLEIL ET LUNE

Qu'il est vil, ce cœur qui ne sait pas aimer, qui ne peut s'enivrer d'amour ! Si tu n'aimes pas, comment peux-tu apprécier l'aveuglante lumière du soleil et la douce clarté de la lune ?

F. T.

Ah ! malheur à ce cœur d'où la passion est absente,
Qui n'est pas sous le charme de l'amour, joie du cœur !
Le jour que tu passes sans amour
Ne mérite pas que le soleil l'éclaire et que la lune le console.

C. G.

Ah ! malheur à ce cœur d'où l'amour est absent,
Qui n'est pas sous son charme et qui ne le ressent !
Jour passé sans amour mérite, jour sans joie,
Que lune ni soleil lui soit compatissant.

J. de M.

Ah ! que je plains un cœur vide de sentiment
Qui n'a jamais souffert d'un amoureux tourment !
Ne vis pas un seul jour sans amour dans la vie :
Rien n'est aussi perdu que ce jour-là vraiment !

A. E'T-Z.

VIN ET JEUNESSE

Puisque c'est aujourd'hui mon tour de jeunesse, j'entends le passer à boire du vin, car tel est mon bon plaisir. N'allez pas, à cause de son amertume, médire de ce délicieux jus, car il est agréable, et il n'est amer que parce qu'il est ma vie.

J-B N.

Toute ma jeunesse refléurit aujourd'hui ! Du vin ! Du vin ! Que ses flammes m'embrasent ! ... Du vin ! N'importe lequel... Je ne suis pas difficile. Le meilleur, croyez bien, je le trouverai amer, comme la vie !

F. T.

Aujourd'hui refléurit l'élan de ma jeunesse,
J'ai désir de ce vin d'où me vient toute ivresse,
Et ne me blâme pas si, même âpre, il me plaît,
Très âpre, car il a le goût de ma détresse.

J. de M.

Puisque c'est à mon tour d'être jeune aujourd'hui,
Je veux boire du vin pour chasser mon ennui,
Le vin est âpre, eh oui ! mais justement je l'aime,
Car toute l'âpreté de ma vie est en lui.

A. E'T-Z.

MOÏSE

Voici le moment où de verdure va s'orner le monde, où, semblables à la main de Moïse, les bourgeons vont se montrer aux branches ; où, comme ravivées par le souffle de Jésus, les plantes vont sortir de terre ; où enfin les nuages vont ouvrir les yeux pour pleurer.

J-B N.

Voici la saison ineffable, la saison de l'espérance, la saison où les âmes impatientes de s'épanouir recherchent les solitudes parfumées. Chaque fleur, est-ce la main blanche de Moïse ? Chaque brise, est-ce l'haleine de Jésus ?

F. T.

Voici maintenant pour le monde un peu de bonheur possible,
Chaque cœur vivant a des aspirations vers la solitude.
Sur chaque branche, on croit apercevoir la blanche main de
Moïse ;
Chaque brise semble vivifiée par le souffle de Jésus.

C. G.

Voici que du bonheur pour l'homme se dessine,
Tout cœur vers l'oasis du doux repos incline.
Sur chaque branche on croit, Moïse, voir ta main,
Chaque brise s'embaume à l'haleine divine.

J. de M.

FRUIT DE LA VÉRITÉ

Il ne marche pas fermement sur la Route, l'homme qui n'a pas cueilli le fruit de la Vérité. S'il a pu le ravir à l'arbre de la Science, il sait que les jours écoulés et les jours à venir ne diffèrent en rien du premier jour décevant de la Création.

F. T.

Celui qui n'a pas vu croître et mûrir pour lui le fruit de Vérité,
Ne marche pas d'un pied ferme sur la Route.
Quiconque inclina vers soi l'arbre de la science,
Sait qu'aujourd'hui est comme hier et demain comme le
Premier Jour.

C. G.

Celui qui n'a pu mordre au fruit de vérité
Marche d'un pied timide, atteint de cécité.
Quiconque s'abrita sous l'arbre de science
Sait tous les jours pareils de toute éternité.

J. de M.

La vérité semble être un pauvre arbre sans fruit.
Car pour la discerner nul n'est assez instruit.
Et chacun tend la main vers une branche faible.
Et l'homme reste ainsi dans l'éternelle Nuit.

A. E'T-Z.

AU-DELÀ

Au delà de la Terre, au delà de l'Infini, je cherchais à voir le Ciel et l'Enfer. Une voix solennelle m'a dit : "Le Ciel et l'Enfer sont en toi."

F. T.

Au delà du Jour de la Création, au delà des deux, mon âme Cherchait la Tablette et le Kalam, et le Ciel et l'Enfer ;
Le Maître enfin m'a dit, lui dont l'esprit est plein de clarté :
« La Tablette et le Kalam, le Ciel et l'Enfer sont en toi. »

C. G.

Au-delà des grands cieus, au-delà de la Loi,
Ma pauvre âme cherchait le chemin de la foi.
Le Maître enfin m'a dit, Lui, l'Esprit de lumière :
" La Tablette et la Plume, Enfer, Ciel sont en toi ".

J. de M.

Tablette, Enfer, Eden, mon esprit curieux
Les cherchait autrefois beaucoup plus haut qu'aux cieus.
Or, le Sage m'a dit : « La Tablette et le reste
Cherche-les en toi-même et non dans d'autres lieux. »

A. E'T-Z.

IL IMPORTE, AUJOURD'HUI

La brise du printemps rafraîchit le visage des roses. Dans l'ombre bleue du jardin, elle caresse aussi le visage de ma bien aimée. Malgré le bonheur que nous avons eu, j'oublie notre passé. La douceur d'Aujourd'hui est si impérieuse !

F. T.

Le Printemps doucement évente le visage de la rose ;
Dans l'ombre du jardin, comme un visage aimé est doux !
Rien de ce que tu peux dire du passé ne m'est un charme ;
Sois heureux d'Aujourd'hui, ne parle pas d'Hier.

C. G.

Le printemps doucement vient éventer la rose ;
Dans l'ombre du jardin visage aimé repose !
Tu parles du passé, rien de lui ne m'est plus,
Goûtons le jour, hier ne vaut pas qu'on en cause.

J. de M.

Que la rosée est gaie au printemps sur la rose,
Quand l'Aimée, en mes bras, sur l'herbe se repose !
Ne parle pas d'Hier, car le passé n'est plus.
Il importe, Aujourd'hui, de n'être point morose.

A. E'T-Z.

PIERRES, CIEL ET ENFER

Longtemps encore, chercherai-je à combler de pierres l'Océan ? Je n'ai que mépris pour les libertins et les dévots. Khayyâm, qui peut affirmer que tu iras au Ciel ou dans l'Enfer ? D'abord, qu'entendons-nous par ces mots ? Connais-tu un voyageur qui ait visité ces contrées singulières ?

F. T.

Combien de temps jetterai-je des pierres dans la mer !
Je suis écœuré des idolâtres de la pagode :
Khâyâyâm ! qui peut assurer qu'il habitera l'Enfer ?
Qui donc jamais visita l'Enfer ? qui, jamais revint du Ciel ?

C. G.

Jetterais-je longtemps des pierres dans la mer ?
L'idolâtre mensonge à mon cœur est amer.
Khayyâm, qui pourrait dire où s'en ira son âme ?
Qui s'en revint du Ciel ? Qui visita l'Enfer ?

J. de M.

Jusques à quand fouiller et la terre et les Mers ?
Etre athée ou pieux ? Oh quels pensers amers !
Khayyâm ira, dit-on, en Enfer. Qu'on le dise !
Qui vint du paradis ? Et qui fut aux Enfers ?

A. E'T-Z.

SOUPLE ET AGILE

Quand suis-je né ? Quand mourrai-je ? Aucun homme ne peut évoquer le jour de sa naissance et désigner celui de sa mort. Viens, ma souple bien-aimée ! Je veux demander à l'ivresse de me faire oublier que nous ne saurons jamais.

F. T.

Puisque ma venue ne fut pas pour moi le jour de la Création
Et que mon départ est l'objet d'une sentence que j'ignore,
Lève-toi et ceins bien tes reins, agile porte-coupe,
Je vais noyer la misère de ce monde dans le vin.

C. G.

Puisque je fus créé au hasard du destin
Et que ma fin viendra d'un décret incertain,
Lève-toi, ceins tes reins, agile porte-tasse,
Je noierai le néant de ce monde en du vin.

J. de M.

Puisque la vie est courte, il faut boire sans cesse,
Car on ne peut jamais retrouver la jeunesse.
Du moment qu'ici-bas tout s'écroule un beau jour,
Il vaut mieux que l'on tombe écroulé dans l'ivresse.

A. E'T-Z.

POURQUOI PLEURER

Pourquoi t'affliges-tu, Khayyâm, d'avoir commis tant de fautes ! Ta tristesse est inutile. Après la mort, il y a le néant ou la Miséricorde.

F. T.

Kháyyám, pourquoi pleurer ainsi sur tes péchés ?
Que gagnes-tu en te livrant à une telle tristesse ?
Puisque la Miséricorde n'est pas pour les justes,
Et ne s'éveille qu'aux bruits de nos péchés, pourquoi gémir ?

C. G.

Khayyâm, pourquoi pleurer ainsi sur tes péchés ?
Gagnes-tu rien à voir tes pleurs jamais séchés ?
Pas besoin de pardon pour qui fut toujours juste
Et la pitié ne va qu'aux pécheurs débauchés ?

J. de M.

D'avoir péché, Khayyâm, ta peur est incroyable.
Pourquoi donc te trouvé-je un air si pitoyable ?
Qui n'a jamais péché, n'aura point de pardon ;
Sans pécheurs, à quoi sert tant de pardon, que diable !

A. E'T-Z.

NE SÈME DANS SON CŒUR

Dans la mosquée, dans le medressèh, dans l'église et dans la synagogue, on a horreur de l'enfer et on recherche le paradis ; mais la semence de cette inquiétude n'a jamais germé dans le cœur de celui qui a pénétré les secrets du Tout-Puissant.

J-B N.

Dans les monastères, les synagogues et les mosquées se réfugient les faibles que l'Enfer épouvante. L'homme qui connaît la grandeur d'Allah ne sème pas dans son cœur les mauvaises graines de la terreur et de l'imploration.

F. T.

Nous voyons s'abriter au temple avec ferveur
Ceux qui cherchent le Ciel et de l'Enfer ont peur,
Mais qui sait les secrets du Dieu de la nature
Ne sème pas ces riens dans le cœur de son cœur.

J. de M.

Pagode ou medresseh, monastère ou couvent,
Partout, on veut l'Eden, on craint l'Enfer souvent.
Mais celui qui connaît tous les divins mystères,
On ne le vit jamais de tels vœux s'émouvant.

A. E'T-Z.

MOINS QU'UN CHIEN

Au printemps, je vais quelquefois m'asseoir à la lisière d'un champ fleuri. Lorsqu'une belle jeune fille m'apporte une coupe de vin, je ne pense guère à mon salut. Si j'avais cette préoccupation, je vaudrais moins qu'un chien.

F. T.

Si, dans la saison du printemps, un être aux formes de houri
Me verse, sur le vert talus d'un champ, un gobelet plein de vin,
Bien que ceci puisse à tous sembler étrange :
Un chien vaut mieux que moi si je prononce alors le nom du
Ciel.

C. G.

Au printemps si quelqu'être au corps céleste
Me verse dans les champs un vin plus doux que miel,
Je dis, quand je devrais déplaire à la canaille,
Je serais moins qu'un chien si je pensais au ciel.

J. de M.

Le printemps, une amante au galbe gracieux ;
Une prairie ; un pot de vin délicieux ;
Voilà l'Eden. Je veux être – quoiqu'on en dise,
Moins qu'un chien si je songe au paradis des Cieux !

A. E'T-Z.

DERRIÈRE LE RIDEAU

Pénètre-toi bien de ceci : un jour, ton âme tombera de ton corps, et tu seras poussé derrière le voile qui flotte entre l'univers et l'inconnaissable. En attendant, sois heureux ! Tu ne sais pas d'où tu viens. Tu ne sais pas où tu vas.

F. T.

Sache ceci : que de ton âme tu seras séparé,
Tu passeras derrière le rideau des secrets de Dieu.
Sois heureux... tu ne sais pas d'où tu es venu ;
Bois du vin... tu ne sais où tu iras.

C. G.

Ton âme passera, te quittant sans adieu,
Derrière le rideau des grands secrets de Dieu.
Sois heureux, réjouis-toi... D'où tu viens, tu l'ignores.
Bois du vin... Tu t'en vas tu ne sais en quel lieu.

J. de M.

Prends garde ! Tu vas être éloigné de ton âme,
Car derrière un rideau céleste on te réclame ;
Bois du vin : tu ne sais de quel endroit tu viens.
Le mystère est au bout. Vis sans souci du blâme.

A. E'T-Z.

PERSONNE, SAUF LA TERRE, BOIS DU VIN

Personne n'a accès derrière le rideau mystérieux des secrets de Dieu, personne, pas même en esprit, ne peut y pénétrer ; nous n'avons point d'autre demeure que le sein de la terre. Ô regret ! car c'est la aussi une énigme non moins difficile à saisir.

J-B N.

Personne ne peut comprendre ce qui est mystérieux. Personne n'est capable de voir ce qui se cache sous les apparences. Toutes nos demeures sont provisoires, sauf notre dernière : la terre. Bois du vin ! Trêve de discours superflus !

F. T.

Personne ne peut passer derrière le rideau qui cache l'énigme ;
Nul esprit ne sait ce qui vit sous les apparences.
Sauf au cœur de la terre, nous sommes sans asile...
Bois du vin !... Ignores-tu qu'à de tels discours il n'y a pas de
fin ?

C. G.

Personne, un voile cache, énigme, tes secrets,
Ne sait, voyant les faits, le fin mot des décrets.
Sauf au cœur de la terre un homme est sans asile...
Bois du vin, car sans but sont les discours abstraits.

J. de M.

LA ROSE ET LE ROSSIGNOL

Le vent du sud a flétri la rose dont le rossignol chantait les louanges. Faut-il pleurer sur elle ou sur nous ? Quand la Mort aura flétri nos joues, d'autres roses s'épanouiront.

F. T.

Vois, la brise a déchiré la robe de la rose,
De la rose dont le rossignol était énamouré ;
Faut-il pleurer sur elle, faut-il pleurer sur nous ?
La Mort viendra nous effeuiller et d'autres roses reflouriront.

C. G.

La bise a déchiré la robe de la rose
Où, le cœur plein d'amour, le rossignol se pose.
Faut-il pleurer sur elle ou bien pleurer sur nous ?
Nous serons effeuillés, la mort de tout dispose.

J. de M.

La brise a déchiré la robe de la rose ;
Le rossignol en a perdu son air morose.
Viens t'asseoir, ô ma douce, à l'ombre du rosier ;
Plus d'une fleur déjà sous la terre repose.

A. E'T-Z.

NE REGRETTE RIEN, N'ATTENDS RIEN.

Oublie que tu devais être récompensé hier et que tu ne l'as pas été. Sois heureux. Ne regrette rien. N'attends rien. Ce qui doit t'arriver est écrit dans le Livre que feuillette, au hasard, le vent de l'Éternité.

F. T.

Sois heureux, car on a fixé hier ta récompense,
Et l'hier est bien loin, au delà de ta portée.
Sois heureux, sans que tous tes efforts aboutissent,
Hier, avec certitude, on a marqué ce que tu feras demain.

C. G.

Sois content car on a réglé ton sort — hier,
Sans consulter aucun de tes désirs — hier.
Vis joyeux, sans égard pour tes vœux, — hier,
On a fixé tes efforts pour demain — hier.

J. de M.

Amuse-toi ! D'avance on régla ton destin
En marquant pour tes vœux un mépris souverain.
Vis donc joyeux ! Hier, sans que tu le demandes,
On a déjà fixé tes actes de demain.

A. E'T-Z.

LE BIEN ET LE MAL

Le bien et le mal se disputent l'avantage, ici-bas. Le Ciel n'est pas responsable du bonheur ou du malheur que le destin nous apporte. Ne remercie pas le Ciel ou ne l'accuse pas... Il est indifférent à tes joies comme à tes peines.

F. T.

Le bien et le mal qui sont dans la nature humaine,
Le bonheur et le malheur que nous garde le destin...
N'en accuse pas le Ciel, car, au point de vue de la Sagesse,
Ce Ciel est mille fois plus impuissant que toi.

C. G.

Bien et mal sont tous deux dans la nature humaine,
Du bonheur au malheur l'obscur destin nous mène.
N'accuse pas le ciel car, pour le sage esprit,
Il est plus impuissant que l'homme en son domaine.

J. de M.

Ni les actes – mauvais ou bons – du genre humain,
Ni le bien, ni le mal que nous fait le Destin,
Ne nous viennent du Ciel, car le Ciel est lui-même
Plus impuissant que nous à trouver son chemin.

A. E'T-Z.

SOIS PRUDENT

Prudence, voyageur ! La route où tu marches est dangereuse. Le glaive du Destin est très affilé. Si tu vois des amandes douces, ne les cueille pas. Il y a du poison.

F. T.

Sois prudent : la fortune est incertaine ;
Prends garde : le glaive du destin est acéré.
Si le sort te met des amandes douces dans la bouche,
Ne les avale pas ; du poison s'y mélange.

C. G.

Sois prudent : la fortune est incertaine et change ;
Prends garde : le destin au fer tranchant se venge ;
Et si le sort te met dans la bouche des fruits,
Ne va pas les manger, du poison s'y mélange.

J. de M.

Prends garde : le Destin est tellement méchant !
Il faut t'en méfier, car son sabre est tranchant.
Ah, n'avale jamais une douceur qu'il t'offre,
Car il donne aux poisons cet aspect alléchant.

A. E'T-Z.

LE ROI DE BABYLONE

Toi, dont la joue humilie l'églantine, toi, dont le visage ressemble à celui d'une idole chinoise, sais-tu que ton regard velouté a rendu le roi de Babylone pareil au fou du jeu d'échecs qui recule devant la reine ?

F. T.

Ô toi dont la joue est modelée sur le modèle des roses sauvages ! — Toi dont le visage est moulé comme celui des idoles de la Chine, — Hier ton amoureux regard changea le roi de Babylone — En un fou que le joueur fait manoeuvrer sur l'échiquier.

C. G.

Ta joue est une fleur, la rose incarnadine,
Ton visage est pareil aux idoles de Chine,
Du roi de Babylone, hier ton regard a fait
Un Fou que le joueur sur l'échiquier taquine.

J. de M.

Toi dont la joue au lis a servi de modèle !
Toi, de la Beauté même un fin portrait fidèle,
Le roi de Babylone inventa les échecs,
D'après tes mouvements compliqués, ô ma belle !

A. E'T-Z.

POURQUOI JE SUIS VENU, POURQUOI JE PARTIRAI

Ma naissance n'apporta pas le moindre profit à l'univers. Ma mort ne diminuera ni son immensité ni sa splendeur. Personne n'a jamais pu m'expliquer pourquoi je suis venu, pourquoi je partirai.

F. T.

Ma venue ne fut d'aucun profit pour la sphère céleste ;
Mon départ ne diminuera ni sa beauté, ni sa grandeur ;
Mes deux oreilles n'ont jamais entendu dire par personne
Le pourquoi de cette venue et celui de ce départ.

C. G.

Ma venue ici fut sans profit pour la terre,
Mon départ ne nuira nullement à la sphère ;
Je n'entendis jamais dire à nul la raison
De la venue et du départ ni pourquoi j'erre.

J. de M.

Je suis venu ; le Monde en fut-il moins mauvais ?
Mon départ double-t-il Sa gloire ? Je ne sais.
Mes oreilles jamais n'ont appris de personne
Pourquoi j'étais venu, ni pourquoi je m'en vais.

A. E'T-Z.

ÂME ET CORPS

Les hommes bornés ou orgueilleux établissent une différence entre l'âme et le corps. Moi, je n'affirme qu'une chose : le vin détruit nos soucis et nous donne la quiétude parfaite.

F. T.

Ceux dont les croyances sont basées sur l'hypocrisie
Veulent faire une distinction entre l'âme et le corps.
Moi, je sais que le vin seul a le mot de l'énigme
Et qu'il donne conscience d'une parfaite Unité.

C. G.

Ceux dont l'hypocrisie a l'ombre pour clarté
Séparent âme et corps au nom de vérité.
Je sais que le vin seul a le mot de l'énigme
Et démontre à l'esprit la parfaite Unité.

J. de M.

Ceux qui ne sont dévots que par hypocrisie,
Tranchent l'âme du corps selon la fantaisie.
Désormais, je vais boire à rougir comme un coq ;
Même ayant, tel un coq, sur ma tête une scie.

A. E'T-Z.

LE VERTIGE

Ceux qui par la science sont la crème de ce monde, qui par l'intelligence parcourent les hauteurs des cieux, ceux-là aussi, pareils au firmament dans leur recherche des connaissances divines, ont la tête renversée, prise de vertige et d'éblouissement.

J-B N.

Les corps qui peuplent cette voûte du ciel
Déconcertent ceux qui pensent.
Prends garde de perdre le bout du fil de la sagesse,
Car les guides eux-mêmes ont le vertige.

C. G.

Les corps peuplant ta voûte, ô ciel, brillant prodige,
Déconcertent ceux-là que le savoir dirige.
Le fil de la sagesse est aisément perdu,
Les guides ont parfois eux-mêmes le vertige.

J. de M.

Ceux dont l'intelligence a cent chemins ouverts
Pour monter aux plus hauts sommets de l'Univers,
Te cherchent, Dieu puissant, mais tous, comme le ciel,
Errent, pris de vertige et la tête à l'envers.

A. E'T-Z.

LA VIE QUE JE RENDRAI

Je ne crains pas la mort. Je préfère cet inéluctable à l'autre qui me fut imposé lors de ma naissance. Qu'est-ce que la vie ? Un bien qui m'a été confié malgré moi et que je rendrai avec indifférence.

F. T.

Je ne suis pas homme à craindre le non-être,
Cette moitié du destin me plaît mieux que l'autre moitié ;
C'est une vie qui me fut prêtée par Dieu ;
Je la rendrai quand il faudra la rendre.

C. G.

Je ne fus jamais homme à craindre le non-être,
Cette moitié du sort, mieux que l'autre, peut-être,
Me plaît ; car la vie est un prêt que me fit Dieu ;
Je la lui rendrai quand il faudra disparaître.

J. de M.

Non, je ne suis pas homme à craindre le trépas !
Pour moi, l'autre patrie a même plus d'appas.
Dieu m'a prêté la vie, et l'heure étant venue,
Je lui rendrai mon âme et ne m'en plaindrai pas.

A. E'T-Z.

BOIRE DU VIN

Boire du vin et rechercher les beaux visages est un parti plus sage que celui d'user d'hypocrisie et d'apparente dévotion. Il est évident que, s'il existe un enfer pour les amoureux et les buveurs, personne ne voudra du paradis.

J-B N.

Boire du vin et êtreindre la beauté
Vaut mieux que l'hypocrisie du dévot ;
Si l'amoureux et si l'ivrogne sont voués à l'Enfer,
Personne, alors, ne verra la face du Ciel.

C. G.

Boire du vin, aimer selon sa fantaisie
Vaut mieux qu'être dévot avec hypocrisie.
Si l'ivrogne et l'amant sont voués à l'Enfer,
Nul ne voudra du Ciel... ni de son ambroisie !

J. de M.

Boire du vin, tourner autour des belles femmes,
Vaut mieux que d'être un faux dévot aux mœurs infâmes.
S'il existe un Enfer pour l'ivrogne et l'amant,
Alors, nul ne verra le Paradis des âmes.

A. E'T-Z.

VIVRE AVEC UNE BELLE AU MILIEU DES RUINES

Lorsqu'on possède un pain de froment, deux mènes de vin et un gigot de mouton, et qu'on peut aller s'asseoir dans quelque lieu en ruine ayant avec soi une jeune belle aux joues colorées du teint de la tulipe, oh! c'est une jouissance qu'il n'est pas donné à tout sultan de se procurer !

J-B N.

Tant que j'aurai un peu de pain à portée de ma main, — Une gourde de vin et un morceau de viande, — Et que nous pourrons tous les deux nous asseoir dans la solitude, — Aucun sultan ne m'aura pour convive dans ses plus somptueux festins.

C. G.

Tant que j'aurai du pain de quoi remplir ma main,
Quelque morceau de viande, une gourde de vin,
Et qu'à deux nous pourrons vivre en la solitude,
Nul sultan ne m'aura convive à son festin.

J. de M.

Pour celui qui possède un morceau de bon pain,
Un gigot de mouton, un grand flacon de vin,
Vivre avec une belle au milieu des ruines,
Vaut mieux que d'un Empire être le souverain.

A. E'T-Z.

JE BOIS DU VIN

Je bois du vin, et ceux qui y sont contraires viennent de gauche et de droite pour m'engager à m'en abstenir, parce que, disent-ils, le vin est l'ennemi de la religion. Mais, pour cette raison même, maintenant que je me tiens pour adversaire de la foi, je veux, par Dieu, en boire, car il est permis de boire le sang de son ennemis.

J-B N.

Je bois du vin, et l'on me dit, à droite et à gauche:
« Ne bois pas de vin, c'est l'ennemi de la religion ! »
Quand j'ai su que le vin était l'ennemi de la religion,
J'ai dit : « Par Allah ! laissez-moi boire son sang, c'est un acte
de piété. »

C. G.

Je bois du vin. Partout on me dit, mais on ment ;
" La religion hait le vin absolument. "
Quoi, le vin saperait la foi religieuse ?
Si c'est le sang d'Allah, j'en bois, pieusement.

J. de M.

On me dit : « Ne bois pas, songe au dur châtement,
L'Enfer sera ta place au Jour du Jugement. »
C'est possible ; mais moi je préfère aux deux Mondes
Le doux plaisir d'être ivre et joyeux un moment.

A. E'T-Z.

LE BIEN ET LE MAL DE CE MONDE DEVANT UN JOUR FINIR

Pour celui qui se rend compte des vicissitudes humaines, la joie, le chagrin, la peine, tout cela est identique. Le bien et le mal de ce monde devant un jour finir, qu'importe que tout soit tourment pour nous, ou tout agrément ?

J-B N.

Pour celui qui comprend les mystères du monde,
La joie et la tristesse sont identiques ;
Puisque le bien et le mal doivent tous deux finir,
Qu'importe que tout soit peine, à ton choix, ou que tout soit
remède.

C. G.

Pour qui du grand mystère ose entr'ouvrir la porte,
Joie et deuil sont pareils et le temps les emporte.
Puisque le bien, le mal, doivent tous deux finir,
Que tout soit ou douleur ou remède, il n'importe.

J. de M.

Tout homme qui connaît ce Monde de malheur,
Ne s'inquiète pas d'une joie ou d'un pleur.
Le bien, comme le mal devant finir sur Terre,
Qu'importe que tout soit remède ou bien douleur !

A. E'T-Z.

SOLEIL, LAMPE ET LANTERNE

Cette voûte céleste sous laquelle nous errons, je la compare à une lanterne magique dont le soleil est la lampe. Et le monde est le rideau où passent nos images.

F. T.

Cette Roue sous laquelle nous tournons — est pareille à une lanterne magique. — Le soleil est la lampe ; le monde l'écran ; nous sommes les images qui passent.

F. T.

Cette voûte céleste devant laquelle nous restons interdits ,
Nous savons qu'elle n'est qu'une sorte de lanterne magique ;
Le soleil est la lampe et l'univers la lanterne,
Et nous les images qui tournent.

C. G.

Le ciel creux est trompeur puisqu'il nous fait penser,
Lanterne cylindrique et qu'on ne peut fixer ;
La lampe est le soleil, le monde est la lanterne,
Image et spectateur, l'homme se voit passer.

J. de M.

Cet Univers, où seul le vertige gouverne,
Rappelle en vérité la magique lanterne.
La lanterne est ce Monde et Phébus le foyer ;
Les hommes des dessins qu'un grand effroi consterne.

A. E'T-Z.

LE VÉRITABLE AMANT

Un amour mondain ne saurait produire de reflet. Il est comme un feu à demi éteint qui n'a plus de chaleur. Un véritable amoureux ne doit connaître pendant des mois, pendant des années, durant la nuit, durant le jour, ni tranquillité, ni repos, ni nourriture, ni sommeil.

J-B N.

L'amour qui ne ravage pas n'est pas l'amour. Un tison répand-il la chaleur d'un brasier ? Nuit et jour, durant toute sa vie, le véritable amant se consume de douleur et de joie.

F. T.

L'amour qui n'est pas sincère est sans valeur ;
Comme un feu presque éteint, il ne réchauffe pas.
Le véritable amant, pendant des années, des mois, des nuits,
des jours,
Ne goûte ni repos, ni paix, ni nourriture, ni sommeil.

C. G.

Un amour mensonger est amour sans valeur,
Feu pâle, presque éteint, sans force ni chaleur ;
Le véritable amant, jours, nuits, saisons, années,
Sans paix, repos, sommeil, ne mord qu'à la douleur.

J. de M.

DIEU SAVAIT QUE JE BOIRAIS

Je bois du vin comme la racine du saule boit l'onde claire du torrent. Allah seul est Allah. Allah seul sait tout, dis-tu ? Quand il m'a créé, il savait que je croirais au vin. Si je m'abstenais de boire, la science d'Allah serait en défaut.

F. T.

Je bois du vin, et quiconque boit comme moi, en est digne.
Si je bois, c'est chose bien légère devant Lui.
Dieu savait, dès le premier jour, que je boirais du vin,
Si je ne buvais pas, la science de Dieu serait vaine.

C. G.

Je bois et qui boit a comme moi raison saine.
Si je bois, c'est pour Lui pardonnable fredaine.
Dieu, dès le premier jour, savait que je boirais,
Puis-je, en ne buvant pas, rendre sa science vaine ?

J. de M.

Oui, je bois, mais quiconque a mon esprit subtil,
Comprend qu'aux yeux du Maître on n'en est pas plus vil.
Que je boirais du vin Dieu le savait d'avance.
Si je ne bois jamais, mais alors que sait-il ?

A. E'T-Z.

SOIXANTE-DOUZE SECTES

Le vin, seul, te délivrera de tes soucis. Le vin, seul, t'empêchera d'hésiter entre les soixante-douze sectes. Ne te détourne pas du magicien qui a le pouvoir de te transporter dans la contrée de l'oubli.

F. T.

Bois du vin, pour qu'il chasse au loin toutes tes misères
Et la troublante pensée des Soixante-douze sectes.
Ne fuis pas l'alchimiste, car de lui
Si tu prends seulement une gorgée, il fera s'évanouir en toi
mille soucis.

C. G.

Bois ! le vin chasse au loin les misères abjectes
Et vos pensers troublants. Soixante-douze sectes !
Ne fuis pas l'alchimiste, il saura dissiper
En toi mille soucis, soucis dont tu t'affectes.

J. de M.

Bois du vin : il soustrait le cœur à bien des peines,
Comme aux soixante-douze ordres, avec leurs haines.
Allons, ne t'abstiens pas d'un élixir pareil
Dont tant soit peu guérit les douleurs par centaines.

A. E'T-Z.

DANS UN VERRE DE CRISTAL

Apporte de ce rubis balais dans une simple coupe de cristal, apporte cet objet habituel et chéri de tout homme généreux. Puisque tu sais que tous les êtres ne sont que poussière, et qu'un vent qui souffle pendant deux jours les fait disparaître, apporte du vin.

J-B N.

Apporte-moi ce rubis dans un verre de cristal ;
Ce compagnon, ce familier parmi les libres,
Puisque tu sais que ce monde de poussière
N'est qu'un souffle qui passe... apporte-moi du vin.

C. G.

Verse-moi ce rubis dans un brillant cristal ;
Compagnon familier de l'esprit libéral,
Toi qui sais que ce monde, apparence, poussière,
N'est qu'un souffle, du vin ! conseiller amical.

J. de M.

Apporte ce rubis dans du simple cristal ;
Apporte cet ami de tout cœur libéral.
Tu sais que tout un Monde est devenu poussière.
Du vin ! Bientôt, ce vent va nous être fatal.

A. E'T-Z.

JETTE DE LA POUSSIÈRE À LA FACE DU CIEL

Va jeter de la poussière sur cette voûte des cieux et bois du vin ; recherche les belles personnes, car où vois-tu sujet de pardon, sujet de prière, puisque, de tous ceux qui sont partis, aucun n'est revenu ?

J-B N.

Va ! jette de la poussière à la face du ciel,
Bois du vin, étreins la beauté :
Est-ce le moment de la prière et de la supplication ?
Puisque, de tous ceux qui sont partis, pas un seul n'est revenu.

C. G.

Jette de la poussière à la face du ciel,
Bois, étreins la beauté, voilà l'essentiel :
À quoi bon supplier et pourquoi la prière ?
Nul est-il revenu de l'exil éternel ?

J. de M.

Va, moque-toi des Cieux, pauvre cœur ingénu !
Bois ! Recherche une amante au corps frêle et menu.
À quoi te serviront les vœux et les prières ?
De ceux qui sont partis aucun n'est revenu.

A. E'T-Z.

SOIS HEUREUX D'ÊTRE IVRE !

Si tu es ivre, Khayyâm, sois heureux. Si tu contemples ta bien-aimée aux joues de rose, sois heureux. Si tu rêves que tu n'existes plus, sois heureux, puisque la mort est le néant.

F. T.

Sois heureux, Kháyýám, si tu es ivre, — Si tu reposes près d'une aimée aux joues de tulipe, sois heureux ;
Puisqu'à la fin de tout tu seras le néant,
Rêve que tu n'es plus, déjà... sois heureux.

C. G.

Sois heureux, ô Khayyâm ! sois, étant ivre, heureux,
Sois, près de l'adorée au teint de rose, heureux.
Puisqu'à la fin de tout c'est la nuit malheureuse,
Rêve que tu n'es plus, déjà... Sois, sois heureux.

J. de M.

Hélas ! En ce bas Monde, en vain m'exténuant,
J'use pour rien mes jours sous ce dôme géant.
Ô douleurs ! ô regrets ! En un clin d'œil mes rêves
S'anéantiront tous et je rentre au Néant.

A. E'T-Z.

SEIGNEUR ET MAÎTRE

D'un côté, tu as dressé deux cents embûches autour de nous ; d'un autre côté, tu nous dis : « Si vous y mettez le pied vous serez frappés de mort ». C'est toi qui tends les pièges, et quiconque y tombe, tu l'interdis ! tu lui donnes la mort, tu l'appelles rebelle !

J-B N.

Seigneur, tu as placé mille pièges invisibles sur la route que nous suivons, et tu as dit : "Malheur à ceux qui ne les éviteront pas !" Tu vois tout, tu sais tout. Rien n'arrive sans ta permission. Sommes-nous responsables de nos fautes ? Peux-tu me reprocher ma révolte ?

F. T.

Sur la route où je vais, en mille endroits, tu mets des pièges ;
Tu dis : « Je te prendrai si tu y mets le pied. »
Pas un atome du monde n'échappe à ton pouvoir,
Tu ordonnes toutes choses, et tu m'appelles révolté !

C. G.

Tu mets dans tous les coins une embûche cruelle,
Seigneur, et tu nous dis : « Malheur à l'infidèle ! »
Tu tends le piège et puis quiconque y met les pieds
Tu le prends dès qu'il tombe en le nommant Rebelle !

A. E'T-Z.

LE RAMADAN FINIT

Le Ramazan est fini. Corps épuisés, âmes fanées, la joie revient ! Les conteurs savent des histoires nouvelles. Les porteurs de vin, les marchands de rêves lancent leurs appels. Mais je n'entends pas celui qui me rendra la vie, celui de ma bien-aimée.

F. T.

Le Ramadan finit, voici la saison des fêtes,
La saison de la joie et des beaux diseurs de contes...
Voici les porteurs de vin, les marchands de rêve...
Cœurs fatigués du jeûne, enivrez-vous !

C. G.

Le Ramadan finit, c'est la saison des fêtes,
Saison des beaux diseurs de légendes bien faites,
Des bons marchands de rêve, amis porteurs de vin...
Enivrez-vous, cœurs las de jeûne et de retraites.

J. de M.

Fini le Ramazan ! Tout ira pour le mieux.
L'échanson va verser un vin délicieux.
Muselière de jeûne et bride de prière
Vont tomber de la tête à ces ânes pieux.

A. E'T-Z.

LE CHEMIN DU VIN EST LE SEUL QUI SOIT BEAU !

Une gorgée de vin vieux vaut mieux qu'un nouvel empire. Ce qu'il y a de mieux à faire c'est de rejeter tout ce qui n'est pas vin. Une coupe de ce nectar est cent fois préférable au royaume de Féridoun. La brique qui couvre la jarre est plus précieuse que le diadème de Kéy-Khosrov.

J-B N.

Une gorgée de vin vieux est meilleure qu'un nouveau royaume. — Évite tout chemin, sauf celui qui conduit au vin... c'est mieux ainsi. — Une coupe vaut cent fois mieux que le royaume de Feridun ; — La tuile qui couvre la jarre vaut mieux que la couronne de Khosroès.

C. G.

Nouveau pouvoir vaut-il vin vieux que l'on entonne ?
Prends le chemin du vin, c'est le seul qui guerdonne.
La tasse vaut cent fois l'Etat des Feridun,
Et le lut du tonneau, Khosroès, ta couronne.

J. de M.

Un bon vin vieux vaut mieux qu'un Empire nouveau.
Va, le chemin du vin est le seul qui soit beau !
La coupe vaut cent fois l'Etat de Féridoun ;
Le couvercle d'un pot, la tiare de Khosrau

A. E'T-Z.

TOUT EST DEPUIS LONGTEMPS ÉCRIT SUR LA TABLETTE

Les choses existantes étaient déjà marquées sur la tablette de la création. Le pinceau de l'univers est sans cesse absent du bien et du mal. Dieu a imprimé au destin ce qui devait y être imprimé ; les efforts que nous faisons s'en vont donc en pure perte.

J-B N.

Dès le commencement fut écrit ce qui sera ;
Infatigablement la Plume écrit, sans souci du bien ni du mal.
Le Premier Jour, Elle a marqué tout ce qui sera...
Notre douleur et nos efforts sont vains.

C. G.

Dès le commencement fut écrit l'avenir,
La Plume inscrit tout, bien et mal, sans finir,
Le Premier Jour marquant ce que serait le monde...
Efforts vains et malheurs qu'on ne peut prévenir.

J. de M.

Tout est depuis longtemps écrit sur la Tablette ;
Et la Plume demeure obstinément muette.
Tout se fait, bien ou mal, comme veut le Destin :
Fou qui lutte et plus fou qui pleure sa défaite !

A. E'T-Z.

AU VIN, DIEU TE FERA RENONCER

Puissé-je avoir constamment dans ma main du jus de la vigne ! Puisse mon amour pour ces belles idoles, semblables aux houris, ne jamais tarir dans mon cœur ! On me dit : Dieu t'ordonnera d'y renoncer ; oh! me donnât-il un ordre pareil, je n'obéirais pas. Loin de moi cette pensée !

J-B N.

Que mon âme soit hantée par le désir d'idoles pareilles aux houris,

Que ma main, toute l'année, tienne la coupe pleine !

On me dit : « Que Dieu te donne le repentir ! »

Il ne me le donnera pas, je n'en veux pas, n'en parlons plus.

C. G.

Que mon âme souhaite idoles, houris, reines,

Que ma main tous les jours tienne des tasses pleines !

On me dit : " Dieu te donne enfin le repentir ! "

Je n'en veux pas ! Or donc, plus de paroles vaines.

J. de M.

Puissé-je avoir toujours le doux jus de la treille

Et l'amour d'une fille à des houris pareille !

On me dit : « Au vin, Dieu te fera renoncer. »

Oh ! je n'en ferai rien, même s'Il le conseille.

A. E'T-Z.

À VOS RENDEZ-VOUS, SOUVENEZ-VOUS

Ô amis ! convenez d'un rendez-vous après ma mort. Une fois réunis, réjouissez-vous d'être ensemble, et, lorsque l'échanson prendra dans sa main une coupe de vin vieux, souvenez-vous du pauvre Khèyam et buvez à sa mémoire.

J-B N.

Amis, quand, à vos rendez-vous, — Vous jouissez des charmes l'un de l'autre ; — Quand l'échanson prend en main le vin Maghâni, — Souvenez-vous, dans votre toast, d'un malheureux qui vous fut cher.

C. G.

Au rendez-vous, amis, cœurs libres sous l'éther,
Heureux de vous aimer et l'un de l'autre fier,
Lorsque l'échanson prend en main le vin des Mages,
Un toast en souvenir de Khayyâm qui fut cher.

J. de M.

Chers amis, convenez d'un rendez-vous, exprès.
Une fois réunis, tâchez d'être bien gais.
Et lorsque l'échanson remplira votre coupe,
Buvez en souvenir du pauvre que j'étais !

A. E'T-Z.

UNE COUPE DE VIN VAUT CENT CŒURS

Une coupe de vin vaut cent cœurs, cent religions ; une gorgée de ce jus divin vaut l'empire de Chine. Qu'y a-t-il, en effet, sur la terre de préférable au vin ? C'est un amer qui vaut cent fois la douceur de la vie.

J-B N.

Une seule coupe de vin vaut cent cœurs et cent religions ;
Un trait de vin vaut l'empire de la Chine.
Hors du vin, ce rubis, il n'y a point sur terre
Une seule chose acide valant mille âmes douces.

C. G.

Une tasse de vin vaut cent religions
Et l'empire de Chine aux vastes régions.
Le vin, rien au-dessus de ce rubis sur terre !
Est un amer donnant à nos jours leurs rayons.

J. de M.

La coupe vaut cent cœurs et cent divines lois.
Une rasade vaut tout l'Empire chinois.
A-t-on rien de plus doux que le vin sur la Terre ?
C'est une âme qui vaut milles âmes à la fois.

A. E'T-Z.

BOIS DE CE VIN

Bois, bois de ce vin qui donne la vie éternelle, bois-en, car il est la source des jouissances de la jeunesse : il brûle comme le feu, mais, semblable à l'eau de la vie, il dissout le chagrin, bois-en.

J-B N.

Bois de ce vin, c'est la vie éternelle ;
C'est ce qui reste en toi des juvéniles délices ; bois !
Il brûle comme le feu, mais les tristesses
Il les change en une eau vitale, bois !

C. G.

Bois du vin car ce vin, c'est la vie éternelle,
C'est ce qui reste en toi de la jeune étincelle :
Comme le feu brûlant, il change les chagrins
En une eau généreuse et vitale, nouvelle.

J. de M.

Bois ! La vie éternelle est dans ce vin. – Bois-en !
Il donne à la jeunesse un goût divin. – Bois-en !
Il brûle comme un feu, mais il sert de remède,
Comme l'eau de Jouvence, à tout chagrin ! – Bois-en !

A. E'T-Z.

QU'IMPORTE QUE L'ON VIVE UN SEUL JOUR OU CENT ANS

Jusques à quand serons-nous esclaves de notre raison de tous les jours ? Qu'importe que nous restions cent ans en ce monde, ou que nous n'y demeurions qu'un jours ? Va, apporte du vin dans un bol avant que nous soyons transformés en cruches dans l'atelier du potier.

J-B N.

Combien de temps encore serons-nous les esclaves des problèmes quotidiens ? — Qu'importe que nous vivions un an ou un jour, en ce monde. — Verse une coupe de vin, avant — Que nous soyons des pots dans l'atelier du potier.

C. G.

Combien de temps en proie au mal quotidien ?
Qu'importe vivre un an, un jour de plus en rien ?
Nous serons, mais avant verse encore une tasse,
Chez quelque vieux potier un pot de terre ancien.

J. de M.

De la Raison serai-je esclave encor longtemps ?
Qu'importe que l'on vive un seul jour ou cent ans ?
Donne des bols de vin, avant que de mes cendres
Quelque potier n'ait fait des pots ventripotents.

A. E'T-Z.

C'EST MOI QUI BOIS, C'EST TOI QUI T'ENIVRE

Seigneur, tu as brisé ma joie ! Seigneur, tu as élevé une muraille entre mon cœur et son cœur ! Ma belle vendange, tu l'as piétinée. Je vais mourir, mais tu chancelles, enivré !

F. T.

Seigneur ! tu as brisé mon flacon de vin.
Seigneur ! tu as refermé sur moi la porte du bonheur.
Tu as répandu mon vin pur sur le sol ;
Que je meure ! mais c'est toi qui es ivre, ô mon Seigneur !

C. G.

Ainsi tu brisas ma cruche de vin, mon Dieu !
Fermant pour moi la porte au seul plaisir, mon Dieu !
(Oh ! oh ! puisse ma bouche se remplir de terre !)
C'est moi qui bois, c'est toi qui es ivre, mon Dieu !

J. de M.

Ô mon Dieu, tu brisas mon aiguière de vin.
Tu me fermas ainsi la porte du festin.
C'est moi qui bois, c'est toi, Seigneur, qui fais l'ivrogne !
Ô blasphème ! es-tu donc ivre, ô Maître divin ?

A. E'T-Z.

À LA RECHERCHE DE L'ÊTRE ET DU NÉANT

De la cuisine de ce monde tu n'absorbes que la fumée. Jusques à quand, plongé dans la recherche de l'être et du néant, seras-tu la proie du chagrin ? Ce monde ne contient que perte pour ceux qui s'y attachent. Dérobe-toi à cette perte, et tout pour toi deviendra bénéfice.

J-B N.

Tu ne te nourris que de la Fumée de la cuisine du Monde. — Combien de temps gémiras-tu à propos de l'être et du non-être ? — Le capital que tu convoites s'use à réparer maintes brèches, — Mais tu perds ton temps à supputer un trésor qui ne t'appartient pas.

C. G.

Aspirant la fumée où le couvert est mis,
Sur l'être et le non-être, en tous temps tu gémis.
Qui s'attache à ce monde à sa perte travaille,
Mais par Dieu le bonheur est au sage permis.

J. de M.

Tu n'as que la fumée aux cuisines du Monde.
Pour l'Être et le Néant que ta peine est profonde !
Le Monde fait tout perdre à qui s'attache à lui.
Évite cette perte, afin que tout abonde !

A. E'T-Z.

BARBE ET MOUSTACHE

Toutes les fois que tu pourras te procurer deux mènes de vin, bois-les, bois, en toutes circonstances, dans toutes les sociétés où tu te trouveras ; car celui qui agit ainsi est affranchi du désagrément de voir des moustaches comme les tiennes ou une barbe comme la mienne.

J-B N.

Si, maintenant, deux mesures de vin te sont données, — Bois du vin dans toute assemblée, dans toute réunion, — Car Celui qui fit le monde ne s'occupe — Ni de moustaches comme les tiennes, ni de barbes comme la mienne.

C. G.

Si l'on t'offre du vin, il est mal qu'on s'abstienne,
Bois-en donc n'importe où, bois-en quoi qu'il advienne,
Car Celui qui fit tout s'occupe peu de nous,
Masque comme le tien, barbe comme la mienne.

J. de M.

Si tu trouves un peu de vin, mon ami, sache
Qu'il faut boire partout, et jamais ne t'en cache ;
Car celui qui nous fit se moque en vérité
De ce que font ici ma barbe et ta moustache.

A. E'T-Z.

MA BARBE A BALAYÉ LE SEUIL DE LA TAVERNE

J'ai de mes moustaches balayé le seuil de la taverne. Oui, j'ai renoncé à réfléchir sur le bien et le mal de ce monde et de l'autre. Je les verrais, semblables à deux boules, rouler dans un fossé que, quand je dors pris de vin, je ne m'en préoccuperais pas plus que si je voyais rouler un grain d'orge.

J-B N.

Ah ! ma barbe a balayé le seuil de la taverne ! — J'ai dit adieu au bien et au mal des deux mondes ; — S'ils tombent dans ma rue comme deux balles, — Tu me trouveras, si tu me cherches, dormant du sommeil de l'ivrogne.

C. G.

Ma barbe a balayé la taverne à la ronde !
À tout j'ai dit adieu dans l'un et l'autre monde ;
Cherche-moi dans ma rue et tu m'y trouveras
Endormi du sommeil de l'ivresse profonde.

J. de M.

Ma moustache, ô taverne, a balayé ta porte.
Je ne veux plus ni bien, ni mal d'aucune sorte.
Roule, comme une boule, ô mon pauvre Univers !
Quand je suis pris de vin, tout cela peu m'importe.

A. E'T-Z.

JE CONNAIS LE NÉANT DE L'ÊTRE

Je connais tout ce que le néant et l'être ont d'apparent ; je sais le fond de toute pensée élevée. Eh bien ! puisse toute cette science être anéantie en moi si je reconnais chez l'homme un état supérieur à celui de ivresse !

J-B N.

Je connais le dehors de l'être et du non-être,
Je connais l'intérieur de tout ce qui est haut et bas :
Pourtant, quelle honte de mon savoir
Si je reconnaissais quelque chose de plus haut que l'ivresse.

C. G.

Je connais le dehors de la grave sagesse,
Mesurant haut et bas de tout avec justesse :
Aussi quel désespoir, honte pour mon esprit,
Si je découvrais rien de plus haut que l'ivresse.

J. de M.

Il n'est dans l'Univers rien que je connaisse.
Je vois même le fond de plus d'une prouesse.
Hé bien, puissé-je, ami, perdre tout mon savoir
Si je sais un état au-dessus de l'ivresse !

A. E'T-Z.

SI TU VEUX M'ÉCOUTER

Si tu veux m'écouter, je te donnerai un conseil. Le voici :
Pour l'amour de Dieu ne revêts pas le manteau de l'hypocrisie.
L'éternité est de toute heure, et ce monde n'est que d'un instant.
Ne vends donc pas pour un instant l'empire de l'éternité.

J-B N.

Si tu veux m'écouter, je te donne ce conseil :
Pour l'amour de Dieu, ne te revêts pas de la robe d'hypocrisie.
La vie future c'est le toujours, ce monde n'est qu'un instant ;
Ne vends pas le royaume de l'éternité pour une seconde.

C. G.

Écoute mon conseil d'attention profonde :
Fuis, pour l'amour de Dieu, l'hypocrisie immonde.
L'Après, c'est le Toujours, Vivre n'est que l'instant ;
Ne vends pas l'éternité pour une seconde.

J. de M.

Écoute mon conseil, si tu tiens à t'instruire :
Pour Dieu, ne revêts pas l'habit de faux martyre.
L'Au-Delà c'est toujours et ce Monde est l'instant.
Ne perds pas pour un souffle un éternel Empire.

A. E'T-Z.

PAREIL AU COU DE LA BOUTEILLE

Nous recommençons le cours de nos plaisirs et nous continuons à faire le tèkbir des cinq prières. Partout où le flacon sera présent, tu verras, semblables au goulot du flacon lui-même, nos cous vers la coupe s'allonger.

J-B N.

Nous sommes retournés à notre débauche d'habitude,
Nous avons renoncé aux Cinq Prières.
Partout où se trouve une coupe, tu nous verras
Allonger le cou comme le cou de la bouteille.

C. G.

Nous sommes retournés à la débauche vieille,
Aux Cinq Prières nous avons fermé l'oreille.
Où se trouve une tasse, ami, tu nous verras,
Le cou tendu, pareil au cou de la bouteille.

J. de M.

Il m'a pris un nouveau caprice tout à coup.
Cinq fois par jour je prie et m'en vante beaucoup.
Mais regarde, partout où la coupe se montre,
Imitant le flacon, vers lui je tends le cou !

A. E'T-Z.

NE SUIS PAS LA SUNNAT

Des dogmes de la religion n'admets que ce qui t'oblige envers la Divinité. Cette bouchée de pain que tu possèdes, ne la refuse pas à autrui ; garde-toi de la médisance, ne recherche le mal de personne, et alors c'est moi qui te promets la vie future : apporte du vin.

J-B N.

Ne suis pas la Sunnat, laisse ses préceptes ;
Ne refuse à personne le morceau que tu possèdes ;
Ne calomnie pas, n'afflige pas un seul cœur
Je te garantis le monde à venir... apporte du vin.

C. G.

Ne suis pas la Sunnat au précepte inhumain,
Et donne le morceau que tu tiens en la main ;
En la calomniant n'afflige pas une âme,
L'avenir est à toi... mais apporte du vin.

J. de M.

Des prières, soit ; mais, rien que l'obligatoire !
Sois charitable et bon, sans t'en faire une gloire.
Ne médis point ; ne fais point de mal au prochain.
C'est moi qui te promets l'Eden... apporte à boire !

A. E'T-Z.

LA PUDEUR A DÉCHIRÉ SON VOILE

Une fois dans la taverne on ne peut faire ses ablutions qu'avec du vin. Là, quand un nom est souillé, il ne saurait être réhabilité. Apporte-donc du vin, puisque le voile de notre pudeur est déchiré de manière à ne pouvoir être réparé.

J-B N.

Dans la taverne, tu ne peux faire le Wuzu qu'avec du vin,
Et tu ne peux y purifier ton nom terni.
Sois heureux... le voile de notre tempérance
Est si déchiré qu'on ne peut songer à le recoudre.

C. G.

Au cabaret tu fais l'ablution au vin :
Peux-tu purifier ton nom en pareil bain ?
Sois heureux... La pudeur a déchiré son voile ;
Chercher à le recoudre ? Y songer serait vain.

J. de M.

Dans la taverne au vin fais ton ablution.
Un nom souillé perd-il sa réputation ?
À boire ! Ma pudeur a déchiré son voile,
On n'en fera jamais la réparation !

A. E'T-Z.

SI TOUT NE DÉPENDAIT QUE DE MA VOLONTÉ

Si j'étais libre et que je pusse user de ma volonté, si j'étais affranchi des tourments de la destinée, débarrassé du sentiment du bien et du mal de ce monde, où réside le désordre, oh ! j'aimerais mieux n'y être point venu, n'y point exister, n'être point forcé d'en partir !

J-B N.

Si j'avais été libre de venir, je ne serais pas venu.
Si je pouvais contrôler mes pas, où donc irais-je ?
Ne vaudrait-il pas mieux qu'en ce monde de poussière
Je n'aie pas eu à venir, à en partir... y vivre !

C. G.

Libre, j'aurais dit Non et refermé le livre.
Si je pouvais guider mes pas, quel chemin suivre ?
Ne vaudrait-il pas mieux que, n'étant pas venu,
Je ne doive quitter ce monde... hélas ! y vivre !

J. de M.

Si tout ne dépendait que de ma volonté,
Aurais-je vu ce Monde et l'aurais-je quitté ?
Dans cette pauvre auberge il eût mieux valu, certes,
N'être jamais venu, n'avoir jamais été.

A. E'T-Z.

À NOS PÉCHÉS, À NOS VERTUS

Au milieu de ce tourbillon du monde, empresse-toi de cueillir quelques fruits. Assieds-toi sur le trône de la gaieté et approche la coupe de tes lèvres. Dieu est insouciant et de culte et de péché : jouis donc ici-bas de ce qui t'agrée.

J-B N.

Ne laisse pas de cueillir tous les fruits de la vie. Cours vers tous les festins et choisis les plus grandes coupes. Ne crois pas qu'Allah tient compte de nos vices ou de nos vertus. Garde-toi de négliger ce qui peut te rendre heureux.

F. T.

Prends ce qui te revient des biens de la vie : — assieds-toi au festin ; saisis la coupe de vin. — À nos péchés, à nos vertus Dieu est indifférent. — Ne néglige pas ce qui est ta part de joie.

C. A. & M. M.

Tâche d'avoir ta part de ce Monde inconstant ;
Vis donc heureux, sois gai ; prends la coupe en chantant ;
Du culte et du péché Dieu n'a vraiment que faire :
Essaie, ami, de vivre et de mourir content.

A. E'T-Z.

LES MAITRES SAVANTS, L'EAU ET LE VENT

J'ai eu des maitres éminents. Je me suis réjoui de mes progrès, de mes triomphes. Quand j'évoque le savant que j'étais, je le compare à l'eau qui prend la forme du vase et à la fumée que le vent dissipe.

F. T.

Jeunes, nous avons quelque temps fréquenté un maître,
Quelque temps nous fûmes heureux de nos progrès ;
Vois le fond de tout cela : que nous arriva-t-il ?

Nous étions venus comme de l'eau, nous sommes partis
comme le vent.

C. G.

Jeunes, ayant appris sous un maître savant,
Nous crûmes quelques jours en savoir plus qu'avant ;
Que nous arriva-t-il ? Vois bien le fond des choses :
Venus comme de l'eau, partis comme le vent !

J. de M.

J'avais un maître alors que j'étais un enfant.
Puis je devins un maître et par là triomphant.
Mais écoute la fin : tout cela fut en somme
Un amas de poussière emporté par le vent.

A. E'T-Z.

LA ROSÉE DU MATIN

Entraîné par la course rapide du temps, qui n'accorde ses faveurs qu'aux moins dignes, ma vie se passe dans un gouffre de chagrins et de douleurs. Dans ce jardin des êtres, mon cœur est aussi serré qu'un bouton de rose ; semblable à la tulipe, il y est inondé de sang.

J-B N.

Chaque matin, la rosée accable les tulipes, les jacinthes et les violettes, mais le soleil les délivre de leur brillant fardeau. Chaque matin, mon cœur est plus lourd dans ma poitrine, mais ton regard le délivre de sa tristesse.

F. T.

Tous les matins la rosée emperle les tulipes,
Les violettes inclinent leurs têtes, dans le jardin ;
En vérité, rien ne me ravit comme le bouton de rose,
Qui semble ramasser, autour de lui, sa tunique soyeuse.

C. G.

La violette baissée a peur d'être surprise.
Quand la rosée au jour rend la tulipe exquise,
Pour ma part, je préfère une rose en bouton
Qui trousse hardiment les pans de sa chemise.

A. E'T-Z.

TA CHEVELURE EST MA FORÊT

L'aurore a comblé de roses la coupe du ciel. Dans l'air de cristal s'égoutte le chant du dernier rossignol. L'odeur du vin est plus légère. Dire qu'en ce moment des insensés rêvent de gloire, d'honneurs ! Que ta chevelure est soyeuse, ma bien-aimée !

F. T.

Notre univers est une tonnelle de roses. Nos visiteurs sont les papillons. Nos musiciens sont les rossignols. Quand il n'y a plus ni roses, ni feuilles, les étoiles sont mes roses et ta chevelure est ma forêt.

F. T.

Cette buée autour de cette rose, est-ce une volute de son parfum ou le fragile rempart que la brume lui a laissé ? Ta chevelure sur ton visage, est-ce encore de la nuit que ton regard va dissiper ? Réveille-toi, bien-aimée ! Le soleil dore nos coupes. Buvons !

F. T.

QUE LES MYSTÈRES SOIENT MYSTÈRE

Le mystère doit rester voilé aux esprits vils
Et les secrets impénétrables aux fous.
Réfléchis à tes actes vis-à-vis des autres hommes ;
Il faut cacher nos espérances à toute l'humanité.

C. G.

Que les Mystères soient mystère aux esprits vils
Et les Secrets, secret pour les fous puérils.
Pèse tes actions, prends garde aux yeux des autres,
Et cache tes espoirs aux hommes trop subtils.

J. de M.

De ce Monde mon cœur découvrir le mystère,
Mais craignant pour ma vie, hélas ! je dus me taire.
De tous ces faux savants aucun ne comprendrait
Les secrets dont mon âme est le dépositaire.

A. E'T-Z.

NOS AMIS

Ne te livre pas aux soucis de ce monde injuste ;
N'évoque pas le souvenir en deuil des trépassés.
Ne donne ton cœur qu'à la fille des Péris, aux seins de jasmin.
Aie toujours du vin ; ne jette pas ta vie aux vents qui passent.

C. G.

Fuis les soucis du monde injuste, qui nous lassent ;
N'évoque pas, en pleurs, les amis qui trépassent.
Ne donne ton amour qu'aux filles des Péris ;
Bois et ne sème pas ta vie aux vents qui passent.

J. de M.

N'obéis pas au monde injuste qui t'envie ;
Que vers les souvenirs ton âme ne dévie !
Aux lèvres des péris livre ton cœur entier.
Bois sans cesse ; il ne faut rien perdre de la vie.

A. E'T-Z.

CET INSTANT QU'EST LA VIE

Bois du vin ! Tu recevras de la vie éternelle. Le vin est le seul philtre qui puisse te rendre ta jeunesse. Divine saison des roses, du vin et des amis sincères ! Jouis de cet instant fugitif qu'est la vie.

F. T.

Bois du vin... c'est lui la Vie éternelle,
C'est le trésor qui t'est resté des jours de ta jeunesse :
La saison des roses et du vin, et des compagnons ivres !
Sois heureux un instant, cet instant c'est ta vie.

C. G.

Bois du vin, c'est la force, oui, bois à ton envie,
Le seul trésor resté de jeunesse ravie,
Saison des fleurs, des ris, des joyeux compagnons !
Sois heureux un instant, cet instant, c'est ta vie.

J. de M.

CE MONDE EST PAREIL À UN VASE RENVERSÉ

Ce firmament est comme une écuelle renversée sur nos têtes. Les hommes perspicaces y sont humiliés et sans force ; mais voyez l'amitié qui règne entre la coupe et le flacon. Ils sont lèvre contre lèvre, et entre eux coule le sang.

J-B N.

La voûte du ciel ressemble à une tasse renversée sous laquelle errent en vain les sages. Que ton amour pour ta bien-aimée soit pareil à celui de l'urne pour la coupe. Vois... Lèvre à lèvre, elles se donnent leur sang.

F. T.

Ce monde est pareil à un vase renversé — sous lequel agonisent les sages. — Regarde l'amitié qui unit la cruche à la coupe, — lèvre sur lèvre, et le sang coule de l'une à l'autre.

C. A. & M. M.

Le ciel est comme un bol renversé, ténébreux,
Qui dérouté l'esprit le plus aventureux.
Ainsi, voyez l'amour du flacon pour la coupe :
Les deux sont lèvre à lèvre et le sang coule entre eux.

A. E'T-Z.

QUEL EST CET HOMME BRAVE ET TRISTE ?

J'ai vu un homme retiré sur un terrain aride. Il n'était ni hérétique, ni musulman; il n'avait ni richesses, ni religion, ni Dieu, ni vérité, ni loi, ni certitude. Qui dans ce monde ou dans l'autre aurait un tel courage ?

J-B N.

Sur la Terre, bariolée, chemine quelqu'un qui n'est ni musulman, ni infidèle, ni riche, ni pauvre. Il ne révère ni Allah, ni les lois. Il ne croit pas à la vérité. Il n'affirme jamais rien. Sur la Terre bariolée, quel est cet homme brave et triste ?

F. T.

J'ai vu un libertin sur le cheval pie de la Terre. — Il n'était ni infidèle, ni musulman, ni riche, ni dévot. — Il ne croyait ni à Dieu, ni à la vérité, ni aux lois, ni à la certitude. Mais qui dans ce monde aurait le courage de vivre ainsi ?

C. A. & M. M.

UNE GORGÉE DE VIN

Une gorgée de vin vaut mieux que le royaume du monde, — la brique qui ferme une jarre de vin que mille vies, — le mouchoir qui essuie le vin sur tes lèvres, — vaut plus, à dire vrai, que mille robes de prêtres.

C. A. & M. M.

Une gorgée de vin vaut l'empire du monde entier; la brique qui couvre la jarre vaut mille existences. Le linge avec lequel on s'essuie les lèvres humectées de vin vaut, en vérité, mille téïessans.

J-B N.

Une goutte de vin vaut les deux hémisphères ;
Le couvercle d'un pot vaut mille âmes très chères
Et le linge essuyant la lèvre des buveurs
En vérité vaut bien mille turbans austères.

A. E'T-Z.

ES-TU TEL QUE TU TE MONTRES ?

Un prêtre disait à une fille : « Tu es ivre, — chaque jour tu prends un nouvel amant. » — « O prêtre, répondit-elle, je suis telle que tu le dis, — mais toi, es-tu tel que tu te montres ? »

C. A. & M. M.

Un cheikh dit à une femme publique : « Tu es ivre. À chaque instant tu es prise dans les filets de chacun. » Elle lui répondit : « Ô cheikh ! je suis tout ce que tu dis ; mais toi, es-tu ce que tu parais être ? »

J-B N.

Voyant une fille ivre, un cheikh dit : « O regrets !
D'un autre, chaque jour, tu tombes dans les rets. »
Elle dit : « Eh oui, cheikh, je suis comme il te semble ;
Mais es-tu donc vraiment tel que tu le parais ? »

A. E'T-Z.

SANS VIN ET SANS ÉCHANSON

Le temps que nous passons dans ce monde n'a point de prix sans vin et sans échançon ; il n'a point de prix sans les sons mélodieux de la flûte de l'Irak. J'ai beau observer les choses d'ici-bas, je n'y vois que la joie et le plaisir qui aient du prix : le reste n'est rien.

J-B N.

Ce passage dans le monde sans vin et sans échançon, ce n'est rien. — Sans le chant doux de la flûte de l'Irak, ce n'est rien. — À ce que je vois, entre les choses de ce monde, — seules ont du prix la joie et la fête. Le reste n'est rien.

C. A. & M. M.

Ce Monde n'est pas bon, sans vin, sans échançon,
Sans la flûte qui joue une douce chanson ;
Car j'ai beau regarder les choses de ce monde,
Je ne vois rien, hormis la joie et la boisson.

A. E'T-Z.

DONNE-MOI MON VIN ET VA OÙ IL TE PLAÎT

C'est nous qui achetons du vin vieux et du vin nouveau, et c'est nous qui vendons le monde pour deux grains d'orge. Sais-tu où tu iras après la mort ? Apporte-moi du vin et va où tu voudras.

J-B N.

J'achète le vin vieux et le vin nouveau, — je vends le paradis pour deux grains d'orge. — Sais-tu où tu iras après la mort ? — Donne-moi mon vin et va où il te plaît.

C. A. & M. M.

Du vin, vieux ou nouveau, même au prix le plus fou !
Mais je vends l'Univers pour deux grains d'orge, un sou !
Sais-tu, quand tu mourras, où tu devras te rendre ?
Apporte-moi du vin, et puis va n'importe où !

A. E'T-Z.

AU SEUIL DE LA TAVERNE

Lorsque je serai mort, lavez-moi avec le jus de la treille ; au lieu de prières, chantez sur ma tombe les louanges de la coupe et du vin, et si vous désirez me retrouver au jour dernier, cherchez-moi sous la poussière du seuil de la taverne.

J-B N.

Quand je mourrai qu'on me lave avec du vin, — que la prière soit au nom de la coupe et du vin. — Si tu veux me trouver au jour de la résurrection, — viens me chercher au seuil de la taverne.

C. A. & M. M.

Faites-moi dans du vin l'ablution dernière ;
Sur mon corps, en buvant, récitez la prière.
Venez donc, chers amis, au Jour du Jugement,
Au seuil de la taverne, y chercher ma poussière.

A. E'T-Z.

POUR LE SON DE LA FLÛTE

Vendons le diadème du Khan, la couronne du Key, vendons, pour racheter le son de la flûte, vendons le turban, la soutane de soie, oui, pour une coupe de vin, vendons le chapelet qui à lui seul contient une armée d'hypocrisie.

J-B N.

Je vends le diadème du Khagan et l'aigrette du Chah, — je vends le turban de soie pour le son de la flûte. — Le chapelet qui est aux doigts des hypocrites, — je le vends pour une coupe de vin.

C. A. & M. M.

La couronne de Key et la tiare de Khan,
Je vends tout pour la flûte, ainsi que mon turban.
Le chapelet n'est qu'un signe d'hypocrisie ;
Pour un peu de bon vin, je le mets à l'encan.

A. E'T-Z.

DANS LE MIROIR DU MATIN

Sais-tu pourquoi au lever de l'aurore le coq matinal fait à chaque instant entendre sa voix ? C'est pour te rappeler, par le miroir du matin, qu'une nuit vient de s'écouler de ton existence, et que tu es encore dans l'ignorance.

J-B N.

À l'aube, le coq matinal, — sais-tu pourquoi il se lamente ? — Parce qu'il a vu dans le miroir du matin — qu'une nuit de ta vie s'est écoulée et que tu ne le sais pas.

C. A. & M. M.

Sais-tu pourquoi le coq dès qu'apparaît l'aurore,
Se remet à gémir ? Sais-tu ce qu'il déplore ?
Il voit, dans le miroir du matin, qu'une nuit
Quitta ta vie et toi ne le sais pas encore !

A. E'T-Z.

CELUI QUI EST PARTI DE REVIENDRA JAMAIS

Cette roue des cieux, qui ne dit ses secrets à personne, a tué impitoyablement mille Mahmouds, mille Ayaz ; bois du vin, car elle ne restituera la vie à personne. Hélas ! nul de tous ceux qui ont quitté ce monde n'y reviendra plus !

J-B N.

Cette Roue qui ne livre son secret à personne — a tué cruellement mille Mahmouds et mille Ayaz. — Bois du vin ; à personne il n'est accordé deux vies, — et celui qui est parti de reviendra jamais.

C. A. & M. M.

Le Ciel, qui ne dit point ses terribles secrets,
A tué mille Eyaz et Mahmoud sans regrets.
Bois du vin ! à personne il ne donne deux vies ;
On doit quitter ce Monde, on n'y revient jamais.

A. E'T-Z.

BOIS DU VIN !

J'ai vu un sage dans la maison d'un homme ivre de la veille. Je lui ai demandé s'il ne pouvait me donner des nouvelles des absents. Il m'a répondu : « Bois du vin, ami, car beaucoup, semblables à nous, sont partis et ne sont pas revenus. »

J-B N.

Dans une taverne, je demandais à un vieux sage de me renseigner sur ceux qui sont partis. Il m'a répondu : "Ils ne reviendront pas. C'est tout ce que je sais. Bois du vin !"

F. T.

J'ai vu un vieux sage dans une taverne — et lui ai dit : « Que m'apprends-tu de ceux qui sont partis ? » — Il m'a répondu : « Bois du vin, car beaucoup d'hommes pareils à nous — sont partis ; mais pas un n'est revenu. »

C. A. & M. M.

QUAND JE SERAIT MORT

Quand je serai mort, aplanissez aussitôt au niveau du sol la poussière de ma tombe, et faites que je serve ainsi d'exemple aux hommes. Ensuite, pétrissez avec du vin la terre de mon corps et faites-en un couvercle de jarre.

J-B N.

Quand je serai mort, qu'on efface ma trace, — et pour que ma vie soit un exemple aux autres, — qu'on pétrisse mes cendres avec du vin — pour en faire un couvercle à la cruche.

C. A. & M. M.

Aplanissez ma tombe au niveau du chemin
Pour que je serve ainsi d'exemple à mon prochain.
Et puis, de ma poussière, avec du vin pétrie,
Fabriquez un couvercle à la jarre du vin.

A. E'T-Z.

TA VIE PRÉCIEUSE

Ô hommes insouciantes ! ne vous rendez pas la dupe de ce monde, puisque vous connaissez ses poursuites. Ne jetez pas au vent votre précieuse vie ; dépêchez-vous de chercher l'ami, et vite buvez du vin.

J-B N.

Ce qu'il faut pour boire et manger — efforce-toi de le gagner.
— Pour le superflu — garde de vendre ta vie précieuse.

C. A. & M. M.

Si tu cherches de quoi te vêtir et manger,
On peut te pardonner de te mettre en danger.
Le reste ne vaut rien, contre ce rien — prends garde ! —
Ta précieuse vie il ne faut pas la changer.

A. E'T-Z.

CETTE VERDURE QUE TU CONTEMPLES

Le nuage printanier a lavé la face du coquelicot. — Lève-toi, allonge la main vers la coupe de vin. — Cette verdure que tu contemples aujourd'hui — demain fleurira sur ta poussière.

C. A. & M. M.

Les nuages se répandent dans le ciel et recommencent à pleurer sur le gazon. Oh ! il n'est plus possible de vivre un instant sans vin couleur d'amarante. Cette verdure réjouit aujourd'hui notre vue, mais celle qui germera de notre poussière, la vue de qui réjouira-t-elles ?

J-B N.

Vois ! de nouveau sur l'herbe un nuage est en pleurs
Pour vivre il faut du vin aux charmantes couleurs.
C'est nous qui contemplons aujourd'hui ces verdure ;
Ah ! qui contempera sur nos tombes les fleurs ?

A. E'T-Z.

UN JOUR DE BONHEUR PRÉPARE UN AN DE LARMES

Une rose disait : « Je suis la merveille de l'univers. Vraiment, un parfumeur aura-t-il le courage de me faire souffrir ? » Un rossignol chanta : "Un jour de bonheur prépare un an de larmes."

F. T.

La rose dit : « Rien n'est plus beau que mon visage. — Pourquoi faut-il que le parfumeur me torture ? » — Le rossignol répond : « Qui n'a ri un jour et n'a pleuré un an ? »

C. A. & M. M.

« **Rien** n'est plus beau que moi — s'écriait une fleur, —
Pourquoi me traite ainsi le cruel parfumeur ? »
Le Rossignol lui dit : « Qui donc, en ce bas Monde,
Rit un jour qui ne soit toute une année en pleur ? »

A. E'T-Z.

HÉLAS ! HÉLAS

J'ai vu sur les murs de la ville de Thous un oiseau posé devant le crâne de Key-Kavous. L'oiseau disait à ce crâne : « Hélas! que sont donc devenus le bruit des anneaux de ta gloire et le son du clairon ? ».

J-B N.

J'ai vu un vautour sur le toit du palais à Thous, — tenant entre ses serres le crâne de Kaï-Kaous. — Il disait à ce crâne : « Hélas ! hélas ! — où sont les timbales sonores et les appels des trompettes ? »

C. A. & M. M.

Un oiseau, — je l'ai vu ! — sur le donjon de Thous,
Vint se poser devant le crâne de Kavous.
À ce crâne, l'oiseau disait : « Ô douleur ! Sire,
Vos cloches et clairons que devinrent-ils tous ? »

A. E'T-Z.

NE SE SOUCIENT NI DE LA MOSQUÉE NI DE L'ÉGLISE

La saison des roses, un ruisseau le long d'un champ, — des adolescentes fraîches comme des houris... — Apporte le vin ; ceux qui boivent à l'aube — ne se soucient ni de la mosquée ni de l'église.

C. A. & M. M.

Au printemps, sur la berge d'un fleuve ou sur le bord d'un champ, — Avec quelques compagnons et une compagne belle comme une houri, — Apportez ta coupe... ceux qui boivent la boisson du matin — Sont indépendants de la mosquée et libres de la synagogue.

C. G.

Au printemps près d'un fleuve ou dans quelque campagne,
Avec de francs amis, une belle compagne,
Versez l'apéritif aux gens indépendants.
Pour qui mosquée ou synagogue ne sont bague.

J. de M.

LA LUNE A DÉCHIRÉ LA ROBE DE LA NUIT.

Le clair de lune a découpé la robe noire de la nuit : bois donc du vin, car on ne trouve pas toujours un moment aussi précieux. Oui, livre-toi à la joie, car ce même clair de lune éclairera bien longtemps encore, après nous, la surface de la terre.

J-B N.

La lune a déchiré la robe de la nuit. — Bois du vin ; il n'est pas d'heure plus opportune. — Sois joyeux, sans soucis, car longtemps cette lune — brillera sur la tombe de chacun de nous.

C. A. & M. M.

La nuit a dans sa robe un trou de clair de lune.
Bois du vin : on n'a pas toujours cette fortune.
Sois heureux et jouis : après nous bien des fois,
La lune éclairera nos tombes une à une.

A. E'T-Z.

ON NOUS PROMET DES HOURIS DANS LE CIEL

On assure qu'il y aura un paradis peuplé de houris, qu'on y trouvera du vin limpide et du miel. Il nous est donc permis d'aimer le vin et les femmes ici-bas, car notre fin ne doit-elle pas aboutir à cela ?

J-B N.

On nous promet un paradis et des houris aux yeux de jais ; — on nous promet le vin et l'hydromel. Si nous avons choisi ici-bas le vin et les bien-aimées, — nous avons raison, puisque telle est la fin qui nous est promise là-haut.

C. A. & M. M.

Vous aurez, nous dit-on, des houris dans le Ciel
Avec du vin limpide, et du lait et du miel.
Donc, l'amour et le vin nous sont permis sur Terre ;
Puisque même là-haut, ils sont l'essentiel.

A. E'T-Z.

LES PSAUMES DE DAVID

Va t'asseoir, et bois ! Tu jouiras d'un bonheur que Mahmoud n'a jamais connu. Écoute les mélodies qu'exhalent les luths des amants : ce sont les vrais psaumes de David. Ne plonge ni dans le passé ni dans l'avenir. Que ta pensée ne dépasse pas le moment ! C'est le secret de la paix.

F. T.

Assieds-toi et prends du vin : c'est là le royaume de Mahmoud. — Écoute ce que la harpe dit : c'est là les psaumes de David. — De ce qui n'est plus et de ce qui sera ne t'occupe pas. — Réjouis-toi dans le présent : c'est là le but de la vie.

C. A. & M. M.

Viens ; prends la coupe et laisse à Mahmoud son empire.
Les beaux chants de David, entends-les sur ma lyre.
Hier n'est plus ; demain n'est pas là ; vis joyeux
Maintenant, car le but de la vie est le rire.

A. E'T-Z.

SUPPOSE QUE TU N'ES PLUS

Ô Khèyam ! quand tu es ivre, sois dans l'allégresse ; quand tu es assis près d'une belle, sois joyeux. Puisque la fin des choses de ce monde c'est le néant, suppose que tu n'es pas, et puisque tu es, livre-toi au plaisir.

J-B N.

Ô Khayyam, si tu es ivre de vin, sois heureux. — Si tu es assis près d'un adolescent sans rides, sois heureux. — Comme le compte de ce monde est à la fin néant, — suppose que tu n'es plus ; tu vis, donc sois heureux.

C. A. & M. M.

Khayyâm, ayant l'ivresse et point d'ennui – sois gai.
Près d'une exquise idole étant assis – sois gai
Tous devant d'aboutir au néant dans ce Monde,
Dis-toi que tu n'es plus ; puisque tu vis – sois gai.

A. E'T-Z.

S'ILS SAVAIENT COMME ON SOUFFRE

La roue des cieux ne fait que multiplier nos douleurs ! Elle ne pose rien ici-bas qu'elle ne vienne aussitôt l'arracher. Ôh ! si ceux qui ne sont pas encore venus savaient quelles sont les souffrances que nous inflige ce monde, ils se garderaient bien d'y venir !

J-B N.

Le monde qui ajoute chagrin à chagrin — ne crée un être qu'après en avoir détruit un autre. — Ceux qui n'y sont pas encore, s'ils connaissaient nos souffrances, — se garderaient d'y venir.

C. A. & M. M.

Les Cieux, multipliant sans cesse l'ennui traître,
Reprennent aussitôt ce qu'ils viennent de mettre.
Ah, ceux qui ne sont pas venus au Monde encor
S'ils savaient comme on souffre, ils voudraient ne point naître !

A. E'T-Z.

PUISQU'IL FAUT MOURIR ET QUITTER CES RÊVES

La Roue tourne, insoucieuse des calculs des savants.
Renonce à t'efforcer vainement de dénombrer les astres.
Médite plutôt sur cette certitude : tu dois mourir, tu ne rêveras plus, et les vers de la tombe ou les chiens errants dévoreront ton cadavre.

F. T.

Comme la Roue ne tourne pas selon les désirs du sage — qu'importe que tu comptes sept ou huit cieux ! — Puisqu'il faut mourir et quitter ces rêves — qu'importe que les vers au tombeau ou les loups dans la campagne dévorent ton cadavre.

C. A. & M. M.

Du moment que les Cieux pour nous ne sont pas doux,
Cherchant à les compter nous sommes vraiment fous ;
Qu'importe, puisqu'il faut mourir, laisser nos rêves,
Qu'on soit rongé des vers ou mangé par des loups ?

A. E'T-Z.

Ô TERRE, SI L'ON FOUILLAIT TON SEIN

Ô roue du destin ! la destruction vient de ta haine implacable. La tyrannie est pour toi un acte de prédilection que tu commets depuis le commencement des siècles, et toi aussi, ô terre, si l'on venait à fouiller dans ton sein, que de trésors inappréciables n'y trouverait-on pas !

J-B N.

Ô monde, tu accumule les ruines, — et sans fin tu nous accables. — Ô terre, si on ouvre ton sein — que de perles précieuses y sont ensevelies !

C. A. & M. M.

La ruine, ô Ciel, vient de ta haine implacable !
L'injustice est de toi l'habitude effroyable.
Si l'on fouillait ton sein, ô Terre, on y verrait
Tant de bijoux perdus, ô monstre insatiable !

A. E'T-Z.

JE MÉPRISE L'HYPOCRITE QUI MURMURE UNE PRIÈRE

Une gorgée de vin vaut mieux que le royaume de Kavous ; elle est préférable au trône de Kobad, à l'empire de Thous. Les soupirs auxquels le matin un amoureux est en proie sont préférables aux gémissements des dévots hypocrites.

J-B N.

À la puissance de Kaï-Kaous, à la gloire de Kai-Kobad, aux richesses du Khorassan, je préfère une urne de vin. J'estime l'amant qui gémit de bonheur, et je méprise l'hypocrite qui murmure une prière.

F. T.

Une gorgée de vin vaut mieux que le royaume de Kaous, — que le trône de Kobad, que l'empire de Thous. — Le soupir d'un libertin à l'aube — vaut mieux que le murmure des prières des hypocrites.

C. A. & M. M.

POURQUOI ME PRÊCHER LE RENONCEMENT AU VIN ?

Une montagne elle-même danserait de joie si tu l'abreuvais de vin. Il n'y a qu'un insensé qui puisse mépriser la coupe. Tu oses m'ordonner de renoncer à ce jus de la treille! Sache donc que le vin est une âme qui perfectionne l'homme.

J-B N.

Si tu donnes du vin à la montagne, elle commence à danser. Seul un insensé parle mal du vin. — Pourquoi me prêcher le renoncement au vin ? — N'est-il pas l'âme qui anime le corps ?

C. A. & M. M.

Tous les monts danseraient s'ils avaient bu du vin.
L'homme qui n'en boit pas n'a pas l'esprit très sain !
Qu'oses-tu m'ordonner de renoncer à boire
Cette liqueur qui rend meilleur le cœur humain ?

A. E'T-Z.

CAR DE TA POUSSIÈRE

Jusques à quand me parleras-tu de mosquée, de prière, de jeûne ? Va plutôt à la taverne et enivre-toi, dusses-tu pour cela demander l'aumône. Ô Khèyam ! bois du vin, bois, car de cette terre dont tu es composé on fera tantôt des coupes, tantôt des bols, tantôt des cruches.

J-B N.

Jusqu'à quand la mosquée, la prière, le jeûne ? — Dusses-tu mendier, enivre-toi à la taverne. — Ô Khayyam, bois du vin, car de ta poussière — on fera des coupes, puis des bols, puis des cruches.

C. A. & M. M.

Et mosquée, et prière, et jeûne, ô tintamarre !
Allons, mendie un peu de vin, s'il est très rare,
Et bois-le ; ta poussière, ô Khayyâm, deviendra
Tantôt coupe, tantôt flacon et tantôt jarre.

A. E'T-Z.

SVELTE ADOLESCENT AU VISAGE DE LUNE

Prends dans tes mains la coupe, emporte la gourde, ô charme de mon cœur ! et va explorer les prairies, les bords des ruisseaux, car bien des idoles, semblables à la lune par l'éclat de leurs beaux visages, ont été cent fois transformées en coupes, cent fois elles ont été des gourdes.

J-B N.

Ô rétiaire des cœurs, prends une urne et une coupe ! Allons nous asseoir au bord du ruisseau. Svelte adolescent au clair visage, je te contemple et je songe à l'urne et à la coupe que tu seras, un jour.

F. T.

Prends la coupe et la cruche, ô toi qui capture les cœurs. — Va dans la prairie au bord du ruisseau. — Car, des adolescents élancés au visage de lune, — la Roue a fait cent fois la cruche et cent fois la coupe.

C. A. & M. M.

CES CRUELS POTIERS

Ces potiers qui plongent constamment leurs doigts dans l'argile, qui emploient tout leur esprit, toute leur intelligence, toutes leurs facultés à la pétrir, jusqu'à quand persisteront-ils à la fouler de leurs pieds, à la souffleter de leurs mains ? A quoi pensent-ils donc ? C'est cependant de la terre de corps humains qu'ils traitent ainsi.

J-B N.

Ces potiers qui plongent leurs mains dans l'argile, — puissent-ils travailler avec intelligence et raison ! — Jusqu'à quand continueront-ils à la meurtrir des pieds et des mains ? — C'est l'argile des corps humain. À quoi pensent-ils donc ?

C. A. & M. M.

Tous ces cruels potiers qui malaxent l'argile,
Ne voient-ils pas qu'ils font une besogne vile ?
Jusqu'à quand la frapper, la fouler de leurs pieds,
Cette terre qui fut naguère un corps gracile ?

A. E'T-Z.

LA ROSE SE DÉVÊT, LE ROSSIGNOL CHANTE SA JOIE

Ne renonce pas à boire du vin, si tu en possèdes, car cent repentirs suivent une pareille résolution. Les roses déchirent leurs corolles, les rossignols remplissent l'air de leurs chants, serait-il raisonnable de renoncer à boire dans un semblable moments ?

J-B N.

Ne renonce pas au vin pour peu que tu en possèdes. — Combien de regrets suivraient un tel sacrifice ? — La rose entr'ouvre sa robe, le rossignol chante sa joie. — En un tel moment, est-il place pour le renoncement ?

C. A. & M. M.

De ne plus boire, ami, ne fais pas le serment.
Voir du vin et rester sans boire, oh, quel tourment !
La rose se dévêt et le rossignol chante.
Qui donc renonce au vin en un pareil moment ?

A. E'T-Z.

EST-IL UN PLUS CLAIR ARGUMENT ?

On me dit : Bois un peu moins de vin. Quelle raison donnes-tu pour n'y point renoncer ? La raison que je donne, c'est le visage de mon ami, c'est le vin du matin. Sois juste, et dis-moi s'il est possible de donner une raison plus lumineuse.

J-B N.

On me dit : « Ne bois pas tant de vin. — Quelle excuse as-tu de ne pas te dépendre du vin ? » — Mon excuse est la face du bien-aimé et la clarté du vin pur comme l'aube. — Sois juste... Est-il une excuse plus claire ?

C. A. & M. M.

On me dit : « Qu'as-tu donc à boire tellement ?
Et quelle excuse as-tu d'être ivre à tout moment ? »
« Vin du matin et beau visage de l'aimée,
Voilà l'excuse. Est-il un plus clair argument ? »

A. E'T-Z.

BIEN QUE MA FIGURE ET MON TEINT SOIENT BEAUX

Bien que ma personne soit belle, que le parfum qui s'en exhale soit agréable, que le teint de ma figure rivalise avec celui de la tulipe, et que ma taille soit élancée comme celle d'un cyprès, il ne m'a pas été démontré, cependant, pourquoi mon céleste peintre a daigné m'ébaucher sur cette terre.

J-B N.

Bien que ma figure et mon teint soient beaux, — que mon visage soit un coquelicot et mon corps un cyprès, — je ne comprends pas pourquoi aux murs de cette salle de fête — le peintre éternel a tracé mon image.

C. A. & M. M.

Ma taille a du cyprès les formes idéales.
La tulipe et ma joue ont l'air de deux rivales.
Je suis beau ; cependant je n'ai jamais compris
Pourquoi ce Maître a fait ces beautés sculpturales.

A. E'T-Z.

PARCE QU'ILS SONT LAIDS, PARCE QU'ILS SONT BEAUX

On parle du Créateur... Il n'aurait donc formé les êtres que pour les détruire ! Parce qu'ils sont laids ? Qui en est responsable ? Parce qu'ils sont beaux ? Je ne comprends plus...

F. T.

Le créateur, s'il a formé les êtres, — pourquoi les a-t-il détruits, ensuite ? — S'ils étaient laids, à qui la faute ? — S'ils étaient beaux, pourquoi les briser ?

C. A. & M. M.

Après avoir sculpté les êtres, mains divines,
Pourquoi donc brisez-vous ces pauvres figurines ?
Sont-elles sans défaut ? Pourquoi donc les casser ?
Est-ce leur faute enfin d'être pas assez fines ?

A. E'T-Z.

UN SOUFFLE QUI PASSE

La distance qui sépare l'incrédulité de la foi n'est que d'un souffle, celle qui sépare le doute de la certitude n'est également que d'un souffle; passons donc gaiement cet espace précieux d'un souffle, car notre vie aussi n'est séparée de la mort que par l'espace d'un souffle.

J-B N.

Entre la foi et l'incrédulité, un souffle, — entre la certitude et le doute, un souffle. — Sois joyeux dans ce souffle présent où tu vis, — car la vie elle-même est dans le souffle qui passe.

C. A. & M. M.

Un souffle peut changer en foi l'impiété ;
Du doute un souffle mène à la crédulité.
Il faut chérir ce souffle, unique dans la vie ;
C'est le seul dont vraiment nous ayons profité.

A. E'T-Z.

QUI VÉCUT UN JOUR, PUIS S'EN ALLA

Es-tu assez discret pour que je te dise en peu de mots ce que l'homme a été dans le principe ? Une créature misérable, pétrie dans la boue du chagrin. Il a, durant quelques jours, mangé quelques morceaux ici-bas, puis il a levé le pied pour s'en aller.

J-B N.

Écoute ce grand secret. Quand la première aurore illumina le monde, Adam n'était déjà qu'une douloureuse créature qui appelait la nuit, qui appelait la Mort.

F. T.

Es-tu assez discret pour que je dise enfin — ce qu'était à la première aube Adam ? — Un pauvre diable, pétri de chagrins, — qui vécut un jour, puis s'en alla.

C. A. & M. M.

APPORTE DU VIN, JOUE DU LUTH

Jusques à quand ces arguments sur les cinq et les quatre, ô échanton ? En comprendre un, ô échanton ! est aussi difficile que d'en saisir cent mille. Nous sommes tous de terre, ô échanton ! accorde la harpe ; nous sommes tous de vent, apporte du vin, ô échanton !

J-B N.

Si tu savais comme je m'intéresse peu aux quatre éléments de la nature et aux cinq facultés de l'homme ! Certains philosophes grecs, dis-tu, pouvaient proposer cent énigmes à leurs auditeurs ? Mon indifférence là-dessus est totale. Apporte du vin, joue du luth et que ses modulations me rappellent celles de la brise, qui passe comme nous !

F. T.

Pourquoi discuter sur les quatre éléments et les cinq facultés, adolescent ? — qu'importe qu'il y ait une ou cent énigmes ? — Nous sommes poussière. Joue de la harpe, adolescent. — Nous passons comme le vent. Apportent le vin, adolescent.

C. A. & M. M.

LA DOUCEUR DU PRINTEMPS

Hélas! le décret de notre adolescence touche à son terme !
Le frais printemps de nos plaisirs s'est écoulé ! Cet oiseau de la
gaieté qui s'appelle la jeunesse, hélas! je ne sais ni quand il est
venu, ni quand il s'est envolé !

J-B N.

Hélas ! le temps de ma jeunesse est passé. — Hélas ! le
printemps clair a fui. — L'oiseau étincelant qui s'appelle
jeunesse, — je ne sais ni quand il est venu, ni quand il s'est
envolé.

C. A. & M. M.

Le livre des beaux jours, hélas ! finit trop vite.
Déjà le doux printemps d'allégresse nous quitte.
Cet oiseau de gaîté dont Jeunesse est le nom,
Je ne sais quand il vint, ni quand il prit la fuite.

A. E'T-Z.

NI NOM, NI TRACE

Ôh! que de temps où nous ne serons plus et où le monde sera encore ! Il ne restera de nous ni renommée, ni trace. Le monde n'était pas incomplet avant que nous y vinssions ; il n'y sera rien changé non plus quand nous en serons partis.

J-B N.

Longtemps nous ne serons plus, et le monde sera encore, — longtemps il n'y aura ni trace ni nom. — Avant que nous fussions, rien ne manquait à ce monde, — quand nous n'y seront plus, il sera tel qu'il a toujours été.

C. A. & M. M.

Puisque ce qui n'est plus n'a point laissé de trace,
Et que ce qui demeure, un jour meurt ou se casse,
Suppose qu'en ce Monde aucun être n'est plus,
Et que ce qui n'est plus est toujours à sa place.

A. E'T-Z.

LE MYSTÈRE ÉTERNEL

Personne n'a eu accès derrière le rideau du destin ; personne n'a eu connaissance des secrets de la Providence. Durant soixante et douze ans j'ai jour et nuit réfléchi ; je n'ai pourtant rien appris, et l'énigme est restée inexpliquée.

J-B N.

Le mystère éternel, ni tu ne le connais, ni moi. — Cette énigme, ni tu ne la connais, ni moi. — Derrière le rideau, on parle de toi et de moi. — Quand le rideau se lèvera, tu verra que nous ne savions rien, ni toi ni moi.

C. A. & M. M.

Nous ignorons tous deux les secrets absolus,
Ces problèmes jamais ne seront résolus.
Il est bien question de nous derrière un voile ;
Mais quand il tombera, nous n'existerons plus.

A. E'T-Z.

QUE VEUX-TU QUE J'Y FASSE ?

Le vin, bois-le en compagnie de ces créatures sveltes qui, par le vermeil de leurs joues, ravissent les cœurs. Tu es mordu par le serpent du chagrin ; ami, bois donc de l'antidote. Moi, j'en bois et je m'en flatte, puisse-t-il m'être propice ! Si tu n'en bois pas, que veux-tu que j'y fasse ? Va manger de la terre.

J-B N.

Pendant la saison des fleurs, bois du vin couleur de rose ; bois en aux sons plaintifs de la flûte, au bruit mélodieux de la harpe. Moi, j'en bois et je m'en réjouis ; puisse-t-il m'être salutaire ! Si tu n'en bois pas, que veux-tu que j'y fasse ? Va donc manger des cailloux !

J-B N.

Au temps des roses, trouve un vin rose entre tous,
Et bois en écoutant flûte et harpe aux sons doux.
J'en bois gaiement. C'est bon ! Tu n'en veux pas ? pauvre
homme !
Que veux-tu que j'y fasse ? Avale des cailloux !

A. E'T-Z.

PAIX

Considère avec indulgence les hommes qui s'enivrent. Dis-toi que tu as d'autres défauts. Si tu veux connaître la paix, la sérénité, penche-toi sur les déshérités de la vie, sur les humbles qui gémissent dans l'infortune, et tu te trouveras heureux.

F. T.

Ô toi qui te crois sage, ne blâme pas ceux qui s'enivrent ;
Laisse de côté l'orgueil et l'imposture.
Pour goûter le calme triomphant et la paix,
Incline-toi vers ceux qu'on humilie, vers les plus vils.

C. G.

Ô toi qui te crois sage et blâmes qui s'enivre,
Laisse les durs propos auxquels orgueil se livre,
Penche-toi, pour goûter le calme de la paix,
Vers ceux qu'on humilie et qui n'ont de quoi vivre.

J. de M.

PAIX

Fais en sorte que ton prochain n'ait pas à souffrir de ta sagesse. Domine-toi toujours. Ne t'abandonne jamais à la colère. Si tu veux t'acheminer vers la paix définitive, souris au Destin qui te frappe, et ne frappe personne.

F. T.

Si assuré et ferme que tu sois, ne cause de peine à personne ;
Que personne n'ait à subir le poids de ta colère.
Si le désir est en toi de la paix éternelle,
Souffre seul, sans que l'on puisse, ô victime, te traiter de
bourreau.

C. G.

Si puissant que tu sois, ne fais peine à personne ;
Que nul n'ait à subir ton ire et ne frissonne.
Si l'amour de la paix éternelle est en toi,
Ne sois pas le bourreau que le blâme chansonne.

J. de M.

VIN, BOUCHE ET BOUCLES

Rien ne m'intéresse plus. Lève-toi, pour me verser du vin !
Ce soir, ta bouche est la plus belle rose de l'univers... Du vin !
Qu'il soit vermeil comme tes joues, et que mes remords soient
aussi légers que tes boucles !

F. T.

Lève-toi, donne-moi du vin, est-ce le moment des vaines
paroles ?
Ce soir, ta petite bouche suffit à tous mes désirs.
Donne-moi du vin, rose comme tes joues...
Mes vœux de repentir sont aussi compliqués que tes boucles.

C. G.

Debout ! verse du vin ; pas de creuses paroles !
Ta bouche, ô nuit, sera mon jour car tu m'affoles.
Fais taire avec du vin, rubis comme ta chair,
Mes repentirs pareils à tes boucles frivoles.

J. de M.

MON CŒUR ME DIT

Mon cœur m'a dit : « Je veux savoir, je veux connaître ! Instruis-moi, Khayyâm, toi qui as tant travaillé ! » J'ai prononcé la première lettre de l'alphabet, et mon cœur m'a dit : « Maintenant, je sais. Un est le premier chiffre du nombre qui ne finit pas... »

F. T.

Mon cœur me dit : « J'ai le désir ardent d'une science inspirée ;
« Instruis-moi, si tu en es capable. »
Je dis l'Alif ; mon cœur reprit : « N'en dis pas davantage ;
Si le Un est dans la maison, c'est assez d'une lettre. »

C. G.

Mon cœur me dit : « Je veux la sainte lumière,
« Instruis-moi, si tu peux, de la science entière. »
Je dis l'Alif. Alors mon cœur : « N'ajoute rien !
Si la foi loge en toi, suffit d'Une prière ».

J. de M.

ELLE M'A RÉPONDU : « TON CŒUR JOYEUX »

Boire du vin et me réjouir, c'est ma manière d'être. Etre indifférent pour l'hérésie comme pour la religion, c'est mon culte. J'ai demandé à cette fiancée du genre humain (le monde) quelle était sa dot ; elle me répondit : Ma dot consiste dans la joie de ton cœur.

J-B N.

Ma loi est le vin et la belle humeur ; — ma religion, l'indifférence à la foi et au doute. — J'ai demandé à ma fiancée qui est le monde : « Quelle dot veux-tu ? » — Elle m'a dit : « Ton cœur joyeux est ma dot. »

C. A. & M. M.

Boire et me réjouir : ainsi j'ai fait ma loi !
N'être pas plus croyant qu'athée : et c'est ma Foi !
J'ai dit : « Quelle est ta dot, Terre, ô ma fiancée ? »
Elle m'a répondu : « C'est ton cœur plein d'émoi. »

A. E'T-Z.

DE TANT DE VOYAGEURS, DANS LE NÉANT PERDUS

De tous ceux qui ont pris le long chemin, quel est celui qui en est revenu pour que je lui en demande des nouvelles ? Ô ami ! garde-toi de rien laisser en vue d'un espoir quelconque dans ce mesquin sérail, car, sache-le, tu n'y reviendras plus.

J-B N.

De tous les voyageurs engagés sur cette longue route — aucun n'est revenu nous en révéler le secret. — Prends garde de rien oublier — dans notre caravansérail, car tu n'y reviendras pas.

C. A. & M. M.

De tant de voyageurs, dans le Néant perdus,
Pas un ne revient dire où sont les disparus.
Ah, prends garde, ô passant ! Dans cette pauvre auberge
Ne laisse rien du tout, car tu n'y viendras plus.

A. E'T-Z.

DANS CE MONDE OÙ TOUT NAÎT POUR MOURIR

Ô mon cœur ! agis comme si tous les biens de ce monde t'appartenaient ; imagine-toi que cette maison est pourvue de toutes choses, qu'elle est soigneusement ornée, et vis joyeux dans ce domaine du désordres. Figure-toi que tu t'y es assis durant deux ou trois jours, et qu'ensuite tu t'es levé pour partir.

J-B N.

Ô mon cœur, suppose que tu as tous les biens de la terre. — Suppose que ta demeure ornée est pleine d'agrément. — Sois joyeux dans ce monde où tout naît pour mourir. Suppose que tu y es assis deux ou trois jours, puis que tu te lèves.

C. A. & M. M.

Ce Monde tout entier admettons que tu l'as
Avec les beaux joyaux des trésors d'ici-bas.
Sur ces trésors, pareil à la neige sur terre,
Tu t'assiéras deux jours, puis, tu disparaîtras.

A. E'T-Z.

EN TON CŒUR

Si tu as greffé sur ton cœur la rose de l'Amour, ta vie n'a pas été inutile, ou bien si tu as cherché à entendre la voix d'Allah, ou bien encore si tu as brandi ta coupe en souriant au plaisir.

F. T.

Quiconque arrose dans son cœur la plante de l'Amour
N'a pas un seul jour de sa vie qui soit inutile,
Soit qu'il cherche à aller au-devant de la volonté de Dieu,
Soit qu'il cherche le bien-être corporel et lève la coupe.

C. G.

Qui t'arrose en son cœur, amour, plante subtile,
N'a dans toute sa vie un seul jour inutile,
Soit qu'il aille au devant des volontés de Dieu,
Soit qu'il cherche en la tasse un bien-être facile.

J. de M.

TU N'ES PAS

Écoute ce que la Sagesse te répète toute la journée : « La vie est brève. Tu n'as rien de commun avec les plantes qui repoussent après avoir été coupées. »

F. T.

Cette intelligence qui rôde dans les chemins du Ciel
Te dit cent fois par jour :
« À cette minute même, comprends donc que tu n'es point
« Comme ces herbes qui reverdissent après avoir été
cueillies. »

C. G.

La voix planant au ciel, des profondeurs jaillie,
Te dit cent fois par jour, pauvre âme enorgueillie :
« À cet instant précis, comprends que tu n'es pas
« L'herbe qui reverdit après qu'on l'a cueillie. »

J. de M.

LES SAVANTS ET LE JUS DE LA GRAPPE

Les rhéteurs et les savants silencieux sont morts sans avoir pu s'entendre sur l'être et le non-être. Ignorants, mes frères, continuons de savourer le jus de la grappe, et laissons ces grands hommes se régaler de raisins secs.

F. T.

Ceux qui sont les esclaves de l'intellect et des vaines subtilités
Sont morts au milieu des querelles sur l'être et le non-être.
Va ! toi le simple, choisis le jus de la grappe,
Car les ignorants, d'avoir mangé des raisins secs, sont devenus
comme des raisins verts.

C. G.

Les faux savants subtils, les creux parleurs déserts
Sont morts se querellant en mots vains et déserts.
Va ! toi, simple, choisis le doux jus de la grappe,
Deviens, mangeant des raisins secs, comme les verts.

J. de M.

NOUS SERONS EFFACÉS DU CHEMIN DE L'AMOUR

Nous tomberons sur le chemin de l'Amour. Le Destin nous piétinera. Ô jeune fille, ô ma coupe enchanteresse, lève-toi et donne-moi tes lèvres, en attendant que je sois poussière !

F. T.

Nous serons effacés du chemin de l'amour ;
Le destin nous broiera sous ses talons ;
O porte-coupe au doux visage, quitte ta pose paresseuse...
Donne-moi de l'eau, car je deviendrai de la poussière.

C. G.

Nous serons effacés du sentier de l'amour,
Le destin nous broiera sous ses talons un jour ;
Paresseux porte-tasse, allons, quitte ta pose,
De l'eau ! car je serai la terre du labour.

J. de M.

DU BONHEUR IL NE NOUS RESTE QUE LE NOM

Du bonheur, nous ne connaissons que le nom. Notre plus
vieux ami est le vin nouveau. Du regard et de la main, caresse
notre seul bien qui ne soit pas décevant : l'urne pleine du sang
de la vigne.

F. T.

Maintenant, du bonheur il ne nous reste que le nom ;
Hormis le vin nouveau, pas un vieux ami n'est resté.
Ne détourne pas ton geste joyeux de la coupe,
Car aujourd'hui, c'est elle seule qui reste à notre portée.

C. G.

Du bonheur d'autrefois ne reste que le nom ;
Hormis le vin nouveau, plus un vieux ami, non !
Ne détourne donc pas ton geste de la tasse
Car elle est toujours là, seul anneau du chemin.

J. de M.

POURQUOI ?

Pourquoi tant de douceur, de tendresse, au début de notre amour ? Pourquoi tant de caresses, tant de délices, après ? Maintenant, ton seul plaisir est de déchirer mon cœur... Pourquoi ?

E. T.

Tant de générosité, tant de tendresse en commençant !...

Pourquoi ?

Et m'avoir abreuvé de délices et de caresses... Pourquoi ?

Maintenant tu ne songes qu'à déchirer mon cœur.

Que t'ai-je donc fait ? une fois encore... Pourquoi ?

C. G.

Si généreuse et tendre en commençant !... Pourquoi ?

Et m'avoir abreuvé de délices !... Pourquoi ?

Maintenant ne songer qu'à me déchirer l'âme !

Que t'ai-je donc pu faire ? Et je redis... Pourquoi ?

J. de M.

RAISON

Je suis vieux. Ma passion pour toi me mène à la tombe, car je ne cesse de remplir de vin de dattes cette grande coupe. Ma passion pour toi a eu raison de ma raison. Et le Temps effeuille sans pitié la belle rose que j'avais...

F. T.

Étant vieux, mon amour pour toi m'a fait donner dans un piège, — Sinon comment se fait-il que ma main tienne cette coupe de Nebid. — L'aimée a tué le repentir qu'enfanta la raison — Elle a déchiré la robe que la patience a cousue.

C. G.

Étant vieux pour l'amour, l'amour m'a pris au piège,
La tasse que je tiens prouve le sortilège.
Adieu le repentir qu'enfanta la raison,
L'aimée a déchiré la robe qui protège !

J. de M.

DU VIN, DU PAIN, UN LIVRE DE VERS

Ce que je demande c'est un flacon de vin en rubis, une œuvre de poésie, un instant de répit dans la vie et la moitié d'un pain. Si avec cela je pouvais, ami, demeurer près de toi dans quelque lieu en ruine, ce serait un bonheur préférable à celui d'un sultan dans son royaume.

J-B N.

Ce que je veux, c'est une goutte de vin couleur de rubis et un livre de vers, — Et la moitié d'un pain, assez pour soutenir ma vie. — Et si je suis alors assis près toi, même en quelque lieu désert et désolé, — Je serai plus heureux que dans le royaume d'un sultan.

C. G.

Ce que je veux ? Du vin, un volume de vers.
Du pain, juste pour vivre éloigné des pervers.
Alors je serai, même au désert, près l'aimée.
Plus heureux qu'un sultan possédant l'univers.

J. de M.

CHEVAL AUX SABOTS D'OR

Sultan, ta destinée glorieuse était écrite dans les constellations où flamboie le nom de Khosrou ! Depuis le commencement des âges, ton cheval, aux sabots d'or, bondissait parmi les astres. Quand tu passes, un tourbillon d'étincelles te dérobe à notre vue.

F. T.

Ô Shah ! les astres t'ont destiné au trône de Khosroès,
Ils ont sellé pour toi le cheval impérial ;
Quand ton coursier aux sabots d'or bouge
Et pose le pied par terre, le sol se dore.

C. G.

Les astres t'ont choisi le trône qu'on adore,
Celui de Khosroès et, cheval qui dévore
L'espace, son coursier ; s'il s'élance, fougueux,
Où qu'il pose le pied, ô Shah ! le sol se dore.

J. de M.

FEMME, DÉSESPÉRÉS, TU NOUS CRÉAS

Tu peux sonder la nuit qui nous entoure. Tu peux foncer sur cette nuit... Tu n'en sortiras pas. Adam et Ève, qu'il a dû être atroce, votre premier baiser, puisque vous nous avez créés désespérés !

F. T.

Nul, parmi ceux qui ont interrogé le noir mystère,
N'a fait un pas hors du cercle de l'Ombre.
Ô Femme, quelle bouche sinistrement muette as-tu baisée
Que tu nous aies tous créés silencieux et impuissants.

C. G.

Nul interrogateur du mystère où tout sombre
N'a jamais fait un pas hors du cercle de l'ombre.
Maîtres, disciples, tous, s'agitent, impuissants :
Femme, tu nous créas muets, faibles, sans nombre !

J. de M.

LES CIEUX VERSENT DES FLEURS

Les étoiles laissent tomber leurs pétales d'or. Je me demande pourquoi mon jardin n'en est pas déjà tapissé. Comme le ciel répand ses fleurs sur la terre, je verse dans ma coupe noire du vin rose.

F. T.

Du sein des nues, les cieux font pleuvoir des fleurs :
On dirait qu'ils sèment des corolles dans le jardin.
Dans une coupe-lis je verse du vin rose,
Comme les nuées violettes répandent du jasmin.

C. G.

De l'infini profond les cieux versent des fleurs,
La rosée au jardin verse en riant ses pleurs,
La tasse aux flancs creusés nous verse le vin rose
Et les soleils couchants, eux, versent les douleurs.

J. de M.

LUTH ET PARFUM DE SANTAL

L'aurore ! Bonheur et pureté ! Un immense rubis scintille dans chaque coupe. Prends ces deux branches de santal. Transforme celle-ci en luth, et embrase l'autre pour qu'elle nous parfume.

F. T.

Remplis la coupe : le jour naît, lillial comme la neige ;
Apprends du vin, quelle est la couleur du rubis.
Prends deux morceaux de bois d'aloès et éclaire l'assemblée :
Fais un luth avec l'un, une torche avec l'autre.

C. G.

Verse-nous ; le jour naît, lillial comme neige ;
Le vin dit la couleur du rubis sortilège.
Prends pour les compagnons deux morceaux d'aloès,
Fais-en une torchère, un luth au doux arpège.

J. de M.

MES LÈVRES SUR SES LÈVRES

Las d'interroger vainement les hommes et les livres, j'ai voulu questionner l'urne. J'ai posé mes lèvres sur ses lèvres, et j'ai murmuré : "Quand je serai mort, où irai-je ?", Elle m'a répondu : « Bois à ma bouche. Bois longtemps. Tu ne reviendras jamais ici-bas. »

F. T.

Plein de désir, j'ai mis mes lèvres aux lèvres de la Jarre,
Pour lui demander combien longue serait ma vie.
Elle a collé ses lèvres à la mienne et m'a dit :
« Bois du vin, tu ne reviendras pas en ce monde. »

C. G.

Hier j'ai mis ma lèvre aux lèvres de la jarre,
Pour savoir si le temps me serait large ou rare.
Ses lèvres sur ma lèvre, elle m'a répondu :
« Bois du vin, car la mort est une mer sans phare. »

J. de M.

L'ÂME DU VIN

Quelle âme légère, celle du vin ! Potiers, pour cette âme légère, faites aux urnes des parois bien lisses ! Ciseleurs de coupes, arrondissez-les avec amour, afin que cette âme voluptueuse puisse doucement se caresser à de l'azur !

F. T.

Vraiment le vin dans la coupe est un gracieux esprit,
Une âme délicate habite aux flancs sonores de la jarre.
Rien de lourd n'est digne d'être l'ami du vin
Si ce n'est la coupe, car elle est, à la fois, et lourde et délicate.

C. G.

Dans la tasse l'esprit du vin pur se dilate,
En la jarre aux flancs creux est son âme écarlate,
Et rien de lourd ne peut être l'ami du vin,
Hors la tasse à la fois et lourde et délicate.

J. de M.

ENTRE LE PASSÉ INFINI ET L'ÉTERNITÉ FUTURE

Ignorant qui te crois savant, je te regarde suffoquer entre l'infini du passé et l'infini de l'avenir. Tu voudrais planter une borne entre ces deux infinis et t'y jucher... Va plutôt t'asseoir sous un arbre, près d'un flacon de vin qui te fera oublier ton impuissance.

F. T.

Où donc est la limite de l'éternité à venir ou celle de l'éternité du passé ?

C'est maintenant l'heure de la joie, rien ne remplace le vin.
Théorie et pratique sont au-dessus de ma portée,
Mais le vin dénoue le noeud de toute énigme.

C. G.

Éternité passée, éternité future.

Aujourd'hui vous sépare et le vin seul rassure.
Le verbe, l'action sont au-dessus de moi ;
Le vin dit le secret de toute la nature.

J. de M.

QUAND TU AURAS FRANCHI LA PORTE DE LA MORT

Si le cœur humain avait une connaissance exacte des secrets de la vie, il connaîtrait également, à l'article de la mort, les secrets de Dieu. Si aujourd'hui que tu es avec toi-même tu ne sais rien, que sauras-tu demain quand tu seras sorti de ce toi-même ?

J-B N.

Contente-toi de savoir que tout est mystère : la création du monde et la tienne, la destinée du monde et la tienne. Souris à ces mystères comme à un danger que tu mépriserais. Ne crois pas que tu sauras quelque chose quand tu auras franchi la porte de la Mort. Paix à l'homme dans le noir silence de l'au-Delà !

F. T.

Tout homme qui connaît la vie et son problème
Connaît aussi la mort, cette énigme suprême.
Étant avec toi-même encor, tu ne sais rien ;
Que sauras-tu demain, étant hors de toi-même ?

A. E'T-Z.

DERVICHE

Derviche, dépouille-toi de cette robe peinte dont tu es si fier
et que tu n'avais pas à ta naissance ! Endosse le manteau de la
Pauvreté. Les passants ne te salueront pas, mais tu entendras
chanter dans ton cœur tous les séraphins du ciel.

F. T.

Derviche ! arrache de ton corps ce voile fleuri d'arabesques,
Plutôt que de sacrifier à ce voile ton corps.
Va, jette sur tes épaules la bure de la Pauvreté,
Et des tambours battront pour toi, dans ton cœur, des marches
royales.

C. G.

Arrache de ton corps ce voile, sans remords,
Plutôt que d'immoler à ce voile ton corps,
Derviche ! Vêts la bure, habit de la misère,
Et les tambours battront tes triomphes alors.

J. de M.

LE PARADIS DES CIEUX N'EXISTE PEUT-ÊTRE PAS

Ô mon cœur ! tu n'arriveras point à pénétrer les secrets énigmatiques des cieux ; tu ne parviendras jamais au point culminant que les intrépides savants ont atteint. Résigne-toi donc à t'organiser ici-bas un paradis en faisant usage de la coupe et du vin, car là où est le paradis futur, y arriveras-tu ? n'y arriveras-tu pas ?

J-B N.

Pauvre homme, tu ne sauras jamais rien. Tu n'élucideras jamais un seul des mystères qui nous entourent. Puisque les religions te promettent le Paradis, aie soin de t'en créer un sur cette terre, car l'autre n'existe peut-être pas.

F. T.

Ô cœur, tu ne sais pas les mots mystérieux.
Tu n'égaleras point les savants sérieux.
Fais, sur Terre, un Eden du vin et de la coupe :
Qui sait si tu verras le Paradis des cieux ?

A. E'T-Z.

LE SOLEIL BRILLE ENCORE

Sur le visage de la rose, un peu de brume flotte toujours ;
Toujours en moi, dans mon cœur, vit le désir du vin.
Ne dors pas ! qui t'a donné le droit de dormir ?
Chère, donne-moi du vin, le soleil brille encore.

C. G.

Un peu de brume éteint la rose et la déflore ;
Toujours vit mon désir, vin que mon cœur adore.
Qui t'a donné le droit de dormir ? Ne dors pas,
Chère, et verse du vin, le soleil brille encore.

J. de M.

Un nuage a voilé les roses du jardin.
Mon cœur aurait envie encore de bon vin.
Ne t'endors pas ! Déjà dormir ! Que signifie ?
Le soleil brille encor : bois, bois, mon chérubin !

A. E'T-Z.

PRENDS LA COUPE ET LE FLACON

Prends la coupe et le flacon, ô désir de mon coeur !
Joyeux, promène-toi dans le jardin et sur le bord des fleuves.
Combien d'êtres charmants, le Ciel moqueur
A-t-il cent fois changés en coupes et cent fois en flacons.

C. G.

Prends le flacon, la tasse, ô désir de mon choix !
Joyeux, promène-toi dans les prés et les bois.
Combien d'êtres charmants le ciel a, moquerie,
En tasses et flacons changés cent et cent fois.

J. de M.

Prends gobelets et cruche, ô toi, charme complet !
Promène-toi sur l'herbe au bord du ruisseau.
Car le ciel a changé le corps de tant de belles
Cent fois en cruche et puis cent fois en gobelet !

A. E'T-Z.

SI TU DÉSIRES ALLER VERS LUI

Si tu désires aller vers Lui, quitte femme et enfants,
Courageusement sépare-toi de tes proches et de tes amis ;
N'importe qui, sur ta route, te retarde ;
Comment voyager avec de tels obstacles ?... écarte-les !

C. G.

Tu veux aller à Lui ? Quitte femme et enfant,
Tes proches, tes amis ; pas de joug étouffant.
N'importe qui te gêne en ta route et t'attarde ;
Écarte tout obstacle, arrive triomphant.

J. de M.

Brise donc toute attache et sois un peu plus brave ;
Et de femme et d'enfants pourquoi te rendre esclave ?
Toutes ces choses-là t'empêchent d'avancer.
Comment peux-tu marcher entravé ? Romps l'entrave !

A. E'T-Z.

NE CHERCHE AUCUN AMI

Dans ce monde, cette maison d'escamoteurs, il est inutile de compter sur un ami. Écoute le conseil que je te donne et ne le confie à personne : Supporte tes souffrances, n'y cherche aucun remède, sois heureux dans tes chagrins, ne cherche pas à les faire partager.

J-B N.

Ne cherche aucun ami dans cette foire que tu traverses. Ne cherche pas, non plus, un abri sûr. D'une âme ferme, accueille la douleur, et ne songe pas à te procurer un remède que tu ne trouveras pas. Dans l'infortune, souris. Ne demande à personne de te sourire. Tu perdrais ton temps.

F. T.

Dans cette parade de foire, un ami ne le cherche pas. — Écoute ma parole, un refuge ne le cherche pas ; — accepte la douleur, un remède ne le cherche pas. — Vis joyeux dans les malheurs sans attendre qui te plaigne.

C. A. & M. M.

DIEU DE MISÉRICORDE

Ô mon Dieu ! tu es miséricordieux, et la miséricorde, c'est de la clémence. Pourquoi donc le premier pécheur a-t-il été mis hors du paradis terrestre ? Si tu me pardonnes parce que je t'ai obéi, ce n'est point là de la miséricorde. La miséricorde existerait si tu me pardonnais, tout pécheur que je suis.

J-B N.

Dieu de miséricorde, à quoi sert ta clémence ?
Pourquoi fermer l'Eden à celui qui t'offense ?
Pardonner à qui t'aime, est-ce de la bonté ?
Le bon pardonne aussi la désobéissance.

A. E'T-Z.

Je suis rebelle ; où donc est ton autorité ?
J'ai la nuit dans le cœur ; où donc est ta clarté ?
Si tu donnes l'Eden pour notre obéissance,
Ce n'est là qu'un salaire, où donc est ta bonté ?

A. E'T-Z.

GLOIRE À DIEU !

Chaque goutte que laisse tomber à terre l'échanson,
Éteint le feu de l'angoisse dans un oeil attristé.
Gloire à Dieu ! tu admets donc que le vin
Est un baume qui allège ton cœur de bien des peines.

C. G.

Chaque goutte de vin que verse l'échanson,
Éteint dans ton regard l'angoisse et le frisson.
Gloire à Dieu ! car le vin est un baume céleste
Et ton cœur désolé s'allège en la boisson.

J. de M.

Vous dites que le vin est le seul baume ? Apportez-moi tout
le vin de l'univers ! Mon cœur a tant de blessures... Tout le vin
de l'univers, et que mon cœur garde ses blessures !

F. T.

LÀ EST LA VIE

Tant que je ne suis pas ivre, mon bonheur est incomplet.
Quand je suis pris de vin, l'ignorance remplace ma raison. Il existe un état intermédiaire entre l'ivresse et la saine raison. Oh ! qu'avec bonheur je me constitue l'esclave de cet état, car là est la vie !

J-B N.

Tant que j'ai ma raison, ma joie est incomplète ;
Et dès que je m'enivre, hélas ! je perds la tête.
Il existe un état entre ivresse et raison,
Et c'est là qu'est la vie ; oh ! que je le souhaite !

A. E'T-Z.

Puisque nul ne connaît le Vrai, ni le Certain,
On ne peut vivre avec l'espoir d'un doute en vain.
Prends la coupe. Qu'importe – étant dans l'ignorance, –
Que l'homme ait tous ses sens ou qu'il soit pris de vin !

A. E'T-Z.

UN COU-COU QUI CRIAIT : « OÙ ? OÙ ? OÙ ? »

Ce château qui par sa splendeur rivalisait avec les cieux, ce château où les souverains se succédaient à l'envi, nous avons vu une tourterelle s'y poser et sur ses créneaux en ruine crier : « Kou kou, kou hou. »

J-B N.

Ce palais dont le faite touchait au ciel — et dont les rois eux-mêmes baisaient le seuil, — j'ai vu sur ses ruines un cou-cou — perché, qui criait : « Où ? où ? où ? »

C. A. & M. M.

Ce palais qui narguait les cieux, plein d'orgueil,
Et dont les plus grands rois venaient baiser le seuil
Eh bien, sur son donjon, je vois un coucou triste,
Qui répète : « Kou, Kou ?... Kou, Kou ? » d'un air de deuil.

A. E'T-Z.

DÈS L'AUBE

Un matin, j'entendis venir de notre taverne une voix qui disait : « À moi, joyeux buveurs, jeunes fous ! levez-vous, et venez remplir encore une coupe de vin, avant que le destin vienne remplir celle de notre existence. »

J-B. N.

À l'aube on entendit une voix venant de la taverne : — « Ô fou, ô buveur, ô libertin, — lève-toi et rempli la mesure de vin, — avant que ta mesure soit elle-même remplie. »

C. A. & M. M.

Dès l'aube, à la taverne une voix me convie,
Disant : « Folle nature au plaisir asservie,
Lève-toi, remplissons notre coupe de vin,
Avant qu'on ait rempli la coupe de la vie ! »

A. E'T-Z.

LE VIN COULEUR DE ROSE

Du vin ! Mon cœur malade veut ce remède ! Du vin, au parfum musqué ! Du vin, couleur de rose ! Du vin pour éteindre l'incendie de ma tristesse ! Du vin, et ton luth aux cordes de soie, ma bien aimée !

F. T.

Debout ! apporte le remède à ce cœur oppressé,
Donne le vin à l'odeur musquée, le vin couleur de rose.
Veux-tu l'antidote de la tristesse :
Apporte le vin, ce rubis, et le luth aux cordes de soie.

C. G.

Debout ! sers le remède au cœur lassé, morose.
Verse le vin musqué, le vin couleur de rose,
Antidote puissant à tristesse, à chagrin :
Donne le vin, rubis, et le luth, virtuose.

J. de M.

AUJOURD'HUI

Bercé d'un vain espoir, j'ai jeté au vent une partie de mon existence, et cela sans avoir connu ici-bas un seul jour de bonheur. Ce que je crains maintenant, c'est que le temps ne m'empêche de saisir l'occasion de me dédommager du passé.

J-B N.

Je ne me préoccupe pas de savoir où je pourrais acheter le manteau de la Ruse et du Mensonge, mais je suis toujours à la recherche de bon vin. Ma chevelure est blanche. J'ai soixante-dix ans. Je saisis l'occasion d'être heureux aujourd'hui, car, demain, je n'en aurai peut-être plus la force.

F. T.

Demain, je rangerai l'habit de dévotion et d'hypocrisie. — Mes cheveux sont blancs ; je veux boire du vin. — Le chiffre de mes ans a passé soixante-dix ; — si je ne me réjouis pas aujourd'hui, quand donc serai-je heureux ?

C. A. & M. M.

D'UN FOL ESPOIR BERCEÉ, J'AI PERDU DES ANNÉES

Pas une seule fois la roue des cieux ne m'a été propice, jamais un seul instant elle ne m'a fait entendre une douce voix, pas un seul jour je n'ai respiré une seconde de bonheur, sans que ce jour-là même elle ne m'ait replongé dans un abîme de chagrins.

J-B N.

D'un fol espoir bercé, j'ai perdu des années ;
Je n'ai jamais été content de mes journées.
Et maintenant je crains de n'avoir plus le temps
De sécher comme il faut mes larmes obstinées.

A. E'T-Z.

J'AI BU, JE BOIS, JE BOIRAI

Un beau visage au bord d'une onde pure, du vin, des roses ;
— tant que je le pourrai, je vivrai ces délices. — Du jour où je
suis né, et maintenant, et jusqu'à la fin, — j'ai bu, je bois, je
boirai du vin.

C. A. & M. M.

Avec des fleurs, du vin, une belle maîtresse,
Je goûte, autant qu'on peut, d'amour et d'allégresse.
Et depuis que je vis, et tant que je vivrai
J'ai bu, je bois toujours et je boirai sans cesse.

A. E'T-Z.

AVANT QUE TON TOMBEAU SOIT COUVERT DE VERDURE

Ô mon cœur ! puisque ce monde t'attriste, puisque ton âme si pure doit se séparer de ton corps, va t'asseoir sur la verdure des champs et réjouis-toi pendant quelques jours, avant que d'autres verdure jaillissent de ta propre poussière.

J-B N.

Puisque la Destinée, ô mon cœur, te torture,
Et puisque de mon corps doit partir l'âme pure,
Assieds-toi donc sur l'herbe et sois gai quelques jours
Avant que ton tombeau soit couvert de verdure.

A. E'T-Z.

SOIS GAI

Lève-toi et n'aie cure de ce monde éphémère, — sois gai et passe l'heure dans la joie. — Si la nature qui est femme était fidèle, — ton tour ne serait pas venu d'être aimé.

C. A. & M. M.

Debout ! Pourquoi souffrir dans ce Monde, pourquoi ?
Sois gai ; tâche d'avoir quelques instants d'émoi.
Si le Monde eût été fidèle pour les autres,
Le tour ne serait pas venu jusques à toi.

A. E'T-Z.

L'ARBRE DE LA TRISTESSE

On ne doit pas planter dans son cœur l'arbre de la tristesse. On doit, au contraire, feuilleter toujours le livre de l'allégresse. On doit boire du vin, on doit suivre le penchant de son cœur, car, vois, la longueur du temps que tu as à rester dans ce monde est prompte à mesurer.

J-B N.

Arrache de ton cœur tout arbre de tristesse.
Il faut lire toujours le livre d'allégresse.
Bois du vin, satisfais tes plus ardents désirs :
Tu sais combien de temps sur la terre on te laisse.

A. E'T-Z.

QU'Y PUIS-JE FAIRE ?

Tu m'as formé d'eau et de terre, qu'y puis-je faire ? Cette laine ou cette soie, c'est toi qui l'as tissée, qu'y puis-je faire ? Le bien que je fais, le mal que je commets, c'est toi qui m'y as prédestiné ; qu'y puis-je faire ?

J-B N.

Tu m'as formé de terre et d'eau ; – qu'y puis-je faire ?
Ces habits, tu m'en fis cadeau ; – qu'y puis-je faire ?
Tous mes actes, mauvais ou bons, ta volonté
Les avait mis dans mon cerveau ; – qu'y puis-je faire ?

A. E'T-Z.

JE NE SUIS PAS TOUJOURS MON MAÎTRE

Je ne suis pas toujours maître de moi-même... que puis-je y faire ? — Et je souffre pour mes actions... que puis-je y faire ? — Vraiment, je crois à ton pardon généreux. — Tant j'ai honte de penser que tu as vu mes actes... mais que puis-je y faire ?

C. G.

Je ne suis pas toujours mon maître... mais qu'y puis-je ?
Et je souffre de mes actions... mais qu'y puis-je ?
Heureusement, je crois ton pardon généreux,
Honteux de penser que tu me vois... mais qu'y puis-je ?

J. de M.

LA COUPE À LA MAIN, LA CRUCHE SUR L'ÉPAULE

Ne mesure pas la longueur de la vie au delà de la soixantaine. Ne pose nulle part le pied sans être pris de vin. Tant que de ton crâne on n'aura pas fait une cruche, va toujours ton chemin sans déposer jamais la gourde de tes épaules, ni la coupe de ta main.

J-B N.

Songe qu'à soixante ans la vie est à sa fin,
Et ne va nulle part sans être pris de vin.
Tant qu'on n'aura pas fait de ton crâne une gourde,
Garde un pot sur l'épaule et les coupes en main.

A. E'T-Z.

DE CE VIN SALUTAIRE

Ô idole! pendant que tu es de passage en ce monde, puise dans la cruche, puise de ce vin salutaire, et, avant que le potier ait fait d'autres cruches de ma poussière et de la tienne, remplis-en une coupe, bois-la et passe-m'en une autre.

J-B N.

De ce vin sans danger se trouvant dans l'aiguière,
Remplis la coupe et bois, puis m'en verse une entière,
Avant, ô mon garçon, qu'en la rue un potier
Se mette à faire un pot avec notre poussière !

A. E'T-Z.

NE QUESTIONNE NI LIVRES NI GENS

Tu appréhendes ce qui peut t'arriver demain ? Sois confiant, sinon l'infortune ne manquerait pas de justifier tes craintes. Ne t'attache à rien, ne questionne ni livres ni gens, car notre destinée est insondable.

F. T.

Pourquoi t'inquiéter de ce qui n'est pas encore ? Le malheur s'attache aux gens inquiets. — Sois gai et ne prends pas la vie à cœur, — car les soucis ne changent pas le cours du destin.

C. A. & M. M.

UN PAIN POUR DEUX JOURS

En ce monde, celui qui possède la moitié d'un pain et qui peut abriter son individu dans un nid quelconque, celui qui n'est ni le marâtre, ni le serviteur de personne. dis-lui de vivre content, car il possède une bien douce existence.

J-B N.

Celui qui dans ce Monde a la moitié d'un pain,
Et qui possède un nid d'un autre nid voisin,
Sans être serviteur, ni maître de personne,
Qu'il vive heureux : sa vie est un rêve divin !

A. E'T-Z.

CE MOMENT DU PRÉSENT

Ne me fais point de question sur les vicissitudes de ce monde, ni sur les choses futures. Considère comme un butin ce moment du présent, ne t'inquiète pas du passé et ne m'interroge pas sur l'avenir.

J-B N.

Ne me demande rien sur la bonne aventure !
Qu'importe l'avenir, puisqu'au fond rien ne dure.
Jouis comme il convient du fugitif Présent ;
Oublie et vieille peine et tristesse future.

A. E'T-Z.

LA ROSE S'EST OUVERTE AU VENT DU MATIN

Regarde comme le zéphyr a fait épanouir les roses ! Regarde comme leur éclatante beauté réjouit le rossignol ! Va donc te reposer à l'ombre de ces fleurs, va, car bien souvent elles sont sorties de terre et bien souvent elles y sont rentrées.

J-B N.

Regarde : la rose s'est ouverte au vent du matin ; — le rossignol s'enivre de sa jeune beauté. — Buvons du vin, car combien de roses par le vent — ont été jetées à terre et sont redevenues poussière !

C. A. & M. M.

NE BLÂME PAS L'IVROGNE

Toi qui ne bois pas de vin, ne blâme pas pour cela les ivrognes, car je suis prêt, moi, à renoncer à Dieu, s'il m'ordonne de renoncer au vin. Tu te glorifies de ne point boire de vin, mais cette gloire sied mal à qui commet des actes cent fois plus répréhensibles que l'ivrognerie.

J-B N.

Ne blâme pas l'ivrogne en invoquant ta Foi.
Ne te redonne pas cet air de faux émoi !
Tu ne bois point de vin et tu t'en glorifies,
Mais tes actes sont tels qu'ils me tueraient d'effroi.

A. E'T-Z.

DANS L'IMMENSE UNIVERS À L'INVISIBLE PÔLE

Sous le cycle du ciel dont personne n'a mesuré l'étendue, —
bois du vin d'un cœur joyeux. — Quand ton tour viendra, ne
souple pas — car chacun à son heure boira à la coupe fatale.

C. A. & M. M.

Dans l'immense Univers à l'invisible pôle,
Bois gaiement : car chacun du mal verra la gêne.
Et quand viendra ton tour de souffrir, ne geins pas :
C'est un verre où chacun doit boire à tour de rôle.

A. E'T-Z.

PAUVRES MARIONNETTES

Nous sommes des marionnettes que la Roue fait mouvoir. —
Telle est la vérité nue. — Elle nous pousse sur la scène de
l'existence, — puis nous précipite un à un dans la caisse du
néant.

C. A. & M. M.

Nous amusons le Ciel, pauvres marionnettes !
(Sans nulle métaphore, oh, les choses sont nettes !)
Un à un nous rentrons au coffre du Néant,
Après avoir joué, sur Terre, nos saynètes.

A. E'T-Z.

PUISQUE CE MONDE EST UN MIRAGE

Homme, puisque ce monde est un mirage, pourquoi te désespères-tu, pourquoi penses-tu sans cesse à ta misérable condition ? Abandonne ton âme à la fantaisie des heures. Ta destinée est écrite. Aucune rature ne la modifiera.

F. T.

Ô cœur, puisqu'en ce Monde, au fond tout est chimère,
Pourquoi tant de soucis devant ce long calvaire ?
Obéis au Destin et supporte le mal,
Car la plume ne peut revenir en arrière.

A. E'T-Z.

LE SANG DES AMANTS

Le temps ne fait pousser aucune rose, — qu'il ne la brise et ne la rende à la terre. — Si le nuage au lieu d'eau aspirait la poussière — Jusqu'au dernier jour pleuvrait le sang des amants.

C. A. & M. M.

Le Ciel ne fait au Monde éclore aucune rose
Qu'il ne meurtrisse et jette à terre à peine éclore.
Si le nuage prend la terre comme l'eau,
Vous verrez que le sang d'être chers nous arrose !

A. E'T-Z.

CAR MES JOURS PASSENT COMME LE VENT

Du vin qui donne la vie à la vie même, — remplis la coupe, bien que ma tête soit déjà lourde. — Mets-la dans ma main... le monde est un conte, — et hâte-toi, car mes jours passent comme le vent.

C. A. & M. M.

Du vin qui pour la vie est une autre Jouvence,
Remplis donc un grand bol, malgré ta conscience,
Et mets-le dans ma main. Tout est rêve ici-bas !
Hâte-toi donc, mon fils ! car brève est l'existence.

A. E'T-Z.

FAIRE PAR TA GRÂCE D'UN HOMME LIBRE UN ESCLAVE

Si tu cultives la terre et la fertilises, — tu fais moins que si tu rends un seul homme heureux. — Faire par ta grâce d'un homme libre un esclave — est plus que d'affranchir cent esclaves.

C. A. & M. M.

Parviendrais-tu à peupler la terre entière, que cette action ne vaudrait pas celle de réjouir une âme attristée. Il serait plus avantageux pour toi de rendre esclave, par la douceur, un homme libre, que de donner la liberté à mille esclaves.

J-B N.

L'ARGENT BLANC ET L'OR JAUNE

Garde-toi de soumettre ton corps aux chagrins et à la douleur dans le but d'acquérir de l'argent blanc et de l'or jaune. Mange en compagnie de tes amis, avant que ton tiède souffle se refroidisse, car après toi ce sont tes ennemis qui mangeront.

J-B N.

Garde-toi de te donner souci et chagrin — pour acquérir l'argent blanc et l'or jaune. — Avant que ton souffle tiède se refroidisse, — dépense ton bien avec un ami, sinon tes ennemis après toi le dépenseront.

C. A. & M. M.

NUIT ET JOUR

Ô toi qui es au-dessus des souverains du monde, — sais-tu quel jour le vin est bon pour l'âme ? — Dimanche, lundi, mardi, mercredi, — jeudi, vendredi, samedi, nuit et jour.

C. A. & M. M.

Ô toi qui domines tous les grands de l'univers ! sais-tu quels sont les jours où le vin réjouit l'âme ? Ce sont : le dimanche, le lundi, le mardi, le mercredi, le jeudi, le vendredi et le samedi, en plein jour.

J-B N.

AVANT QUE TON NOM SOIT EFFACÉ DE CE MONDE

Bois du vin avant que ton nom ait disparu de ce monde, car dès que ce nectar sera entré dans ton cœur, le chagrin en sortira. Dénoue boucle par boucle les cheveux d'une charmante idole, avant que les articulations de tes propres os soient elles-mêmes dénouées.

J-B N.

Avant que ton nom soit effacé de ce monde, — bois du vin, car lorsqu'il emplit le cœur, la tristesse le quitte. — Dénoue boucle à boucle les cheveux d'une idole — avant que tes articulations se détachent.

C. A. & M. M.

POUR LES PAUVRES CE MONDE EST UNE PRISON

Si l'argent n'est pas le capital des sages, — pour les pauvres, le jardin de ce monde est une prison. — La violette qui a la main vide courbe la tête, — la rose s'ouvre orgueilleuse et montre l'or de ses pistils.

C. A. & M. M.

Les sages dédaignant l'argent ont bien raison.
Mais aux pauvres ce Monde est une prison.
La violette étant pauvre, baisse la tête ;
La rose qui sourit a de l'or à foison.

A. E'T-Z.

JE N'AI NI RELIGION, NI FORTUNE

Je ne suis digne ni de l'enfer, ni du séjour céleste ; Dieu sait de quelle terre il m'a pétri. Je suis hérétique comme un derviche, laid comme une femme perdue ; je n'ai ni religion, ni fortune, ni espérance du paradis.

J-B N.

Je ne mérite d'entrer ni à la mosquée ni à l'église. — Dieu sait de quelle argile il m'a pétri. — Je suis comme un infidèle pauvre, comme une fille laide. — Je n'ai ni religion, ni fortune, ni espoir dans un autre monde.

C. A. & M. M.

DE LA TERRE À SATURNE

De la Terre à Saturne, — j'ai résolu tous les problèmes, —
J'ai évité pièges et embuscades, — j'ai défait chaque nœud, sauf
celui de la mort.

C. A. & M. M.

De la Terre à Saturne et beaucoup plus loin même,
J'ai pu résoudre enfin n'importe quel problème.
J'ai paré tous les coups et défait tous les nœuds
Hors le nœud de la Mort, cette énigme suprême.

A. E'T-Z.

PRÈS D'UN AMI À LA TAILLE DE CYPRÈS

Près d'un ami à la taille de cyprès et frais comme une gerbe de roses, — ne lâche pas la coupe et le pan de ta robe rempli de roses, — avant que le vent de la mort, soudain, — ne déchire la robe de ta vie et celle de la rose.

C. A. & M. M.

Lorsque tu seras en compagnie d'une belle à taille de cyprès, au teint plus frais que la rose nouvellement cueillie, ne t'éloigne pas des fleurs de la prairie, ne laisse point échapper la coupe de ta main ; (fais cela) avant que l'aquilon de la mort, semblable au vent qui disperse les feuilles de roses, mette en lambeau l'enveloppe de ton être.

J-B N.

AU MOIS DE RAMAZAN

Si j'ai mangé pendant les jours du rêmèzan, ne va pas croire que je l'aie fait par inadvertance. Les dures fatigues du jeûne avaient si bien transformé mes journées en nuits, que j'ai toujours cru manger le repas du matins.

J-B N.

Au mois de Ramazan, si j'ai mangé pendant la journée, — ne crois pas que j'avais l'intention de pécher. — La tristesse de ce jeûne m'avait rendu le jour sombre comme la nuit, — et j'ai cru faire le souper de minuit.

C. A. & M. M.

LA FILLE ILLICITE VAUT MIEUX QUE LA MÈRE PERMISE

N'accueille en ton esprit aucune chimère ; — l'année durant, bois le vin à pleines coupes. — Fais la fête avec la fille de la vigne. — La fille illicite vaut mieux que la mère permise.

C. A. & M. M.

Ne donne point dans ton esprit libre accès à des pensées impossibles. Bois du vin durant des années, et toujours la coupe pleine jusqu'au bord. Sois empressé auprès de la fille de la vigne et réjouis-toi, car il vaut mieux user de la fille défendue que de la mère permise.

J-B N.

JE DIVORCERAI D'AVEC LA RAISON ET LA RELIGION

Moi, je verserai du vin dans une coupe qui puisse en contenir un mèn. Je me contenterai d'en boire deux coupes ; mais d'abord je divorcerai trois fois avec la religion et la raison, et ensuite j'épouserai la fille de la vigne.

J-B N.

Cette nuit, je boirai d'une large amphore, — je m'enrichirai de mainte coupe de vin, — je divorcerai d'avec la raison et la religion — et me fiancerai à la fille de la vigne.

C. A. & M. M.

QUAND LE RIDEAU SE LÈVERA,

Les uns s'enorgueillissent d'une vaine sagesse, — les autres croient au paradis et aux houris. — Quand le rideau se lèvera, on verra — que les uns et les autres se sont égarés loin, bien loin !

C. A. & M. M.

Il est des gens qui par leur présomption outrée se sont précipités dans l'orgueil, d'autres qui s'élancent à la recherche des houris et des palais célestes. Lorsque les rideaux seront levés on verra qu'ils sont tous tombés loin, loin, loin de toi, ô Dieu !

J-B N.

IL M'A DONNÉ L'EXISTENCE, SANS ME CONSULTER.

D'abord, il m'a donné l'être sans mon assentiment, ce qui fait que ma propre existence me jette dans la stupéfaction. Ensuite, nous quittons ce monde à regret et sans y avoir compris le but de notre venue, de notre halte, de notre départ.

J-B N.

D'abord il m'a donné l'existence, sans me consulter. — La vie chaque jour a augmenté ma stupeur. — Et nous sommes partis sans l'avoir voulu, — sans avoir su le but de notre venue, de notre séjour, de notre départ.

C. A. & M. M.

LE MOIS DE RAMAZAN EST VENU

La lune du Ramazan vient d'apparaître. Demain, le soleil baignera une ville silencieuse. Les vins dormiront dans les urnes et les jeunes filles dans l'ombre des bosquets.

F. T.

Le mois de Ramazan est venu ; la saison du vin est passée. — Le temps n'est plus du vin et des adolescents imberbes. — Le vin dans les cruche reste intact. — Intacts restent les adolescents imberbes.

C. A. & M. M.

AH ! SI L'ON POUVAIT VIVRE EN PAIX !

Ah ! si l'on pouvait vivre en paix ! — ah ! s'il était un terme à cette longue route ! — ah ! si, après cent mille ans, du sein de la terre — on pouvait renaître comme la verdure !

C. A. & M. M.

Oh ! plût à Dieu qu'il existât un lieu de repos, que le chemin que nous suivons y pût aboutir ! Plût à Dieu qu'après cent mille ans nous pussions concevoir l'espérance de renaître du cœur de la terre, comme renaît le vert gazon !

J-B N.

TON ÊTRE EST LIMITÉ PAR UN DOUBLE NÉANT

Ignorant, ce corps matériel n'est rien, — le cycle des cieux, la face de la terre ne sont rien. Fais attention, dans ce combat entre la mort et la vie, — nous sommes attachés à un souffle, et ce souffle n'est rien.

C. A. & M. M.

Tu te crois quelque chose avec cette ignorance !
Ô toi qu'un souffle emporte, as-tu de l'importance ?
Ton être est limité par un double néant ;
Entre ces deux néants, qu'est-ce que l'existence ?

A. E'T-Z.

JE SUIS UN PEU D'ARGILE

Lorsque Dieu a confectionné la boue de mon corps, il savait quel serait le résultat de mes actes. Ce n'est pas sans ses ordres que je commets les péchés dont je suis coupable ; dans ce cas, pourquoi au jour dernier brûler dans l'enfer ?

J-B N.

Je suis un peu d'argile ; or, l'artiste divin,
En me créant, savait ce que ferait ma main.
Ainsi pas un péché n'est commis sans ses ordres.
Mais alors pourquoi donc cet Enfer à la fin ?

A. E'T-Z.

GARDE-TOI DE DÉSESPÉRER JAMAIS

Garde-toi de désespérer jamais, pour un crime commis, de la clémence du souverain Créateur, de ce maître miséricordieux ; car mourrais-tu, aujourd'hui, dans l'état de la plus complète ivresse, que demain il pardonnerait tout à tes os putréfiés.

J-B N.

J'espère, d'un Seigneur miséricordieux.
Complet pardon malgré mes péchés odieux.
Aujourd'hui, je peux être ivre-mort, car le Maître
À mes os secs, demain, en pardonnera mieux.

A. E'T-Z.

SUR LA ROUTE DES JOURS

Bien longtemps la coupe en main je me suis promené parmi les fleurs, et cependant aucun de mes projets ne s'est réalisé dans ce monde ; mais, bien que le vin ne m'ait pas conduit au but de mes désirs, je ne dévierai pas de cette voie, car lorsqu'on suit une route on ne revient pas en arrière.

J-B N.

J'errai par monts et vaux durant ma vie entière ;
Mais le temps ne fut pas sensible à ma prière.
Car, des hommes marchant sur la route des jours,
Je ne vis pas un seul revenir en arrière.

A. E'T-Z.

CHAQUE ATOME DEMEURE ÉLOIGNÉ DE SON FRÈRE

Ces habitants des tombes sont réduits en terre, en poussière ; les atomes dont ils étaient composés, sont éparés çà et là, séparés les uns des autres. Hélas ! quelle est donc cette boisson dont le genre humain est abreuvé et qui le tient ainsi dans le vertige, dans l'ignorance de toutes choses, jusqu'au jour du jugement dernier !

J-B N.

Les peuples des tombeaux sont réduits en poussière,
Chaque atome demeure éloigné de son frère.
Ah ! quel est donc ce vin qui, jusqu'au Jour Dernier,
Leur donne ce vertige et cette ivresse entière ?

A. E'T-Z.

PUISQUE LE MONDE EST PÉRISSABLE

Puisque le monde est périssable, je veux n'y pratiquer que la ruse, je veux n'y penser qu'à la joie, qu'au vin limpide. On me dit : Puisse Dieu t'y faire renoncer ! Puisse-t-il, au contraire, ne point me donner un ordre pareil, car, me le donnât-il, je n'obéirais pas !

J-B N.

Puisque tout est mortel, voici donc ma réponse :
Dans l'orgie et le vin nuit et jour je m'enfonce.
On me dit : « Puisse Dieu t'y faire renoncer. »
Que Dieu le veuille ou non, jamais je n'y renonce.

A. E'T-Z.

Ô MON PAUVRE CŒUR

Ô mon pauvre cœur ! puisque ton sort est d'être meurtri jusqu'au sang par le chagrin, puisque ta nature veut que tu sois chaque jour accablé d'un nouveau tourment, alors, ô âme ! dis-moi ce que tu es venue faire dans mon corps, dis, puisque tu dois enfin le quitter un jour ?

J-B N.

Pauvre cœur ! Le Destin, qui veut que l'homme pleure,
À chaque instant d'une autre illusion te leurre.
Ô mon âme, dis-moi, dans mon corps que fais-tu,
Du moment qu'il te faut quitter cette demeure ?

A. E'T-Z.

IMITE LA TULIPE

Imite la tulipe qui fleurit au noorouz ; prends comme elle une coupe dans ta main, et, si l'occasion se présente, bois, bois du vin avec bonheur, en compagnie d'une jeune beauté aux joues colorées du teint de cette fleur, car cette roue bleue, comme un coup de vent, peut tout à coup venir te renverser.

J-B N.

Imite la tulipe et prends la coupe en main,
Et tout près d'une fille aux lèvres de carmin,
Bois gaiment : le Ciel bleu, tournant comme une roue,
Va, dans un coup de vent, te renverser soudain.

A. E'T-Z.

ARRIVÉS TROP TARD, TROP TÔT IL NOUS FAUDRA PARTIR

Puisque les choses ne doivent pas se passer suivant nos désirs, à quoi servent nos desseins et nos efforts, Nous sommes constamment à nous tourmenter et à nous dire en soupirant de regret : Ah! nous sommes arrivés trop tard, trop tôt il nous faudra partir !

J-B N.

Puisque rien ne se fait comme on veut qu'il se fasse,
Il faut donc que l'effort demeure inefficace.
Voilà pourquoi sans cesse on entend ces regrets :
«Nous sommes venus trop tard, et si tôt l'on nous chasse !»

A. E'T-Z.

LA LUNE PÂLIT DEVANT L'ÉCLAT DE TON VISAGE

J'ai bien longtemps cherché dans ce monde d'inconstance qui nous sert un moment d'asile ; j'ai employé dans mes recherches toutes les facultés dont je suis doué ; eh bien ! j'ai trouvé que la lune pâlit devant l'éclat de ton visage, que le cyprès est difforme à côté de ta taille élancée.

J-B N.

Dans ce Monde qui n'est qu'un asile éphémère,
J'ai cherché bien longtemps, comme je l'ai pu faire.
Or, je dis que la lune a moins d'éclat que toi ;
Que le cyprès n'a pas ta taille droite, altière.

A. E'T-Z.

LIVRE-TOI À LA GAÏETÉ, CAR LE CHAGRIN SERA INFINI

Livre-toi à la gaieté, car le chagrin sera infini. Les étoiles se réuniront encore sur un même point du firmament, et les briques que l'on fera de ton corps serviront à construire des palais pour d'autres.

J-B N.

Jouis ! Tu connaîtras le plus horrible ennui.
Les cieux seront demain les mêmes qu'aujourd'hui.
Mais avec ta poussière on moulera des briques,
Pour bâtir un palais à l'usage d'autrui.

A. E'T-Z.

VEUX-TU VRAIMENT

Veux-tu que ta vie repose sur une base solides ? Veux-tu vivre quelque temps, ayant le coeur affranchi de tout chagrin ? Ne demeure pas un instant sans boire du vin, et alors à chaque respiration tu trouveras un nouvel attrait à ton existence.

J-B N.

Veux-tu vraiment trouver quelque charme à la vie,
Etre heureux un instant, avoir l'âme ravie ?
Alors ne cesse pas de boire du bon vin,
Afin d'être content d'une façon suivie.

A. E'T-Z.

TU PUNIS TARD ET TU PARDONNES TÔT

Ton empire a-t-il gagné en splendeur par mon obéissance, ô Dieu !, et mes péchés ont-ils retranché quelque chose de ton immensité ? Pardonne, Dieu, ne punis pas, car, je le sais, tu punis tard et tu pardonnes tôt.

J-B N.

Te rendrai-je plus grand de prier comme il faut ?
Et mes péchés sont-ils pour Ton règne un défaut ?
Tu me pardonneras, j'en ai la certitude :
Tu punis tard, Seigneur, mais tu pardonnes tôt.

A. E'T-Z.

SOUS LES PIEDS DES POTIERS

Passe joyeusement ta vie, car bien d'autres voyageurs défileront par ce monde ; l'âme criera après le corps dont elle sera séparée, et ce crâne de la tête, siège des passions, sera foulé aux pieds des potiers.

J-B N.

Le Monde est éphémère : allons courir les fêtes.
Sur nos corps gémiront nos âmes inquiètes.
Et nos crânes, remplis de tant de passions,
Sous les pieds des potiers seront réduits en miettes.

A. E'T-Z.

UNE ÉNIGME EST EN MOI

Le jour où l'on m'aura rendu étranger à moi-même, et où l'on parlera de moi comme d'une fable, alors je désire, oserai-je le dire ? que de ma boue l'on fasse un pot à vin destiné au service de la taverne.

J-B N.

Lève-toi, viens ! au nom de mon cœur, il le faut.
Une énigme est en moi, viens, cherchons-en le Mot.
Apporte un pot de vin, il faut que je m'enivre,
Avant que de ma boue on ait fait quelque pot.

A. E'T-Z.

LUNE DE RÈMÈZAN VA APPARAÎTRE

On nous annonce que la lune de rêmèzan va apparaître et qu'il ne faut plus penser au vin. C'est bien, mais alors je veux, à la fin, de celle de ch'èban, en boire une quantité telle que je puisse demeurer ivre jusqu'au jour de la fête.

J-B N.

Le mois de Ramazan, dit-on, est en chemin.
Bientôt il nous faudra ne plus boire de vin.
Je vais donc boire assez, avant que ce mois vienne,
Pour tomber ivre-mort du Premier à la fin.

A. E'T-Z.

QUE FAIRE ?

Je suis en guerre continuelle avec mes passions, mais que faire ? Le souvenir de mes actes me cause mille douleurs, mais que faire ? J'admets que dans ta clémence tu me pardonnes mes fautes, mais la honte de savoir que tu sais ce que j'ai fait, cette honte-là reste, que faire ?

J-B N.

Pour le bien je m'épuise en vains efforts ; que faire ?
D'avoir fait tant de mal j'ai des remords ; – que faire ?
Tu me pardonneras par bonté, je le crois ;
Mais j'ai honte de toi, tu vois mes torts ; que faire ?

A. E'T-Z.

VOICI L'AURORE, LÈVE-TOI EN CE MONDE ÉPHÉMÈRE

Voici l'aurore, lève-toi, ô jeune homme imberbe, et remplis vite de ce vin en rubis la coupe de cristal, car plus tard tu pourras chercher longtemps, sans jamais le retrouver, ce moment d'existence qu'on nous prête dans ce monde de néant.

J-B N.

Lève-toi, voici l'aube, ô mon doux chérubin !
Dans la coupe en cristal mets le rubis du vin.
Car chaque instant qui passe, en ce Monde éphémère,
Ne se retrouve plus dès le moment prochain.

A. E'T-Z.

UN DANSEUR ET DU VIN

Procure-toi des danseurs, du vin et une charmante aux traits ravissants de houri, si houris il y a ; ou cherche une belle eau courante au bord du gazon, si gazon il y a, et ne demande rien de mieux ; ne t'occupe plus de cet enfer éteint, car, en vérité, il n'y a pas d'autre paradis que celui que je t'indique, si paradis il y a.

J.B.N.

Un danseur et du vin ; une fille adorable ;
De l'herbe ; et d'un ruisseau la fraîcheur agréable ;
Les as-tu ? Ne crains plus ce pauvre Enfer éteint.
Tu possèdes l'Eden, et le seul véritable.

A. E'T-Z.

TOURMENT

Il ne faut point se résoudre à flétrir par le chagrin un cœur joyeux, à broyer sous la pierre des tourments nos instants d'allégresse. Personne ne pouvant nous dire ce qui adviendra, ce qu'il faut donc, c'est du vin, c'est une maîtresse chérie et du repos au gré de nos souhaits.

J-B N.

Pourquoi flétrir un cœur joyeux par les tourments ?
Pourquoi sur une meule user nos doux moments ?
Pour qui donc l'Avenir n'est-il pas un mystère ?
Goûtons le vin, l'amour et tous leurs agréments.

A. E'T-Z.

SOIS GAI

Puisque tu connais tous les secrets, ô mon garçon, pourquoi es-tu en proie à tant de vains tourments ? J'admets que les choses ne marchent pas selon tes désirs, mais au moins sois gai en ce moment où tu respirez encore.

J-B N.

L'Avenir n'est pas là ; que pleures-tu d'avance ?
On ne peut que souffrir de trop de prévoyance.
Ne te tourmente pas, sois gai, car en pleurant,
On ne peut avoir plus, ni moins de subsistance.

A. E'T-Z.

QUAND LA VIE EST SI BRÈVE

Ne cherche pas le bonheur. La vie est aussi brève qu'un soupir. La poussière de Djemchid et de Kaï-Kobad tournoie dans le poudroisement vermeil que tu contemples. L'univers est un mirage. La vie est un songe.

F. T.

Quand la vie est si brève, ici pourquoi se plaire ?
Et Keygobad et Djem sont devenus poussière.
Venir au monde et vivre, à quoi bon ? Tout cela
N'est qu'une illusion, un rêve, une chimère.

A. E'T-Z.

QUEL EST L'HOMME ICI-BAS

Quel est l'homme ici-bas qui n'a point commis de péché, dis ? Celui qui n'en aurait point commis, comment aurait-il vécu, dis ? Si, parce que je fais le mal, tu me punis par le mal, quelle est donc la différence qui existe entre toi et moi, dis ?

J-B N.

Dis-moi, Seigneur, qui donc ne t'a fait point d'offense ?
D'un homme sans péchés quelle est donc l'existence ?
Je fais le mal, et toi tu me punis par le mal :
Alors, entre nous deux quelle différence ?

A. E'T-Z.

HIER EST DÉJÀ LOIN

Oublie le jour qui a été retranché de ton existence ; ne t'inquiète pas de celui de demain, qui n'est pas encore venu ; ne te repose pas sur ce qui est ou sur ce qui n'est plus ; vis un instant heureux et ne jette pas ainsi ta vie au vent.

J-B N.

Hier est déjà loin ; à quoi bon qu'on y pense ?
Demain n'est pas venu ; pourquoi gémir d'avance ?
Laisse ce qui n'est plus ou qui n'est pas encore ;
À l'instant même prends ta part de jouissance !

A. E'T-Z.

CELUI QUI DANS SON CŒUR CULTIVE LA SAGESSE

Celui qui a eu l'intelligence de semer la joie dans son cœur, ce lui-là n'a pas perdu un seul de ses jours dans le chagrin ; ou il a employé ses facultés à rechercher l'agrément de Dieu, ou il s'est procuré le repos de son âme en prenant dans sa main une coupe de vin.

J-B N.

Celui qui dans son cœur cultive la sagesse
Ne perd pas un seul jour de toute sa jeunesse.
Ou, pour sauver son âme, il se consacre à Dieu ;
Ou, cherchant le repos, il s'adonne à l'ivresse.

A. E'T-Z.

AVEC MILLE REGRETS NOUS PARTONS SANS RETOUR

Nous n'avons éprouvé que chagrin et malheur dans ce monde qui nous sert un instant d'asile. Hélas! aucun problème de la création ne nous y a été expliqué, et voilà que nous le quittons le cœur plein de regret.

J-B N.

Dans ce Monde, qui fut notre asile d'un jour,
Nous n'avons eu que maux et chagrins tout à tour.
Hélas ! nous n'avons pu résoudre un seul problème ;
Avec mille regrets nous partons sans retour.

A. E'T-Z.

SI J'AGIS FOLLEMENT

Nous avons violé tous les vœux que nous avons formés ; nous avons fermé sur nous la porte de la bonne et celle de la mauvaise renommée. Ne me blâmez point si vous me voyez commettre des actes d'insensé, car, vous le voyez, nous sommes ivres du vin de l'amour, ivres tous tant que nous sommes.

J-B N.

Que l'homme est faible ! Que le Destin est inéluctable ! Nous faisons des serments que nous ne tenons pas, et notre honte nous est indifférente. Moi-même, j'agis souvent comme un insensé. Mais, j'ai l'excuse d'être ivre d'amour.

F. T.

UNE NUIT LONGUE COMME UNE ANNÉE

Pendant que je tirais l'horoscope du livre de l'amour, tout à coup, du cœur brûlant d'un sage sortirent ces mots : « Heureux celui qui en sa demeure possède une amie belle comme la lune, et qui a en perspective une nuit longue comme une année ! »

J-B N.

Au livre de mes jours lisant ma destinée,
Soudains, je vis un homme à la sagesse innée
Qui dit : « Heureux celui qui jouit de l'amour
Durant toute une nuit longue comme une année ! »

A. E'T-Z.

JE NE PUIS DEVENIR MEILLEUR QUE JE NE SUIS

Tu as imprimé à notre être, ô Dieu ! une bien singulière fantasmagorie d'inconséquences et tu en fais surgir de bien étranges phénomènes. Je ne puis, moi, être meilleur que je ne suis, car tu m'as retiré tel quel du creuset de la création.

J-B N.

Tout mon être, Seigneur, fut moulé par ta main.
Si j'agis follement, c'est d'après ton dessein.
Je ne puis devenir meilleur, c'est impossible :
Je suis sorti tel que de ton creuset divin.

A. E'T-Z.

VIVRE, SOIT DANS LE SOMMEIL, SOIT DANS L'IVRESSE

Jusques à quand passeras-tu ta vie à t'adorer toi-même, ou à chercher la cause du néant et de l'être ? Bois du vin, car une vie qui est suivie de la mort, il vaut mieux la passer, soit dans le sommeil, soit dans l'ivresse.

J-B N.

Dans ce stupide orgueil jusqu'où donc veux-tu vivre ?
Etre ou néant, pauvre homme, à quoi bon les poursuivre ?
Bois du vin : Une vie où l'on va vers la Mort,
N'a que ceci de bon : soit dormir, soit être ivre.

A. E'T-Z.

PAS UNE VIE EN FLEURS DEUX FOIS NE S'EST ÉCLOSE

Un rossignol, ivre d'amour pour la rose, étant entré dans le jardin, et voyant les roses et la coupe de vin souriantes, vint me dire à l'oreille, dans un langage approprié à la circonstance : Sois sur tes gardes, ami, et n'oublie pas qu'on ne rattrape pas la vie qui s'est écoulée.

J-B N.

Entré dans le jardin, un rossignol morose
Vit sourire la coupe et le bouton de rose.
Alors, à mon oreille il chuchote ces mots :
« Pas une vie en fleurs deux fois ne s'est éclosée. »

A. E'T-Z.

PERSONNE N'A COMPRIS LE MYSTÈRE SUPRÊME

Personne n'a pénétré les secrets du Principe ; personne n'a fait un pas en dehors de soi-même. J'observe, et je ne vois qu'insuffisance depuis l'élève jusqu'au maître, insuffisance dans tout ce que mère a enfanté.

J-B N.

Personne n'a compris le mystère suprême,
Nul n'a pu faire un pas en dehors de soi-même
Et, depuis l'apprenti jusqu'au maître savant,
Pas un homme n'a pu résoudre ce problème.

A. E'T-Z.

Ô VIEILLARD ! N'AS-TU PAS PEUR DE DIEU ?

Hier, en passant ivre devant une taverne, j'ai rencontré un vieillard pris de vin et portant une gourde sur son dos. Je lui ai dit : « Ô vieillard ! n'as-tu pas peur de Dieu ? Il me répondit : « La miséricorde vient de lui, va, bois du vin. ».

J-B N.

Hier au cabaret, je rencontrais soudain

Un vieux qui sur son dos portait un pot tout plein.

Je lui dis : « Ô vieillard, songe à Dieu : quelle honte !

Il répondit : « Espère en Dieu, va, bois du vin ! »

A. E'T-Z.

LA FACE DU JOUR TOURNÉE VERS NOUS

Vois l'aurore qui apparaît. Elle a déjà déchiré le voile de la nuit. Lève-toi donc, vide la coupe du matin. Pourquoi cette tristesse ? Bois, ô mon cœur ! bois, car ces aurores se succéderont, la face tournée vers nous, quand nous aurons la nôtre tournée vers la terre.

J-B N.

La robe de la nuit par l'aube est festonnée.
Lève-toi donc : qu'as-tu contre la Destinée ?
Bois ! La face du jour se tournera vers nous,
Quand la nôtre sera vers la terre tournée.

A. E'T-Z.

C'EST NOUS L'UNIQUE BUT DE L'UNIVERS IMMENSE

C'est nous qui sommes le véritable but de la création universelle ; c'est nous qui, aux yeux de l'intelligence, sommes l'essence du regard divin. Le cercle de ce monde est semblable à une bague, et, sans aucun doute, c'est nous qui en sommes le chaton gravé.

J-B.N.

C'est nous l'unique but de l'Univers immense ;
De la saine Raison c'est nous la quintessence !
Le cercle de ce Monde est une bague d'or.
Quel en est le chaton ? – Nous ! de toute évidence !

A. E'T-Z.

SEMBLABLE À UN ÉPERVIER

Semblable à un épervier, je me suis envolé du monde des mystères, espérant m'élever vers un monde plus haut ; mais, tombé ici-bas et n'y trouvant personne digne de partager mes secrètes pensées, je suis ressorti par la porte par laquelle j'étais entré.

J-B N.

J'étais un épervier. D'une étrange contrée
Je m'envolai, croyant atteindre l'Empyrée.
Or, je n'ai pas trouvé l'âme sœur ici-bas,
Et je suis ressorti par la porte d'entrée.

A. E'T-Z.

PARDONNE À MON SEIN, À MES PIEDS, À MA MAIN

Ô Dieu ! sois miséricordieux pour mon pauvre cœur prisonnier : sois miséricordieux pour mon sein, susceptible de contenir le chagrin ; pardonne à mes pieds, qui me conduisent à la taverne ; pardonne à ma main, qui saisit la coupe !

J-B N.

Pardonne à ma poitrine où règne la tristesse,
Et pardonne à mon cœur captif de la détresse.
Ah, pitié pour mes pieds qui vont au cabaret,
Et pour ma main qui prend tant de coupes sans cesse !

A. E'T-Z.

Ô ROUE DES CIEUX

Ô roue des cieux ! tu remplis constamment mon cœur de tristesse. Tu paralyse en moi le germe de la joie, tu transformes en eau l'air qui vient rafraîchir mon corps, tu changes en terre, dans ma bouche, l'eau pure que je bois.

J-B N.

Ô Ciel, par toi mon cœur est empli de tristesse,
Car tu mets en lambeaux mon habit d'allégresse.
Tu transformes en feu le vent qui vient vers moi,
Et l'eau que je veux boire en une boue épaisse.

A. E'T-Z.

UN BEAU TRÉSOR NOUS GLISSE ENTRE LES DOIGTS

Ô regret ! le capital de la vie nous échappe des mains.
Hélas ! bien des cœurs ont été par la mort noyés dans le sang,
et personne ne revient de l'autre monde pour que je puisse lui
demander des nouvelles des voyageurs partis !

J-B N.

Hélas ! un beau trésor nous glisse entre les doigts.
Déjà la mort emplit nos cœurs de mille effrois.
Et nul de l'Au-Delà ne revient pour nous dire.
Ce qu'y font les nombreux voyageurs d'autrefois.

A. E'T-Z.

JE SUIS CE QUE JE SUIS

Si je suis ivre de vin vieux ; eh bien ! je le suis. Si je suis infidèle, guèbre ou idolâtre ; eh bien ! je le suis. Chaque groupe d'individus s'est formé une idée sur mon compte. Mais qu'importe, je m'appartiens et je suis ce que je suis.

J-B N.

Autour de ma débauche on répand mille bruits.
En vérité c'est bien le chemin que je suis.
Ne regarde pas trop pourtant mon apparence :
En mon for intérieur, je suis tel que je suis.

A. E'T-Z.

DÉCIDE QUE TU ES DANS LE PARADIS

Partout où je porte les yeux, je crois voir le gazon du paradis, le ruisseau du Kooucer. On dirait que la plaine, sortie de l'enfer, s'est transformée en un séjour céleste. Repose-toi donc dans ce séjour céleste auprès d'une céleste beauté.

J-B N.

Regarde ce ruisseau qui brille dans ce jardin. Comme moi, décide que tu vois le Kaouçar et que tu es dans le Paradis. Va chercher ton amie au visage de rose.

F. T.

L'AMOUR PUISÉ DANS LE SANG DE MON CŒUR

Mon pauvre cœur, plein de douleur et de folie, n'a pu être affranchi de l'ivresse où l'a plongé l'amour de ma bien-aimée. Ôh! le jour où le vin de cet amour a été distribué, ma portion a été sans doute puisée dans le sang de mon cœur !

J-B N.

Tu ne vois que les apparences des choses et des êtres. Tu te rends compte de ton ignorance, mais tu ne veux pas renoncer à aimer. Apprends qu'Allah nous a donné l'amour comme il a rendu certaines plantes vénéneuses.

F. T.

TON CORPS SERA POUSSIÈRE

Bois du vin, ton corps un jour sera poussière,
Et de cette poussière on fera des coupes et des jarres...
Sois sans souci du Ciel et de l'Enfer :
Pourquoi le sage se troublerait-il de telles choses ?

C. G.

Bois du vin car un jour ton corps sera poussière
Dont on fera vaisseau, jarre, tasse, aiguière.
Sois sans souci du Ciel, sans souci de l'Enfer :
Le sage tremble-t-il en regardant sa bière ?

J. de M.

LE VIN DE MON CŒUR

De cet esprit qu'on appelle le vin pur,
On dit : « C'est le remède d'un cœur dévasté. »
Alors bien vite apportez-moi deux ou trois coupes pleines ;
Pourquoi donc appelle-t-on cette boisson si bonne, l'eau
maudite ?

C. G.

De l'esprit qu'est le vin, la boisson interdite,
On dit : " Remède au cœur dévasté qui s'irrite. "
Alors, vite, apportez deux tasses pleines, trois !
Pourquoi donc appeler ce trésor l'eau maudite ?

J. de M.

PUISQUE LA FIN EST LE NÉANT

Ne te dépenses pas tant en tristesse insensée, mais sois en fête.
Donne, dans le chemin de l'injustice, l'exemple de la justice.
Puisque la fin de ce monde est le néant,
Suppose que tu n'existes pas, et sois libre.

C. G.

Sois en fête, à quoi bon tant de chagrin factice,
Et donne à l'injustice exemple de justice.
Puisque la fin de tout pour tous est le néant,
Dis-toi que tu n'es pas, sois libre à ton caprice.

J. de M.

COMPAGNON QU'A FATIGUÉ L'AMOUR

Donne-moi du vin, remède de mon cœur blessé,
Bon compagnon de ceux qu'a fatigués l'amour ;
Mon esprit aime mieux l'ivresse et ses mensonges
Que la voûte des cieus, fond du crâne du monde.

C. G.

Verse à mon cœur meurtri cette boisson féconde
Pour ceux à qui l'amour fit blessure profonde.
Je préfère l'ivresse et ses rêves dorés.
À la voûte du ciel, fond du crâne du monde !

J. de M.

IL EN EST UN QUI VEILLE

De ceux qui tirent le pur vin de dattes,
Et de ceux qui passent la nuit en prières,
Pas un n'est sur un terrain solide, tous se noyent.
Il en est Un qui veille, les autres sont endormis.

C. G.

De ceux faisant le vin qu'on tire du dattier
Et de ceux dont les nuits se passent à prier,
Nul n'est en terre ferme et tous un jour se noyent.
Sauf Un, le sommeil voit tous les autres ployer.

J. de M.

COMBIEN DE JOURS NOUS RESTE-T-IL ?

Limite tes désirs des choses de ce monde et vis content.
Détache-toi des entraves du bien et du mal d'ici-bas,
Prends la coupe et joue avec les boucles de l'aimée, car, bien
vite
Tout passe... et combien de jours nous reste-t-il ?

C. G.

Limite tes désirs du monde, vis content,
Détache-toi du bien, du mal et de l'instant,
Tasse en main joue avec les boucles de l'aimée.
Tout fuit ! Combien de jours nous reste-t-il, néant ?

J. de M.

QUI DONC BOIT DU VIN, SI CE N'EST LE SAGE

Le vin est défendu, car tout dépend de qui le boit,
Et aussi de sa qualité et de la compagnie du buveur.
Ces trois conditions réalisées, tu peux dire :
Qui donc boit du vin, si ce n'est le sage ?

C. G.

Le vin prohibé, tout dépend du personnage
Qui le boit, de son prix et du compagnonnage.
Ayant réalisé ces trois conditions,
Dis : " Qui donc boit du vin, qui, si ce n'est le sage ?"

J. de M.

LE MONDE ENTIER, SEMBLABLE À UNE BOULE

Je l'ai déjà dit, le monde entier, semblable à une boule, roulerait dans un creux que, lorsque je dors ivre-mort, je ne m'en soucierais pas plus que si j'y voyais rouler un grain d'orge. Hier au soir je me suis laissé mettre en gage dans la taverne pour une coupe de vin. Le marchand de vin ne cessait de dire : « Ô l'excellent gage que je tiens là ! »

J-B N.

Que l'Univers entier, comme une boule roule.
Tant cela peu m'importe alors que je me soûle.
On m'avait mis en gage hier au cabaret
« Quel beau gage ! » disait le marchand à la foule.

A. E'T-Z.

LORSQUE L'ON FERA DES CRUCHES DE MA POUSSIÈRE

Lorsque l'arbre de mon existence sera déraciné, lorsque mes membres seront dispersés, que l'on fera des cruches de ma poussière et que l'on remplira ces cruches de vin, alors cette poussière revivra par le vin qu'elle contiendra.

J-B N.

Quand l'arbre de ma vie, écroulé dans l'abîme,
Sera rongé, pourri, du pied jusqu'à la cime,
Lors, si de ma poussière on fait jamais un pot,
Qu'on l'emplisse de vin, afin qu'il se ranime !

E'T-Z

UNE JOUISSANCE PRÉSENTE VAUT JOUISSANCES FUTURES

On prétend qu'il existe un paradis où sont des houris, où coule le Koooucers où se trouve du vin limpide, du miel, du sucre ; Ôh! remplis vite une coupe de vin et mets-la moi en main, car une jouissance présente vaut mille jouissances futures !

J.B.N.

On nous promet au Ciel des bonheurs grandioses,
Du miel, du sucre, un vin de la couleur des roses.
Allons, remplis la coupe et mets-la dans ma main :
Un rien, comptant, vaut mieux qu'à crédit bien des choses.

A. E'T-Z.

SI LE DIABLE AVAIT BU DU VIN

Applique-toi à n'être jamais un moment privé de vin, car c'est le vin qui donne du reflet à l'intelligence, au cœur de l'homme, à la religion. Si le diable en avait goûté un seul instant, il aurait adoré Adam et aurait fait devant lui deux mille génuflexions.

J-B.N.

Le vin rend fort modeste un homme autoritaire,
On défait, grâce au vin, tous les nœuds du mystère.
Satan, s'il avait bu du vin, eût sûrement,
Deux mille fois, devant Adam, baisé la Terre.

A. E'T-Z.

DES MOTS FRAIS COMME L'EAU

Le jour où je prends dans ma main une coupe de vin et où, dans la joie de mon âme, je deviens ivre-mort, alors, dans cet état de feu qui me dévore, je vois cent miracles se réaliser, alors des paroles claires comme l'eau la plus limpide semblent venir m'expliquer le mystère de toutes choses !

J-B N.

Quand la coupe en mes mains, pleine de vin nouveau,
Fait monter ses vapeurs jusques à mon cerveau,
Je vois alors sortir – n'est-ce pas un miracle ? –
De mes lèvres en feu des mots frais comme l'eau ?

A. E'T-Z.

SI TU VEUX ÊTRE HEUREUX

Restreins ton envie des choses de ce monde, si tu veux être heureux ; brise les liens qui t'enchaînent au bien et au mal d'ici-bas ; vis content, car ce mouvement périodique des cieux suivra sa marche, et cette vie ne sera pas de longue durée.

J-B N.

Si tu veux être heureux, vis en bohémien,
Détaché, dans ce Monde, et du mal et du bien.
Jouis ! car, tel qu'il est, ce tournoiement céleste
Durera, quand de nous il ne restera rien.

A. E'T-Z.

UN BOL RENVERSÉ SE REMPLIT-IL JAMAIS ?

Il n'y a point de nuit où mon esprit ne soit dans la stupéfaction. Il n'y en a point où ma poitrine ne soit inondée de perles qui découlent de mes yeux. L'inquiétude qui m'obsède empêche le bol de ma tête de se remplir de vin ; un bol renversé se remplit-il jamais ?

J-B N.

Mon esprit, tous les soirs, est fort embarrassé.
Des larmes, bien des fois, sur ma joue ont glissé.
L'ennui n'a point rempli le grand bol de ma tête :
Peut-on remplir un bol qui reste renversé ?

A. E'T-Z.

QU'EMPORTERAI-JE ?

Dis, ami, qu'ai-je pu acquérir des richesses de ce monde ? Rien. Que m'a laissé dans la main le temps qui s'est écoulé ? Rien. Je suis le flambeau de la joie ; mais une fois ce flambeau éteint, je ne suis plus rien. Je suis la coupe de Djèm, mais cette coupe une fois brisée, je ne suis plus rien.

J-B N.

Qu'emporterai-je ? Rien ! O vaine convoitise !
À quoi m'a donc servi de vivre ? Ah, qu'on le dise !
Je suis un feu ? – Le feu n'est plus dès qu'on l'éteint.
Ou la coupe de Djem ? Plus rien, quand on la brise.

A. E'T-Z.

PINCE LA HARPE ET BOIS DU VIN

Voici l'aurore, lève-toi, ô source des mignardises ! Bois tout doucettlement du vin et fais-nous entendre les sons harmonieux de la harpe, car la vie de ceux qui dorment encore ne sera pas de longue durée, et de tous ceux qui ne sont plus aucun ne reviendra.

J-B.N.

Lève-toi, voici l'aube – ô toi qui nous rends fous.
Pince la harpe et bois du vin, tout doux, tout doux.
Ceux qui dorment encore n'en seront point fâchés.
Ceux qui s'en vont, jamais ne reviendront vers nous.

A. E'T-Z.

LA HARPE AUX SONS DU LUTH MÊLER SA VOIX

Le vin couleur de rose dans une coupe vermeille est agréable. Il est agréable, accompagné des airs mélodieux du luth et des sons plaintifs de la harpe. Le religieux qui n'a aucune notion des délices de la coupe de vin est agréable, lui, quand il est à mille farsakhs loin de nous.

J-B N.

Qu'il est doux ce vin rose et qu'il est bon d'entendre
La harpe aux sons du luth mêler sa voix si tendre !
Le dévot qui jamais n'a pris la coupe en main,
C'est lorsqu'il est très loin que je puis le comprendre.

A. E'T-Z.

AUX DOUX SONS DE LA HARPE

Ô Khèyam ! le temps est honteux de celui qui laisse attrister son cœur par les vicissitudes d'ici-bas ; bois donc, au son de la harpe, du vin dans du cristal, bois avant que ce cristal se heurte contre une pierre.

J-B N.

Ce Monde n'aime pas, ô Khayyâm, les cœurs lourds
Qui se plaignent du temps par de tristes discours.
Bois donc, dans du cristal, aux doux sons de la harpe,
Avant qu'on ait brisé le cristal de tes jours.

A. E'T-Z.

J'AI RÊVÉ DE CHANTER LE VIN

Il y a un siècle que je chante les louanges du vin et que je ne m'entoure que d'accessoires qui s'y rapportent. Ô dévot ! puisses-tu être heureux ici-bas avec ta conviction d'avoir pour maître la sagesse ! Mais apprends du moins que ce maître n'est encore que mon élève.

J-B N.

J'ai rêvé de chanter le vin vermeil sans trêve,
Et tout ce qui m'entoure est un peu de ce rêve.
Ô dévot, la Sagesse est ton maître, as-tu dit.
Eh bien ! réjouis-toi, ton maître est mon élève !

A. E'T-Z.

FAIS L'ÂNE

Vois-tu ces deux ou trois imbéciles qui tiennent le monde entre leurs mains, et qui, dans leur candide ignorance, se croient les plus savants de l'univers ? Ne t'en inquiète pas, car, dans leur extrême contentement, ils considèrent comme hérétiques tous ceux qui ne sont pas des ânes comme eux.

J-B N.

Avec les ignorants aux penchants despotiques
Qui, sottement, se croient des savants authentiques,
Fais l'âne, car d'après leur manière de voir,
Les ânes seuls pourraient n'être pas hérétiques.

A. E'T-Z.

LA VÉRITÉ AU GOÛT AMER

Lorsque l'aurore d'azur se montrera, aie dans ta main la coupe étincelante. On dit que la vérité est amère dans la bouche des humains. C'est une raison plausible pour que le vin soit cette vérité même.

J-B N.

Dès que le jour se montre à l'horizon bleuté,
Le sage à prendre en main la coupe est invité.
La Vérité dit-on, laisse un goût d'amertume :
Donc il faut dans le vin chercher la Vérité.

A. E'T-Z.

JE DÉSIRES DU VIN CONTINUUELLEMENT

Je suis constamment attiré par la vue du vin limpide, mes oreilles sont sans cesse attentives aux sons mélodieux de la flûte et du rubab. Oh, si le potier fait une cruche de ma poussière, puisse cette cruche être constamment pleine de vin !

J-B N.

Je désire du vin continuellement,
Et je veux la musique au doux enchantement.
Si le potier fabrique un pot avec mes cendres,
Qu'on le remplisse avec du vin à tout moment !

A. E'T-Z.

JE RESTE AU CABARET UNE JOURNÉE ENTIÈRE

Tous les jours, dès l'aurore, j'irai à la taverne. Je m'y rendrai en compagnie des hypocrites kèlènders. Ô toi, qui es le maître des secrets les plus cachés ! donne-moi la foi, si tu veux que je m'attache à la prière.

J-B N.

Je reste au cabaret une journée entière
Dans la société d'ivrognes de carrière.
De grâce, ô Toi qui sais les plus cachés secrets,
Force-moi donc plutôt à faire la prière !

A. E'T-Z.

LES MÉCHANTS ET LES SOTS ONT-ILS TA PRÉFÉRENCE ?

Ô roue des cieux ! ta course circulaire ne me satisfait pas. Délivre-m'en donc, car je suis indigne de ta chaîne. Si ton bon plaisir consiste à n'accorder tes faveurs qu'aux pauvres d'esprit, aux idiots, je ne suis ni assez intelligent, ni assez savant pour en être frustré.

J-B N.

De ta manière, ô Ciel, je ne suis pas content.
Je ne méritais pas ce joug si révoltant,
Les méchants et les sots ont-ils ta préférence ?
Je ne suis ni très bon, ni très sage, pourtant !

A. E'T-Z.

SI JE BOIS

Si je bois du vin, ce n'est pas pour ma propre satisfaction ; ce n'est pas pour commettre du désordre ou pour m'abstenir de religion et de morale : non, c'est pour respirer un moment en dehors de moi-même. Aucun autre motif ne me sollicite à boire et à m'enivrer.

J-B N.

Si je bois, ce n'est point par simple paillardise ;
Ni par manque de fois, ni par vaine sottise.
Mais je voudrais trouver quelques instants d'oubli.
Et voilà donc pourquoi je bois tant et me grise.

A. E'T-Z.

ENTRE L'APPÂT, LE PIÈGE

Mon cœur ne sait plus distinguer entre l'appât et le piège ;
Un avis me pousse vers la mosquée, l'autre vers la coupe ;
Pourtant, le vin, l'aimée et moi
Nous sommes mieux cuits dans une taverne que crus dans un
monastère.

C. G.

Entre l'appât, le piège, hésitant, mon cœur erre :
La mosquée ou la tasse ? Alcoran ou plein verre ?
Nous sommes pourtant mieux, la bien-aimée et moi,
Sages au cabaret que fous au monastère.

J. de M.

GOÛTE QU'AU PRÉSENT, LE PASSÉ SENT LA MORT

Regarde les méfaits de cette voûte céleste,
Et vois ce monde vide... puisque les amis sont partis.
Autant que tu le peux, vis un moment pour toi-même ;
Ne goûte qu'au présent... le passé a l'odeur des Morts.

C. G.

Vois les méfaits du ciel et les crimes du sort,
Ce monde où les amis partent en plein effort.
Autant que tu pourras, vis un peu pour toi-même ;
Ne goûte qu'au présent, le passé sent la mort.

J. de M.

JE SUIS IVRE DU VIN DE L'AMOUR

Chaque vœu de repentir, nous le rompons encore
Et refermons sur nous la porte de bon renom.
Ne me blâme pas si j'agis comme un exalté,
Car, une fois de plus, je suis ivre du vin de l'amour.

C. G.

Tout vœu de repentir rompu par un détour,
Nous disons faux le bruit qui sur notre nom court.
Ne me blâme donc pas si j'agis comme un braque,
Je suis, un jour de plus, ivre du vin d'amour.

J. de M.

LORSQUE VOUS ÊTES RÉUNIS

Amis, lorsque vous êtes réunis,
Il faut que vous pensiez tendrement à moi ;
Quand vous boirez ensemble le vin généreux,
Et que ce sera mon tour, videz votre verre jusqu'au fond.

C. G.

Amis, quand, réunis, vous oubliez la terre.
Il vous faut tendrement songer à ma misère ;
Quand vous boirez ensemble un vin pur, gai, mousseux,
Et que viendra mon tour, videz à fond le verre !

J. de M.

à propos des

RUBAÏYAT

d'OMAR KHAYYÂM

traduits par :

Claude Anet & Mirza Muhammad — Charles Grolleau
— Abolgassem E'Tessam-Zadech — Jules de Marthold
— Jean Baptiste Nicolas — Franz Toussaint

Cette mise en page des traductions croisées a été effectuée par votre serviteur DOMINIQUE PETITJEAN.

Ouvrage numérique édité aux dépens d'un amateur en vu d'un usage strictement personnel et non marchand.

- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements